

Poèmes choisis / de Charles
de Pomairols ; avec une
préface de Maurice Barrès,...

Pomairols, Charles de (1843-1916). Auteur du texte. Poèmes choisis / de Charles de Pomairols ; avec une préface de Maurice Barrès,.... 1913.

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».

- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

[CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE](#)

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

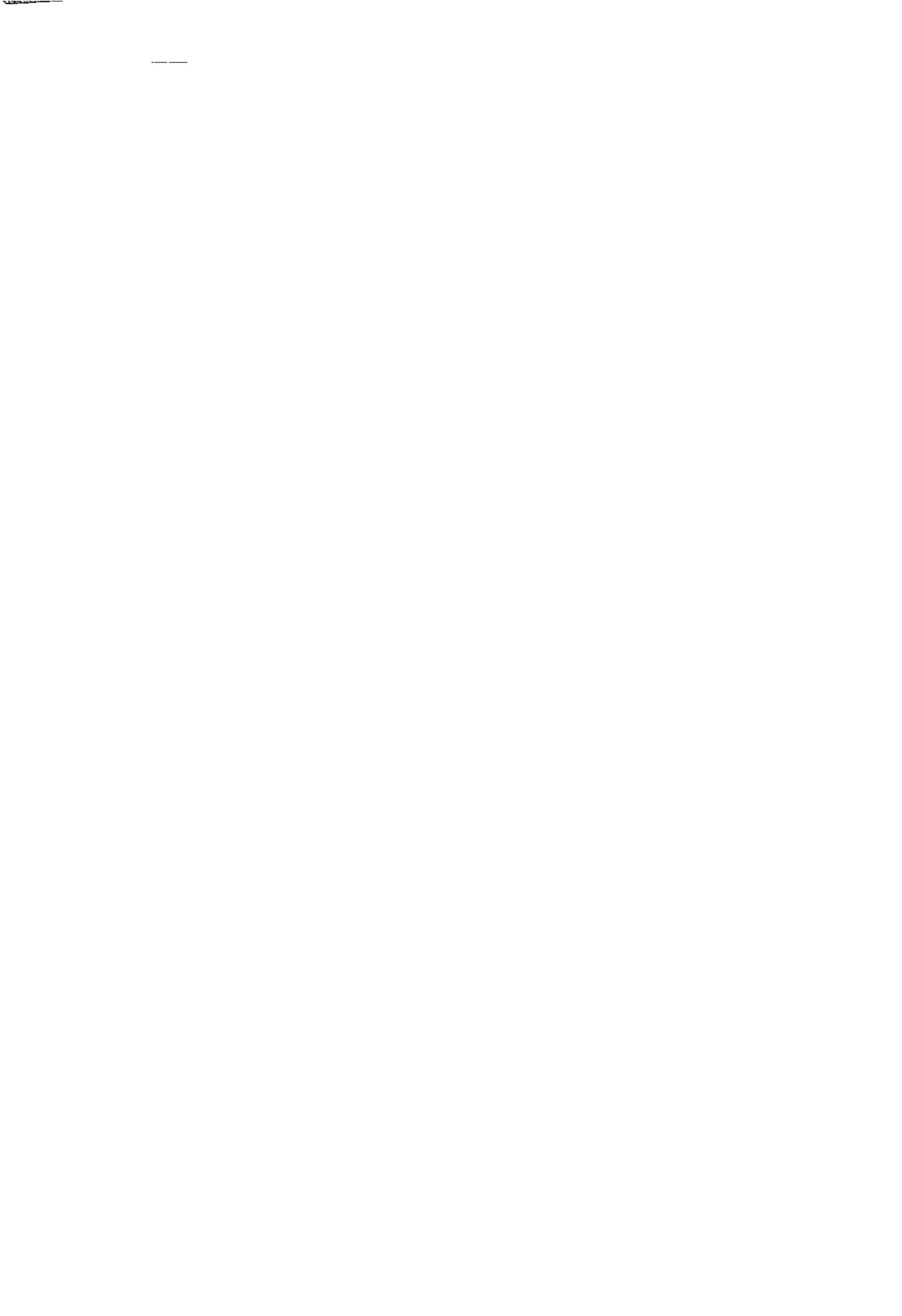
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr.



Poèmes choisis

DE

CHARLES DE POMAIROLS

AVEC UNE PRÉFACE

de MAURICE BARRÈS, de l'Académie Française



DÉPÔT LÉGAL
VIENNE
N° 30
Année 1913

1914

PARIS

ÉDITIONS DU TEMPS PRÉSENT

76, RUE DE RENNES, 76

—
1913



Poèmes choisis

2504

8. Y
I e

a

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

POÉSIE

- La vie meilleure.** 1 volume. 1879 (Lemerre).
Rêves et Pensées. 1 volume. 1881 (Lemerre).
(Couronné par l'Académie française.)
La Nature et l'Ame. 1 volume. 1887 (Lemerre).
Regards Intimes. 1 volume. 1895 (Lemerre).
(Couronné par l'Académie française.)
Pour l'Enfant. 1 volume. 1904 (Plon).

PROSE

- Lamartine.** Étude de morale et d'esthétique. 1 volume.
1889 (Hachette).
(Couronné par l'Académie française.)
Ascension. Roman. 1 volume (Plon).
Le Repentir. Roman. 1 volume (Plon).
-



Poèmes choisis

DE

CHARLES DE POMAIROLS

AVEC UNE PRÉFACE

de MAURICE BARRÈS, de l'Académie Française



PARIS

ÉDITIONS DU TEMPS PRÉSENT

76, RUE DE RENNES, 76

—
1913

*Il a été tiré de cet ouvrage
5 exemplaires sur papier hollande van Gelder
numérotés de 1 à 5*



PRÉFACE

UNE INSPIRATION PLATONICIENNE

I

UN POÈTE DU FOYER

Qui de nous circulant à travers la France, de village en village, n'a pas fixé son attention sur une maison un peu plus haute, un peu plus ornée et d'un caractère plus ancien que les autres ? C'est le château, comme disent les paysans, demeure très modeste souvent, mais ancienne demeure de loisir qu'enveloppent de vieux arbres. Il fait avec l'église tout l'ornement de la petite agglomération. C'est le logis d'une famille qui possède, qui est en relation avec Paris, le logis d'une famille qui a créé un domaine, qui participe de la civilisation des classes policées et qui sert elle-même de modèle. Celui qui l'habite appartient à la noblesse du pays, ou bien s'y est introduit de lui-même et

par le consentement du voisinage en s'installant dans la propriété, car la noblesse, au cours du dix-neuvième siècle, a continué de se recruter spontanément et fort honnêtement dans la classe des propriétaires terriens.

Sous le lierre qui l'étreint, le château commence à s'écrouler. Il a cessé d'être un facteur décisif de la vie du village. Politiquement il est vaincu. Mais il représente toujours l'affinement, la délicatesse, tout un groupe d'idées sur lesquelles la France a vécu pendant de longues générations. Ce château, cette église, ces champs cultivés, ces bouquets d'arbres, voilà nos jours passés, notre France d'hier, encore toute pleine de vie, voilà l'horizon charmant de l'activité de nos pères.

Ici l'on passait les jours dans des soins et non pas dans des rêves. Et pourtant ces vieilles murailles nous font rêver aujourd'hui. Si je cherche à distinguer ce qui m'émeut devant ces maisons modestes, ce qui m'attire vers elles et me fait au passage leur adresser mes vœux, je me dis qu'elles sont quelque chose qui dure, et dans un pays entraîné, enivré par l'idée de transformation, elles nous rappellent la noblesse, le sérieux, la fécondité de l'idée de continuité.

Ces aimables maisons qui naquirent des

influences combinées de la terre et de l'église sont un des points de perfection de la France. L'être humain y perd sa grossièreté primitive sans atteindre à cet affinement qui ne permet plus de supporter la vie. Ici on aime la nature, on vit familièrement avec elle, on garde le goût, l'habitude, le respect des affections familiales. Ici respire une poésie domestique et religieuse. Nul n'y met en doute la conception chrétienne du monde ; la vie est un instant entre deux infinis, elle se termine par cette alternative : « Serai-je ou ne serai-je pas sauvé ? » On y trouve une épaisseur extraordinaire de catholicisme. C'est ici le conservatoire d'un sentiment de la vie et d'un ensemble de mœurs qui sont proprement français. C'est ici qu'habitait Eugénie de Guérin. C'est d'ici que s'évade George Sand.

*
* *

M. de Pomairols est né dans une de ces maisons. Il en a hérité, exprimé et nuancé toutes les qualités morales. Il est une fleur de cette noblesse provinciale avec laquelle on fait tout naturellement de saints prélats, des généraux, des présidents de société d'archéologie locale, et qui possède une vie idéale très pure. Je tiens de

M. de Pomairols lui-même ce que furent son enfance et sa jeunesse.

— Je suis né, me dit-il, le 23 janvier 1843, à Villefranche-de-Rouergue, mais ce lieu urbain de naissance fut quelque peu fortuit ; mes parents habitaient la campagne à distance de la petite ville ; mon père faisait valoir ses terres et ne les quittait qu'en de rares circonstances. J'ai appris à lire et à écrire à l'école primaire du village avec les petits paysans. Les camaraderies rustiques que j'ai gagnées là sont devenues des amitiés naïves, mais fidèles, qui me sont très précieuses.

» J'ai commencé mes études classiques dans un collège ecclésiastique rural, situé tout près du lieu d'habitation des miens. De la fenêtre du dortoir je voyais ma maison. L'esprit qui régnait dans ce collège était très honnête et pieux ; les bons prêtres qui nous élevaient nous exhortaient particulièrement au culte de la Vierge. Était-ce chez eux une impulsion spontanée ou l'application d'une méthode en vue de conserver à de jeunes enfants la vertu de pureté ? Dans tous les cas, je crois avoir reçu de cette manière une influence qui a laissé sa trace dans mes sentiments et dans mes écrits.

» J'ai terminé mes études au lycée de Tou-

louse. La dernière année j'ai été mordu par la curiosité philosophique qui m'a poussé durant toute ma jeunesse et qui me conduisit même en Allemagne, où je passai l'année 1867 à entendre les cours de diverses universités.

» Au retour, je me mariaï avec une jeune fille de mon pays, d'une famille de propriétaires ruraux, comme ma famille. La vie sentimentale qui s'épanouit alors en moi et mon impuissance à trouver la solution des problèmes métaphysiques me jetèrent dans la poésie.

» Cette entrée tardive dans l'art, quand j'avais dépassé la trentième année, fut pour moi un enchantement. J'échappais aux froides abstractions, je secouais les rigides chaînes de la logique pour jouir de la liberté de l'esprit. Par malheur, la longue habitude de l'analyse m'avait mal préparé à la langue poétique, et pendant mon apprentissage, que je faisais mal, à la campagne, sans guide, sans conseil, j'eus le tort de publier deux volumes de vers dont la forme est trop souvent prosaïque et défectueuse.

» Vers cette époque, amené à Paris par les nécessités de l'éducation de mes enfants et aussi par une vocation littéraire qui s'affermisssait, je fis la connaissance de Sully Prud'homme, Coppée, Heredia, Bourget. Leur exemple plus pro-

che et leurs avis me firent comprendre, mieux que je ne l'avais fait jusque-là, les règles de notre art. »

Ce philosophe devenu poète et instruit par l'école parnassienne fit tenir en cinq volumes, *La Vie meilleure* (1879), *Les Rêves et Pensées* (1881), *La Nature et l'Âme* (1887), *Les Regards intimes* (1895), *Pour l'Enfant* (1904), les inspirations qu'il avait reçues de sa maison natale. Avec une sensibilité exquise, qui parfois touche à la préciosité, mais sans cesser d'être vraie, il a noté toutes les impressions que la nature lui a données dans son petit univers du Rouergue. Une telle finesse dans la notation se trouve rarement sous notre ciel; il faut aller, pour la trouver toute pareille, de l'autre côté de la terre. Je songe au « vieillard fou de dessin », à Hokousaï, quand je lis les vers charmants, quintessenciés et justes, où M. de Pomairols exprime le lien qui unit son âme à la rivière qui baigne son pays :

... Je m'unis ainsi de trop près à son cours
Et ne peux plus marcher qu'où sa pente me mène ;
Doué d'un sens nouveau de plaisir et de peine,
Je souffre en remontant de la suivre à rebours.

J'aime dans cette poésie de Pomairols une part de sensation qui rejoint la vie primitive

animale, et en même temps une charmante qualité d'esprit et de désintéressement. Écoutez plutôt cet exemple : Un jour, tout le pays du poète était en rumeur ; un immense bruit d'orphéons, de discours et de vivats éclate dans la paix campagnarde ; M. le ministre est en tournée dans le canton ; villageois, bourgeois, petits nobles se pressent autour de lui pour le voir et l'entendre. Le poète, lui, se tient à l'écart ; loin de la foule et du bruit, il a cherché l'asile d'une étroite cabane dans les bois, et se serrant avec un étrange délice tout près du petit mur :

O la douce retraite ! Oh ! que je suis obscur !

On croit entendre la respiration d'un faisan ou d'un perdreau dans un sillon. C'est en même temps la pensée d'un homme libre sur sa terre et qui ne demande rien à personne.

Cette fierté, c'est celle de nos paysans, celle de tous les terriens qui, de génération en génération, se transmettent une parcelle du sol. Nulle part ce sentiment n'a été exprimé avec une si audacieuse tranquillité que dans le poème *Honneur*, qui mériterait d'être classique dans nos écoles de campagne et qui débute superbement :

C'est un très grand honneur de posséder un champ,
Soit riche, soit stérile, en plaine ou bien penchant.

Cette note retentit souvent dans les vers de M. de Pomairols. Il a intitulé toute une part de son œuvre *La Poésie de la propriété*. J'ai vu Leconte de Lisle en demeurant stupéfait. Il eût voulu en rire comme d'une inspiration de notaire, mais le noble artiste qu'il était s'arrêtait aussitôt et ne pouvait pas s'empêcher de distinguer qu'il y a matière de poésie dans le plus profond sentiment de l'âme paysanne. Et si le vers :

C'est un très grand honneur de posséder un champ,

s'était trouvé sur une inscription de Ninive, sur une brique de Chaldée, au lieu du sourire qui paraissait sur ses lèvres terribles, on aurait vu derrière son monocle l'admiration sacerdotale. D'ailleurs je m'empresse d'ajouter que ce qui gênait Leconte de Lisle, c'était l'expression un peu didactique de Pomairols plutôt que le thème même de ses poésies, car il ne pouvait pas échapper à ce grand poète de l'Histoire des Religions que la terre que vénère Pomairols est pleine de dieux, de héros et d'ancêtres. Les *Romains dans mon champ*, grave poème géorgique, et toute la série des pièces où il célèbre ses aïeux en tant que fondateurs du domaine, sont les signes de cette disposition à concevoir, sous une forme

religieuse, le travail accumulé dans un champ et la dignité du propriétaire. C'est là de la grande poésie, telle que l'auraient comprise les Fustel de Coulanges et les Auguste Comte, et qui nous débarbouille des effusions érotiques, en même temps qu'elle nous élève au-dessus de la bimbeloterie parnassienne.

Celui qui éprouve un si grand amour pour les cendres refroidies des anciens foyers sur lesquels est bâtie sa maison, quelle ne doit pas être sa tendresse pour le foyer vivant où il a pris la précieuse chaleur de la vie ! Lisez la visite de Pomairols dans la ville où sa mère fut jeune fille :

Pour un fils une joie amère,
Qui lui rend les jours révolus,
C'est de voir la ville étrangère
Où naquit autrefois sa mère,
La sainte femme qui n'est plus.

Lisez cette invocation à son père, de qui il a hérité la délicatesse morale et quelque fragilité physique, et qu'il assure pourtant d'une postérité :

Tu seras libre en moi qui serai ton vengeur,
Et ta race verra son triomphe, ô mon père !

Lisez surtout la scène sublime de *La Chambre paternelle*. Le poète avait sept ou huit ans. Une

nuit que la lueur de la lune le tenait éveillé, il regardait son père, dont l'aspect grave et fort, le jour, le rendait sage. Un désir infini lui vint de s'approcher de celui qui remplissait son cœur de tendresse. Il saute sur le plancher, va baiser le front de son père, puis il retourne dans son lit :

Cette marque d'amour en sa douceur secrète,
 Mon père la sentit, car il ne dormait pas.
 Depuis il m'a conté, vieillard aux faibles pas,
 Que jamais sous le ciel joie intense et profonde,
 Dont, aux jours les meilleurs, le cœur humain s'inonde,
 Ne saurait égaler celle qu'il éprouva,
 Lorsqu'en face de lui son enfant se leva
 Pour accourir, porté dans la nuit inquiète
 Par un si doux élan de tendresse muette.

En examinant ces vers, nul doute qu'un élève de Leconte de Lisle dira : « Le thème est superbe, mais il fallait le transformer en *matière poétique*. » C'est le mot qui revenait toujours dans les enseignements du maître des *Poèmes barbares* à ses réceptions du samedi soir, et par lequel il exprimait ce profond besoin de son esprit de transporter sur le plan imaginaire toutes les émotions de la vie... Nous n'entrerons pas dans cette discussion esthétique, dont la portée d'ailleurs est immense, mais nous affirmerons, avec tous ceux qui se sont prêtés à l'influence des vers de Pomairols, que de tels poèmes méritent de vivre

dans notre admiration par leur noblesse et leur vérité, et comme une expression pure et pathétique de la poésie du foyer.

II

LA CATASTROPHE DU POÈTE

Cette poésie, hélas ! demeurerait incomplète si la douleur et la mort n'y faisaient pas leur apparition.

Le poète, à qui la nature proposait tant d'émotions, avait un jour souhaité de les animer et de les grouper sur un être ; il avait souhaité tous les trésors rassemblés en une seule créature qu'il pût aimer. Ce vœu fut exaucé. Sa fille réalisa les imaginations de sa jeunesse. C'était une de ces enfants bénies qui ressemblent aux pensées les plus profondes de leur père. En elle vivaient la suite de ses parents et la pureté des prairies et des sources. Et l'imagination du poète, intervenant de la manière la plus touchante et la plus magnifique, donnait des ailes à la tendresse paternelle. Le poète prolongeait la vie de son enfant dans le rêve en se

la représentant égale aux circonstances qui réclament le plus de sacrifices. O le malheureux ! il tisse les jours de sa fille avec des fils d'argent et déjà la Parque apprête ses ciseaux. La petite Lili de Pomairols est apparue et ne s'est posée que treize années au foyer de son père. La pièce intitulée *L'Enlèvement* nous raconte l'instant terrible, la minute mortelle dont l'esprit du poète ne s'est plus détaché.

M. de Pomairols a consacré à sa fille disparue toute une suite de poèmes, *Pour l'Enfant*, qui se placent dans une série illustrée déjà par les vers célèbres de Lamartine et de Hugo, mais où il apporte à la fois un réalisme plus minutieux et une spiritualité mieux soutenue par l'espérance. Ses vers conservent comme un reliquaire toutes les paroles, tous les gestes de l'enfant perdue. Pourquoi ? par un sentiment de revanche sur la mort. Il souffre de l'injure que son enfant a subie et veut maintenir une vie idéale à celle qu'une destinée cruelle a sacrifiée.

Tu fus humiliée entre tous les enfants.
 Oh ! que pourrais-je faire
 Pour te dédommager de ton destin sévère,
 Pour attirer sur toi les regards complaisants
 Injustement tournés vers les êtres présents,
 Et pour te conquérir la lumineuse place
 Où les cœurs te verront t'élever dans ta grâce ?

Si étrange que puisse paraître cette obstination à mettre en poème sa douleur et les images qui l'accompagnent, le poète obéit à un sentiment profondément humain et très général, celui de briser l'aiguillon de la mort, et d'accorder à la victime injustement frappée une réparation idéale.

« Cette humiliation de son enfant, s'il la changeait en gloire? S'il redressait l'illogique et brutale iniquité du sort, en essayant de dire à tous quelle a été, quelle aurait été la disparue? Cette vie arrêtée avant l'âge, s'il se donnait l'illusion qu'elle s'est prolongée et pour lui et pour la morte? Comment? En imaginant ses seize ans, ses vingt ans, le dessin achevé de cette grâce dont les linéaments premiers étaient si doux. Mirage à la fois torturant et consolateur! » C'est en ces termes que Paul Bourget exprime l'idée vivante de *Pour l'Enfant*, et en même temps définit les efforts que fait l'imagination sur la tombe d'un jeune être cher.

Cette élégie, on craint de la lire, on redoute de trouver dans la peinture d'une telle douleur des teintes trop noires et trop désespérées. Et c'est vrai qu'elles sont amassées partout, les couleurs sombres, dans ce livre. Pourtant nous avons pu le lire sans consterner notre âme.

— Je crois comprendre pourquoi, me disait le poète lui-même, il me semble voir deux motifs à cette sérénité relative dont mon poème laisse l'impression. C'est d'abord que, malgré ses cris, ses gémissements et ses révoltes, il porte la conviction ardente qu'au prix de n'importe quelles douleurs il vaut mieux avoir aimé. C'est aussi parce qu'il est dominé par l'image infiniment douce, claire et tranquille de l'être qui montra toutes ces qualités charmantes au cours de sa brève apparition. D'après l'effet produit sur vous par les lamentations qui la pleurent, on voit que cette enfant exquise a su mettre quelques rayons de lumière jusque dans les ténèbres qui l'ont engloutie. »

III

LA SPIRITUALITÉ

Aujourd'hui, M. de Pomairols habite Paris pendant la plus grande partie de l'année. Il a passé l'âge où la grande ville pourrait le modifier, et c'est lui tout au contraire qui tente de la transformer à son image. Il s'efforce d'y

faire régner la paix des champs et voudrait détourner les jeunes écrivains des objets que Paris leur propose, pour les intéresser aux images plus pures qui flottent sur la pelouse, devant le château et sur l'horizon du village. A cet effet il a fondé¹ un prix de spiritualisme.

Qu'entend-il par là? Où veut-il en venir? Dans quelle direction voudrait-il engager la jeune poésie? Un jour nous le lui avons demandé.

— Mon spiritualisme, m'a-t-il dit, c'est la persuasion que l'homme doit cultiver en lui les sentiments de l'âme et réduire autant que possible les sensations du corps. Un sentiment est bien supérieur en qualité, en essence, à une sensation. Cette supériorité ressort de notre situation vis-à-vis des animaux.

M. de Pomairols estime que nous sommes gênés, un peu honteux de la ressemblance que nos organes gardent avec les leurs. Nous possédons la certitude que nos tendresses, nos pensées valent infiniment mieux que leurs instincts matériels, et cette certitude nous indique notre ligne de conduite, qui nous mène de plus en plus loin de la bête. Notre dignité d'hom-

1. De concert avec une femme poète distinguée, Madame Claire Virenque.

mes le veut ainsi. Au jugement du poète, il est assez facile d'observer cette dignité, quand elle nous commande une réserve un peu dédaigneuse dans la satisfaction de nos besoins alimentaires; on s'interdit sans peine, pense-t-il, les délectations excessives dans le boire et le manger. Mais l'homme est soumis à une épreuve plus dangereuse dans l'amour, si dangereuse que la bonne tenue morale de beaucoup de nos contemporains y succombe. A en juger par les tableaux de la littérature actuelle, M. de Pomairols croit la crise assez grave. D'un attrait dont l'origine peut être physiologique, la civilisation, développant l'âme en nous, avait fait, soit une aspiration religieuse, soit sur un plan un peu moins haut, quoique très noble encore, la passion pour un être unique, enveloppé, corps et âme, d'un nimbe rayonnant au prestige incomparable. Maintenant, il semble que toute cette belle construction de l'esprit et du cœur s'écroule, que toute la parure tissée par les âges idéalistes se déchire, s'en aille en lambeaux pour laisser paraître la nudité grossière de l'instinct. Le spiritualisme du poète proteste contre cette déchéance; M. de Pomairols ne se résigne pas à cette perte, il n'accepte pas cet abaissement.

— Dans les tableaux des poètes véritablement artistes, me disait-il, et par exemple dans les œuvres de Leconte de Lisle ou de Heredia, je ne crois pas qu'il se rencontre un seul trait charnel. Cette esthétique était consciente chez Leconte de Lisle. Il se plaisait à dire que la volupté n'est pas un sujet de littérature. »

Ainsi s'exprime M. de Pomairols, et je ne puis qu'admirer cette volonté d'éliminer de l'art ce qu'il y avait de pornographie dans l'école naturaliste et de bijouterie en toc dans l'école parnassienne. Pourtant je crois respirer dans son esthétique, telle qu'il vient de nous l'exposer, une répugnance à la vie totale, quelque chose de dégoûté qui se justifie trop, mais dont il faut se défendre et voir la faiblesse.

Dans le monde spiritualisé où nous entraîne M. de Pomairols, on éprouve une sorte de joie délicate, dépouillée, choisie. Délivré de la pesanteur brutale, on se trouve dans un milieu plus affiné que baigne une transparence légère. Oublier le corps, associé forfuit, souvent hostile, avoir présent le principe essentiel de sa personne, sentir uniquement son âme, l'âme qui pense et qui aime, c'est un état aérien, sublime, qui donnerait une félicité d'espèce supérieure. C'est l'état que goûtait pleinement

Joubert, le délicat, le raffiné, à peine mêlé à la vie! Mais, précisément, ce nom m'éclaire sur le spiritualisme de M. de Pomairols. Nous entrons au royaume des anges de la littérature. Et c'est bien la raison de la solitude où son œuvre demeure en dépit d'illustres suffrages. Un jeune homme qui vit à Paris, dans le monde du plaisir et du travail, peut comprendre comme une chose vivante les poèmes de Leconte de Lisle et de Baudelaire; ils expriment des conceptions sur lesquelles ses livres l'ont fait réfléchir, des sentiments qu'il a éprouvés et des drames qu'il voit se jouer tout autour de lui. Mais il n'a pas de vrais rapports, sauf peut-être quelques souvenirs d'enfance, avec les poésies de Pomairols. En les lisant, ce jeune homme, élevé par l'Université, ne recréera pas dans son cœur les expériences d'où elles sont sorties. Aussi n'insistera-t-il pas; il retournera à des œuvres qui le touchent de plus près. Mais si l'on écarte ce préjugé, si l'on persiste, on s'aperçoit que ces objets d'émotion qui nous sont étrangers, Pomairols sait nous les peindre avec leurs entours immédiats, avec leurs prolongements dans le passé, avec leur atmosphère, et l'on ne tarde pas d'aller en esprit dans le pays du poète.

C'est grande chose, pour un écrivain, quand on peut trouver dans son œuvre les sentiments d'une classe sociale et qu'il nous les fait voir dans la familiarité de la vie quotidienne, à la place où la nature les a mis. D'autres poètes nous construisent, avec magnificence, des châteaux en Espagne; Pomairols nous représente la vie idéale des vieilles maisons de la campagne française. Il en a éliminé tout ce que la vie compte de nécessairement grossier. Il y a du platonicien chez ce catholique. Mais que penser d'un rêve qui élimine de la vie toute sensualité? N'est-ce pas risquer de nous appauvrir et méconnaître des sources d'énergie?

M. de Pomairols n'a pas recueilli tout ce qu'il y a dans la vieille maison de province; elle a plus de sang et d'audace qu'il ne l'imagine peut-être; mais, mieux que personne, il a chanté une tradition qui nous vient du fond des âges celtiques, une tradition qui fait notre gloire, l'attiret infini pour tout ce qui est pur, vierge, enfantin, intact dans la nature. Il restera le poète de la pureté.



MAURICE BARRÈS,

de l'Académie française.



LA VIE MEILLEURE

RÊVES ET PENSÉES



CHAPELLE

à Gustave Baudens

Au bord des bois profonds il est une chapelle
Isolée et déserte où ne va nul chemin,
Dont la porte, toujours fermée au pas humain,
Frissonne quand le vent la heurte de son aile.

L'eau du ciel seulement sur le pavé ruisselle
Par la fenêtre ouverte et trace un vert dessin,
Et la feuille des bois, voltigeant par essaim,
Dans un recoin obscur lentement s'amoncelle.

Que d'ondes ont passé sur ce rustique toit !
Que de lunes, brillant par le pertuis étroit,
Ont laissé dans ces murs leur vague inquiétude !

La petite bergère, aux yeux frais de douze ans,
Qui se dresse pour voir la chapelle en dedans,
Sent la peur lui venir de cette solitude.

LA RIVIÈRE

Quand j'ai l'âme inquiète en des sens agités,
J'aime à rêver auprès de ma rivière lente
Qui, d'un cours si flexible allant selon sa pente,
Échappe au dur contact de ses bords tourmentés.

Elle passe au travers de ces roches hostiles
Dont l'obstacle apparu veut barrer son courant,
Elle les frôle, souple, à peine murmurant,
Et l'œil voit fuir sans fin ses glissements habiles.

Les montagnes ont beau la meurtrir de leur poids,
Leur bloc essaye en vain de la rendre indécise,
Son cours harmonieux et que rien ne divise
Pousse au tournant du cap ses flots tous à la fois.

Je songe que son lit, recevant la descente
Des ruisseaux épanchés d'alentour et d'amont,
Est de tout le pays l'endroit le plus profond,
Et cette humilité rend mon âme contente.

C'est le matin surtout qu'elle enseigne la paix,
Quand, de sa glace où luit la blanche étoile encore,
Un brouillard vaporoux s'exhale vers l'aurore
Et d'un voile léger recouvre son sein frais.

Cherchant contre mon mal les biens qu'elle possède,
Je recueille sa grâce en sa calme douceur,
L'unité de sa vie où je rêve une sœur,
Et je sens sa vertu qui me gagne et qui m'aide.

Mais je m'unis ainsi de trop près à son cours
Et ne peux plus marcher qu'où sa pente me mène ;
Doué d'un sens nouveau de plaisir et de peine,
Je souffre, en remontant, de la suivre à rebours.

L'ABRI

Quand sur les champs déserts souffle la dure bise,
Quand par les premiers froids la nature est surprise,
Pour que nous pleurions moins son ancienne splendeur,
Elle nous garde encor des coins pleins de tiédeur,
Où le vent qui mugit et sur nous au loin passe
Laisse une douce paix dans un petit espace.
Un rayon de soleil réchauffe ces abris,
Sous un remous de l'air il y pleut des débris ;
Une marge de bois, un mur blanc, une pente
Otent sa force aiguë à la bise coupante
Et font gronder en vain son bruit de grandes eaux.
Un frisson de bonheur pénètre alors mes os,
Comme si la nature, où manque la tendresse,
M'effleurait en secret pourtant d'une caresse !

LES BRUITS DE L'HIVER

Dans les mois dépouillés, sous l'arche du ciel noir,
Aux bruits rares et seuls frappant la terre humide
Il manque ce concert diffus dans l'air fluide
Dont l'oreille en été jouit sans le savoir.

Quand les brebis, marchant dans la fange, le soir,
Retrouvent leurs agneaux pleins d'une attente avide,
Au lieu de cris de joie, il monte dans l'air vide
Des lamentations pour fêter le revoir.

Des petits vagissant et des mères qui bêlent,
Dans l'espace terni les plaintes s'entremêlent,
Comme pour rapprocher le secret de leurs maux.

Qu'ils sont tristes, l'hiver, ces bêlements de bêtes,
Ces longs et sourds appels des plus doux animaux
Qui penchent vers le sol d'inoffensives têtes !

UNE ASCÈTE

Premier éclat d'avril, la pure giroflée
Est là-haut, or et vert, au sommet de la tour,
Dans les vifs carillons, dans les cris de l'autour,
Des larmes du nuage uniquement gonflée.

Elle habite bien loin de la grasse vallée
Où, victimes des jeux et du constant labour,
Les fleurs trop près du sol meurent après un jour ;
Vierge sans tache, une aile à peine l'a frôlée.

Sobre fleur sans racine et sans grossier besoin,
Se passant de la terre, elle n'a d'autre soin
Que d'être là tout près de l'aube qui l'éveille.

*

Existence idéale à mi-chemin du ciel,
Presque une âme sans corps, elle fait la merveille
De composer de rien le plus suave miel.

DÉSIR

L'été vient, les clartés d'en haut croissent en nombre,
Je vois diminuer les heures du sommeil,
Et mon souhait ardent applaudit au soleil
Dissipant de ses feux la brume qui l'encombre.

Je monte en ce moment, la tête hors de l'ombre,
Ce beau cours des saisons lumineux et pareil
A quelque escalier d'or dont le faite vermeil
De gradins en gradins quitte sa base sombre.

Oh ! si l'ascension pouvait durer toujours !
Si la claire montagne où s'étagent les jours
Élevait sans déclin ses échelons de flamme !

Si la vie, échappant à la tombe, aux hivers,
D'un élan continu sans chute et sans revers
Dans l'azur éternel pouvait porter mon âme !

LA-HAUT

De ma porte je vois, vers l'horizon dormant,
Sur le faite allongé des montagnes lointaines,
Un espace désert aux bornes incertaines ;
Tout mon cœur y poursuit l'illusion qui ment.

Comme le vent là-haut doit passer largement !
Comme il doit y souffler de puissantes haleines,
Sans obstacle et sans but, libres et toujours pleines
De ces rumeurs où l'âme apaise son tourment !

Un bois s'efforce en vain vers la croupe sublime ;
Des souffles fiers sans doute en défendent la cime,
Car je vois l'assaillant redescendre banni.

L'intangible hauteur reste toujours déserte ;
Mon rêve, se mêlant à l'étendue ouverte,
Sur ce lointain sommet croit trouver l'Infini.

COUCHER DE SOLEIL

Le coucher du soleil sur le vaste plateau,
Comme il était, ce soir, mélancolique et beau !
Quelques nuages bas, quittés de la lumière,
Serraient leurs sombres rangs aux confins de la terre.
Mais, clair, immense lac d'azur immaculé,
Où le peintre inconnu des fleurs aurait mêlé
Le translucide éclat des corolles sauvages,
Un pan de ciel s'ouvrait entre ces froids rivages,
Golfe surnaturel dont le miroir uni
Réflétait les rayons venus de l'Infini.
Le vent mystérieux, qui passait sur la plaine,
Du monde à son penchant semblait la triste haleine.
Oh ! comme il m'aurait plu que ce souffle des morts,
Sur la terre obscurcie abandonnant mon corps,
Vers ces champs diaprés de joyaux et de flamme,
Vers ce port enchanté du ciel ravît mon âme !

A UN ANCIEN COMPAGNON

Vous souvient-il, ami, combien dans nos voyages,
Lorsque tombaient les calmes soirs,
Nous avons laissé fuir de rêves aux nuages
Et regretté d'espoirs ?

Loin de France, étendus sur le bord des terrasses,
Nous regardions les lacs d'acier
Se ternir et là-haut s'éteindre les cuirasses
Dont s'arme le glacier.

Ami, le savez-vous, pourquoi nous étions tristes,
Pourquoi nous nous taisions souvent,
Et pourquoi s'affaissaient nos gaîtés de touristes
Comme une aile sans vent ?

Quels immenses bonheurs fallait-il à nos âmes,
Quelle extrême félicité?...
Nous avons contemplé des pays pleins de flammes
Où ruisselle l'été ;

Nous avons tressailli devant les fiers exemples
Des chefs-d'œuvre resplendissants,
Écouté sous nos pas les grands échos des temples
Frémir en sourds accents !

Pourtant nous demandions quelque extase future,
Un charme du cœur innommé,
Tous les trésors peut-être en une créature
Qui nous aurait aimé.

Pareils à des enfants énervés de caresses
Et que rien ne peut éblouir,
Plus nous avons goûté de toutes les ivresses,
Plus nous voulions jouir.

Après des pas ardents, aidés de mains sublimes,
Aux échelons du ciel béni,
Nos cœurs, inapaisés sur les plus hautes cimes,
Réclamaient l'Infini !

C'est pourquoi, quand venait dans nos joyeux voyages
L'heure décevante des soirs,
Nous jetions des soupirs vers les vagues nuages
En pleurant nos espoirs !

LE PORTRAIT

En offrant mon portrait, je donne un étranger
Qui ne m'occupe point, que je ne connais guère,
Que je vois par hasard dans un reflet de verre,
Et qui, sans altérer mon être, peut changer.

Si vous l'appellez moi, c'est un nom mensonger,
Car avec le vrai moi souvent il est en guerre ;
C'est un masque d'emprunt qu'on met pour le vulgaire,
Non le fond qu'avec vous je voudrais partager.

Et je souffre de voir que vous croyez connaître,
Par les traits sous lesquels le hasard l'a fait naître,
Votre ami qui les prend à peine pour les siens.

S'il vous plaisait un jour, par mes aveux guidée,
De pénétrer mon âme en ses plis anciens,
Nous aurions tous les deux de moi la même idée.

LA CHAMBRE PATERNELLE

J'avais sept ou huit ans, âge d'humeur légère,
Et je partageais seul la chambre de mon père,
Vaste pièce où mon lit s'abritait dans un coin,
Tandis qu'il occupait l'autre bout, assez loin ;
Et je dormais ainsi paisible sous sa garde.
Une nuit cependant que la lune blafarde
Envoyait du dehors sa peureuse clarté,
Un trouble tout nouveau me tenait agité ;
Je regardais mon père et sa face robuste ;
J'écoutais, admirant la vigueur de son buste,
Dans cette solitude où me laissait la nuit,
Son souffle sur sa lèvre errer à petit bruit.
L'indécise lueur pâlisait son visage
Dont l'aspect grave et fort le jour me rendait sage.
Un infini désir me vint de m'approcher.
Je sautai de mon lit, pieds nus sur le plancher ;
Mon cœur d'enfant heureux qu'on protège et caresse
Débordant tout à coup d'une vague tendresse,
Assuré que j'avais là mon meilleur ami,

J'allai baiser le front de mon père endormi,
Et je pus reposer après dans ma couchette.

Cette marque d'amour en sa douceur secrète,
Mon père la sentit, car il ne dormait pas.
Depuis il m'a conté, vieillard aux faibles pas,
Que jamais sous le ciel joie intense et profonde,
Dont, aux jours les meilleurs, le cœur humain s'inonde,
Ne saurait égaler celle qu'il éprouva,
Lorsque en face de lui son enfant se leva
Pour accourir, porté dans la nuit inquiète
Par un si doux élan de tendresse muette.

PÈLERINAGE

Pour un fils une joie amère
Qui lui rend les jours révolus,
C'est de voir la ville étrangère
Où naquit autrefois sa mère,
La sainte femme qui n'est plus.

Voilà, pense-t-il, cette ville,
Voilà tous ces clairs alentours,
Où dans le paternel asile
Elle vécut, simple et tranquille,
Les plus beaux des rapides jours.

Ce lieu ne vit que sa jeunesse
Et ses naïfs commencements ;
Là le destin plein de promesse
Ne lui donna que pure ivresse,
Exempte encore de tourments.

Espérance fraîche qui brille
Et déjà s'incline au devoir,
Ma mère, enfant et jeune fille,
Fleur et non souche de famille,
Telle en ce lieu je crois la voir.

Son âme enfant dut être douce...
Oh ! je sais... de cette douceur
Par qui toute âpreté s'émousse,
Qui, se répandant sans secousse,
Évoque un idéal de sœur.

Et sa jeunesse fut sereine,
Et ceux qui l'avaient pour trésor
L'admiraient, humble souveraine,
Mêlant pour soulager la peine
Sa parole affable à leur or.

Et puis vers un pays plus rude
Elle partit avec l'époux,
Elle eut pour chère servitude
La maternelle inquiétude
Qui sans cesse veillait sur nous.

Pour moi, sa blonde chevelure
Qu'aucun fil n'argentait ici,
Dénonçant la funeste usure,
Me montre près de sa figure
La neige triste du souci.

Né trop tard, je n'ai connu d'elle
Que l'âge où le front s'embrunit,
Et ma mémoire trop fidèle
Mieux encore, hélas ! me rappelle
L'heure d'angoisse où tout finit.

Mais ces lieux empreints d'un sourire
Me font voir ma mère à vingt ans ;
Mon cœur dépouillé qui soupire
Dans l'ombre même ici respire
Un parfum tendre de printemps.

L'HÉRITAGE

Lorsque d'un sentiment mon cœur est agité,
Parfois mon fond caché d'une lueur s'éclaire,
Et dans ma vision je dis : « En vérité,
C'est ainsi que sentait et qu'agissait mon père ! »

Il est même parfois des recommencements
Si visibles, de tels retours de destinée
Qu'à parcourir sans fin les même errements
La race dont je suis me semble condamnée.

Alors mon moi s'effraye et demeure incertain,
Cette unité qui fait sa puissance se trouble,
Comme en un rêve fou qui survit au matin
Il cherche par quel sort il est devenu double.

Mais ce rêve bientôt touche mon cœur pieux,
Avec sa nouveauté je me réconcilie ;
L'isolement du moi n'est pas si précieux,
Je dois lui préférer la chaîne qui me lie.

Tu n'es donc pas entier, père, dans le tombeau !
Quelque chose de toi vit toujours en mon âme,
La parcelle de feu sans doute qu'un flambeau
A reçue et transmet en propageant sa flamme.

Le vestige de toi que je sens dans mon cœur,
Ce n'est pas seulement ton nom et ton image :
C'est ta substance encor, c'est toi, présent, vainqueur,
Mêlant ta force ancienne au sang vif de mon âge.

Je te sens vivre en moi par ce goût d'idéal
Qui forma le grand trait de ta noble personne ;
Mais de même mon être est poursuivi d'un mal
Dont le plaintif écho dans le passé résonne.

Courage pourtant !... si de sa longue rigueur
Par un prudent effort un jour je me libère,
Tu seras libre en moi qui serai ton vengeur,
Et ta race verra son triomphe, ô mon père !

L'homme est faible, il lui faut bien des coups répétés
Pour que dans son esprit entre l'expérience ;
L'épreuve commencée en tes jours tourmentés,
Puisse-t-elle par moi s'achever en science !

SUR LA MONTAGNE

Un jeune homme pensif est sur une montagne...
Il a vingt ans, son cœur s'exalte d'un désir ;
Devant les grands aspects ce rêve l'accompagne,
Lui parlant d'un bonheur qu'il ne sait où saisir.

Les coteaux descendus de l'horizon bleuâtre,
Ici plus nets, au loin dans l'air vague noyés,
Décrivent sous ses yeux un ample amphithéâtre
Que borne la rivière étendue à ses pieds.

Il sait bien la vertu des hasards de la vie
Et que le pur amour, ce trésor idéal,
Ce ferment généreux de l'âme inassouvie,
Il le trouvera là dans son pays natal.

Mais il ne connaît pas la blanche jeune fille
Que lui garde en secret cet heureux horizon ;
Il aspire un parfum dans l'air, sans voir où brille
Celle dont il attend l'exquise floraison.

C'est bien là, sur ce sol qui lentement s'incline :
Mais où ? dans quel repli de ces fonds bruns et clairs ?
Quel jardin verdissant au pied d'une colline
Plus tard à ce rêveur sera tout l'univers ?

Celle que le lointain dans ses brumes submerge,
Que fait-elle à présent, en ce beau jour d'été ?
Quels murmures berceurs touchent son front de vierge ?
Au bord de quel ruisseau se plaît sa pureté ?

Quelle est, de ces maisons, la maison lumineuse
Où son âge innocent suivit son cours uni,
Où, quand il y viendra, l'âme ardente et pieuse,
Il croira pénétrer dans un temple béni ?

L'amour dont il soupire est là dans cet espace,
Mais pour plus d'une année inconnu cependant,
Et le nuage fuit, l'heure meurt, l'oiseau passe,
Sans lui montrer l'asile où le bonheur l'attend.

Jeune homme dont le rêve a préparé ma vie,
Toi qui portais déjà ma figure et mon nom,
La compagne idéale en songe poursuivie
Se lève là tout près à l'ombre du vallon.

Comme il est grave et pur et tendre, son visage !
Quels élans dans son cœur vers le noble devoir !
Ah ! nulle en ce pays n'est si belle et si sage :
Tu ne chercherais plus, si tu pouvais la voir !

EN MARCHE

Elle est communément paresseuse, ses pieds
A peine par instants sur le sol appuyés
Sont inutiles comme ceux des hirondelles.
Pourquoi donc ce matin, à leur mode infidèles,
Alertes et pressés comme le cours des eaux,
Leur plaît-il de courir le long des clairs ruisseaux,
Trouvant sur le fin bord place pour leur sveltesse,
Luttant avec le flot de grâce et de vitesse
Et faisant parmi l'herbe un bruit frais comme lui ?
Quel songe de son âme est éclos aujourd'hui ?
Alors, sentant monter une flamme à sa joue,
Son cœur pur n'aimant pas le secret, elle avoue.

La veille on a causé des rudes voyageurs,
Héros de notre temps, philosophes marcheurs,
Qui, joignant au savoir les actes énergiques,
S'enfoncent dans l'horreur des continents tragiques
Et conquièrent un monde à force de bonté.
Un exemple si fier vaut bien d'être imité.

Et c'est pourquoi, quittant sa maison d'une lieue,
Elle croit s'avancer vers l'immensité bleue ;
Être de pur esprit, presque étrangère au corps,
Elle tente une fois quelques faibles efforts
En l'honneur des vaillants loués par cet hommage.
Et moi qu'elle ravit, j'admire en cette image
L'enfance continue et le beau don des jeux
Que flétrissent si tôt les étés orageux,
J'admire son printemps, source que rien ne sèche,
Et son âme, jardin de naïveté fraîche.

L'ASILE

J'avais, comme nous tous, mis en oubli mes pères ;
Car l'homme rude et fort, impatient d'agir,
Occupé du combat pour ou contre ses frères,
S'occupe à bien prévoir plus qu'à se souvenir,
Et sème des moissons pour les étés prospères.

Mais il est un pieux refuge pour les morts
Dans le cœur tendrement compatissant des femmes,
Où les faibles sont mieux caressés que les forts,
Où le subtil attrait des esprits pour les âmes
Accueille les défunts dépouillés de leur corps.

Une femme m'enseigne à rechercher la trace
Des aïeux qui jadis vécurent leur saison :
Images des anciens, souriez à sa grâce,
A sa jeune beauté confiez votre race,
A sa vertu l'honneur de la vieille maison.

Et nous, quand nous serons passés au rang d'ancêtre,
Quand le temps voilera de brume notre front,
Quand nos fils, écoliers dédaigneux de leur maître,
Au récit de nos maux stériles souriront,
Nos filles et nos brus nous pleureront peut-être.

L'ENTIÈRE CHARITÉ

Marquant de tes pas fins des traces dans la boue,
Tu vas vers le hameau qui borne l'horizon,
Sans crainte de la bise où se glace ta joue,
Porter aux pauvres gens le vin et la toison.

Tu donnes la chaleur aux mains que le froid noue,
Le malade ignorant te doit sa guérison,
Et les remerciements du voisin qui te loue
T'accompagnent joyeuse au seuil de ta maison...

Alors tu pleures, seule, une main sur la tempe,
Parce qu'hélas ! ton cœur n'est qu'une faible lampe,
Ouvrant parmi la nuit un cercle de clarté,

Étroite région qui délaisse dans l'ombre,
Là-bas, vers l'inconnu, la foule immense et sombre
De ceux que ne peut pas servir ta charité.

SINCÉRITÉ

Envers la femme aimée à qui tu parles bas
Sois franc, ne cache pas ton défaut ou ta faute,
N'imites pas ceux-là qui vont la tête haute
Et qui traînent pourtant un péché sur leurs pas.

Si tu feins à ses yeux l'homme que tu n'es pas,
Alors ce n'est pas toi qu'elle aime, c'est ton hôte,
Jusque dans tes bras même il la prend, il te l'ôte,
Et tu ne dois l'amour qu'à de menteurs appas.

L'adultère innocent punit l'hypocrisie.
Montre-toi, chasse-le, d'une âpre jalousie,
Cet étranger qu'elle aime en toi, ce beau rival.

Ou, pour éviter mieux l'équivoque partage
Et posséder l'amour bien à toi, sans mirage,
Par tes vertus deviens toi-même l'idéal.

PERSPECTIVE D'AMOUR

Est-il bien vrai que l'habitude
Puisse alentir l'élan du cœur
Et qu'une douce quiétude
L'endorme un jour dans la langueur ?

Nous faut-il l'espace du rêve,
Le prix qui n'est pas obtenu,
Le renouvellement sans trêve
Dans la course vers l'inconnu ?...

Par une faiblesse insensée
Si l'amour se lassait en moi,
Je lui garde dans ma pensée
Toute une réserve d'émoi.

Car mon cœur sait voir l'invisible :
Par delà les choses qui sont
Pressentant la chose possible,
Il aime d'un amour sans fond.

Par delà tes vertus présentes
J'aperçois, bientôt suscité,
Tel don que des crises puissantes
Ajouteraient à ta bonté.

Comme un vif foyer d'étincelles
Cachant son lumineux pouvoir,
Je crois qu'en ton cœur tu recèles
Plus de forces qu'on n'en peut voir.

Je te vois, toi, paisible reine
De la monotone maison,
Sur une autre et plus vaste scène,
Dominant un trouble horizon.

Qui sait alors jusqu'où l'orage,
Soufflant sur le feu de ton cœur,
Ferait s'élancer ton courage
Que voile encore ta douceur ?

Qui sait si parmi la ruine
De notre repos précieux,
Tu ne serais pas l'héroïne
Dont le geste touche les cieux ?

Que la promesse s'accomplisse
Ou demeure en toi sans effet,
A mes yeux tu n'es pas complice
Du destin toujours imparfait.

Je te vois telle que les choses
Tout à coup peuvent te montrer,
Je vois tes puissances décloses
D'un amour nouveau m'enivrer.

J'adore déjà, simple femme,
Les grands actes encor dormants
Qui pourraient jaillir de ton âme
Sous le choc des événements.

Il me suffit qu'ils puissent naître :
S'ils restent soumis au hasard,
Ils appartiennent à ton être
Pour mon prophétique regard.

N'aspire-t-on pas dans les germes,
Sous la neige encore hésitants,
Pareils aux dons que tu renfermes,
Les parfums rêvés du printemps ?

Et peut-être un plus doux prestige,
Un plus mystérieux désir
Colore sur leur sombre tige
Les fleurs qu'on ne doit pas saisir.

Ainsi l'objet pur de mon culte,
Que le réel n'a pas terni,
Se revêt d'une grâce occulte
Dans mon espoir indéfini.

Et dans cet horizon immense
Où vit mon amour idéal,
Quand il se fane, il recommence
Le songe heureux de floréal.

LA NATURE ET L'AME

LE COTEAU

Cher coteau doré qui t'élèves
Juste en face de ma maison,
Toi que rencontrent tous mes rêves,
Immobile et doux horizon !

Chaque jour, sans cesse, à toute heure,
Comme un spectacle habituel,
Je vois ta forme qui demeure
Couper également le ciel ;

J'aperçois ton arête fine,
Semblable en sa svelte maigreur
A quelque ligne florentine,
Sol peu goûté du laboureur ;

Le matin, lorsque sur ta face
Viennent les rayons du soleil,
Les gais accidents de ta grâce
S'éclairent à ce frais éveil ;

Lorsque ensuite le jour s'abaisse,
Je vois en longs réseaux tremblants
L'ombre de plus en plus épaisse
Obscurcir les plis de tes flancs ;

Et lorsqu'enfin la vague lune
Sur ton front pâli vient neiger,
A ta place dans la nuit brune
Je vois ton fantôme léger.

Ainsi, cher coteau si tranquille,
Que resserrent de fins contours,
J'assiste à ta vie immobile,
Simple et pareille tous les jours.

Et d'aussi loin qu'il me souviennne,
Incliné doucement vers moi,
Tu sembles regarder la mienne
Qui s'agite à côté de toi.

On dirait que tu te prolonges
Vers le bout du vallon là-bas
Pour me suivre dans tous mes songes,
Pour ne perdre aucun de mes pas.

Et j'ai, dans les peines moroses
Qu'inflige l'homme déloyal,
Goûté l'innocence des choses :
Jamais tu ne m'as fait de mal.

De ce long tissu d'habitude,
De ce pur échange entre nous,
S'est noué dans la solitude
Un lien très fort qui m'est doux.

Je suis d'une essence éphémère,
Je passerai, tu resteras ;
Dès longtemps plus d'une chimère
A pris son vol loin de mes bras.

Ces vives flammes de mon être,
Pensée, espoir, joie et douleur,
Que l'orgueil de l'homme peut-être
Pare d'une fausse valeur,

Tu les verras quelques années
Rapides, des instants pour toi,
Puis, mortes aussitôt que nées,
D'autres et d'autres après moi.

Mais notre intime voisinage,
Bravant les destins ennemis,
N'a rien à redouter de l'âge :
Nous ne serons pas désunis.

Car à tes pieds, dans ta poussière,
Sous ta grande ombre de velours,
Je vois blanchir le cimetière
Où je dormirai pour toujours.

LA CABANE

Il pleut, bergère, il pleut, et je cherche l'asile
D'une étroite cabane assise au fond des bois,
Presque au ras de la terre, où seulement je vois
L'humble part de forêt qui loin de tout m'exile.

Le faite des grands troncs se tourmente et vacille
Dans la pluie et le vent aux mugissantes voix ;
Mais sous l'épais couvert des feuilles en pavois
L'arbrisseau protégé reste encore immobile.

Je songe aux glorieux qui dans le même temps,
Avides de gagner les sommets éclatants,
Veulent que par leurs noms l'histoire s'accomplisse.

Et me serrant alors plus près du petit mur,
Je me dis, pénétré d'un étrange délice :
« O la douce retraite ! oh ! que je suis obscur ! »

LA CANDEUR DU LIS

O lis illustre, lis resplendissant de gloire,
Fleur parente de l'homme et mêlée à l'histoire,
Lis antique dressé dans les plus hauts blasons,
Qui figures l'orgueil des royales maisons,
Ou qui, parmi l'encens et la clarté des cierges,
Poses ta hampe en fleurs entre les mains des vierges !
Quand les jours de l'été reviennent, tous les ans,
Même dans les jardins des humbles paysans,
Tu rouvres de nouveau ta coupe parfumée
Sans connaître, ô lis pur, ta vieille renommée,
Sans savoir, fleur naïve, et belle par hasard,
Que l'homme, que l'esprit a sur toi son regard,
Que ton rayonnement colore son langage
Et que nous t'empruntons la nécessaire image
Pour célébrer, devant la femme, sa blancheur,
Ou pour faire sentir l'innocence du cœur ;
Tu fleuris, étranger à ton sens symbolique,
N'ayant jamais connu ta noblesse magique
Sur la terre où toujours en paix tu triomphas,
Et c'est bien mieux ainsi, car tu ne serais pas
Le beau lis de candeur qui fait songer et croire,
Si tu pouvais jouir toi-même de ta gloire !

L'INCONNU

Il est là-bas, au loin, un vague paysage
Auquel je ne connais ni forme ni contour ;
Je m'y suis arrêté la nuit, seul, en voyage,
Et j'en suis reparti dans l'ombre avant le jour.
Rien ne m'est apparu dans cette ombre profonde ;
Le lieu semblait étrange, incertain, hors du monde :
J'entendais seulement venir je ne sais d'où
Le vent mystérieux dont les souffles sensibles
Remuaient quelque part des branches invisibles,
Et puis il se perdait dans la nuit comme un fou.

DE LOIN

Lorsque je vis la fleur là-haut sur la montagne,
L'âme éprise de ce désir
Que le brillant attrait du péril accompagne,
Je m'élançai pour la saisir.

Mais je ne pus atteindre au rocher qui la garde ;
Maintenant je demeure en bas,
Je m'arrête à ses pieds sans cesse et je regarde
La fleur que l'on ne cueille pas.

Je contemple de loin son coloris suave,
L'éclat de son cœur frais et pur,
La jeune humidité de son teint qui se lave
Dans la rosée et dans l'azur.

J'assiste au déploiement de sa pleine corolle,
Lorsque, au soleil épanouis,
Ses pétales ouverts lui font une auréole
Qui fixe mes yeux éblouis.

Et quand l'heure viendra pour la fleur idéale,
Je verrai se faner ses charmes un par un,
Sans avoir respiré sa lèvre virginale,
Sans avoir une fois pu sentir son parfum.

DÉSIR DE POÈTE

Je voudrais habiter un pays fabuleux,
Dont le sol, le sol ferme où la racine plonge,
Léger comme un lointain qui flotte et se prolonge,
Laissât errer mes pas sur des horizons bleus :
Je voudrais habiter dans le pays du songe !

Je voudrais sous mon toit posséder le bonheur,
Dont l'image rapide obscurément se lève
Des paisibles logis entrevus sur la grève,
Et qui tire un soupir au pauvre voyageur :
Je voudrais habiter dans le palais du rêve !

Je voudrais habiter un corps transfiguré,
Une forme de choix parmi le vil mélange,
Où mon esprit, vivant sans se ternir de fange,
De l'être aux sens épais à demi séparé,
Pût concevoir ailleurs l'heureux destin de l'ange !

DEUX DESTINS

LE ROCHER

L'automne est venu ; déjà le froid gagne
Le sommet hardi de haute montagne
Où, petite fleur, j'habite avec toi.
Dans l'air meurtrier je suis sans effroi :
La pluie et le vent, le chaud, la froidure
Ne peuvent toucher ma vigueur qui dure ;
Je suis éternel et je ne sens rien.
Mais toi qui m'as pris pour ton fort soutien,
Toi qui sur mon flanc vis après tant d'autres,
Fragile tissu qui n'es pas des nôtres,
Tu penches déjà ton calice fin,
Ta couleur se voile : adieu, c'est la fin.

LA FLEUR

Je meurs, cependant ma lueur rapide
Dédaigne ta masse aveugle et stupide.
Je meurs, mais du moins, tu vois ! j'ai fleuri,
Ma teinte d'azur céleste a souri,

J'ai mêlé mon âme errante à la brise ;
Ma grâce qui fut un jour te méprise,
Et, dans la vallée où l'étrange bruit
Parle d'un destin qui s'agite et fuit,
Là-bas, près du fleuve, existe peut-être,
Comme moi brillant et débile, un être
Préférant au brut et morne avenir
La frêle beauté qui naît pour mourir.

LE SENS MYTHIQUE

Mon amour des forêts, des sources, des montagnes,
De l'air, des vents légers, des ciels sur les campagnes,
Qui m'entraîne toujours errant par les chemins
Et me fait négliger les sentiments humains
Pour l'âme des pays en sa grandeur diffuse,
Ce trop frivole amour a peut-être une excuse :
Je ressemble sans doute aux hommes primitifs,
Si fortement touchés en leurs esprits naïfs,
Saisis de tant d'émoi près des beautés écloses
Sur la face brillante ou dans le sein des choses,
Qu'ils ont à ce spectacle ample et prodigieux
D'un cœur inépuisable emprunté tous leurs dieux,
Tous ces dieux qui, plus tard, se rapprochant de l'âme,
Des bonheurs infinis que son désir réclame,
Gardent encore, en attributs épars sur eux,
Un aspect de nature, un reste savoureux
Où se montre, mêlée à leur sublime essence,
La trace de leur fraîche et rustique naissance.

LUNE ET AURORE

Les rêveurs de la nuit qui hantent son mystère
Ont vu parfois, là-haut, au fin bord de la terre,
Les deux lueurs ensemble éclairer l'Orient,
L'Aurore vive et rose, au regard souriant,
La Lune lente et pâle, aux yeux mélancoliques ;
Ils ont vu quelquefois, dans les nuits extatiques,
Couple enfin réuni, les deux célestes sœurs
Qui loin l'une de l'autre épanchent leurs douceurs,
Les vierges de l'espace errantes sans compagne,
S'arrêter un instant là-haut sur la montagne
Et mêler leurs clartés et se toucher du front,
Avant les feux du jour qui les sépareront.

NAISSANCE DES NYMPHES D'ARTÉMIS

C'est la nuit, dans un coin reculé de l'Hellade,
Où les pentes des monts, dressés en escalade
Au-dessous de l'azur immobile des cieux,
Plongent dans un vallon noir et mystérieux
Qu'emplit la majesté sereine du silence ;
L'air se recueille, et pas un souffle ne balance
Son repos endormi sans haleine, sans voix.
La lune blanche monte à la cime des bois
Où son arc léger vibre, et dans la masse sombre
Du vallon dessiné comme une coupe d'ombre,
Creux abîme où se glisse à peine son regard,
Elle éclaire ici, là, par surprise, au hasard,
Et fait du fond obscur paraître à son approche
Le tronc svelte d'un arbre, un blanc contour de roche,
Une clairière vague avec de pâles fleurs,
La face d'une source où scintillent des pleurs.
Et ces formes, brillant seules dans la nuit noire
D'où ressort la candeur de leur éclat d'ivoire,
Sous le rayon divin semblent des corps charmants,
Vierges au port léger, aux souples mouvements,

Jeunes filles aux yeux doux comme des fleurs pures,
Laisant traîner encor leurs brunes chevelures
Derrière elles ainsi que des morceaux de nuit,
Et levant leurs blancheurs dans l'ombre qui les suit.
Et toutes, s'effaçant de leur place à mesure
Que la lune rayonne une lueur plus sûre,
Viennent au bord des bois accompagner en rond
La brillante Artémis qui les passe du front
Et de son fin croissant d'argent clair les domine,
Car les dieux souverains dont le ciel s'illumine
Dépasseront toujours en leur sublime vol
Les filles des forêts, des sources et du sol.

LES DANAÏDES

Ἄργος ἄνυδρον ἔδν Δαναὸς ποιήσεν ἔνυδρον

(Hésiode, dans Eustathe)

Le vieux roi Danaos, venant dans l'Argolide
Que dévore l'éclat d'une chaleur torride,
Et tourmenté de voir les eaux, les fraîches eaux,
Baigner en vain le pied de quelques fins roseaux,
Inutiles vertus de ce pays de pierre
Où le soleil ardent fait baisser la paupière,
Voulut calmer la soif et réjouir les yeux
Des hommes par un don entre tous précieux.
Aux places où luisaient de vives touffes d'herbes,
Çà et là, sur le flanc abrupt des monts superbes,
Au doux pli des coteaux et plus bas, dans les fonds,
Il creusa des bassins arrondis, peu profonds,
Taillés dans les contours arides de la roche,
Qui s'emplirent, quand vint le printemps le plus proche,
D'une eau limpide offrant son merveilleux miroir
Aux vierges qui de loin accouraient pour s'y voir.
Et les peuples, ravis des rencontres soudaines
Qui leur apparaissaient près des jeunes fontaines,

Célébraient Danaos par les dieux envoyé,
Roi puissant et fécond qui seul avait créé
Cinquante sources, les cinquante Danaïdes,
Ses filles aux yeux bleus, aux corps frais et fluides,
Eurôtô dont la joue est humide de pleurs,
Anthéléia semblable aux corolles des fleurs,
Astéria qui luit le soir comme une étoile,
Stygnè trouble parfois et couverte d'un voile,
Itéa, Kélainô, moins claire que ses sœurs,
Hyalè, Rhodia, fécondes en douceurs,
Et la belle Nèlô qui n'a pas de rivales.
Mais quand le sol brûla des chaleurs estivales
Où périt le reflet des fontaines d'azur,
L'onde s'amointrissant dans les creux de roc dur
Et fuyant par le fond qu'ouvrait la terre avide,
Bientôt l'urne de pierre apparut sèche et vide.
Et les filles du roi, vers le sol épuisé
Pendant leurs yeux éteints et leur vase brisé,
Nymphes cherchant toujours dans cette terre avare
Les restes avilis d'une onde vaine et rare,
Semblaient, par on ne sait quel arrêt du destin,
S'acquitter d'un effort dérisoire, incertain,
Et, tristes, accomplir sous le ciel sans clémence
Le stérile labeur qui toujours recommence.

HESPÉRIS

Les Hellènes, jeunesse alerte et matinale,
Empressés de servir l'Aurore virginale
Dont le visage rose inspire un joyeux chant,
Jamais n'ont adoré la lueur du couchant,
La déesse du soir qui fait soupirer l'homme,
Et la triste Hespérís que le premier je nomme
Demande, au bord du ciel, de son regard ardent,
Un hommage tardif aux fils de l'Occident.
Elle éblouit en vain les monts de sa lumière ;
Elle n'est pas égale à la lueur première,
A la jeune clarté d'espérance et d'amour
Qui grandit, monte, brille et se fond dans le jour.
Loin du bord où l'on voit les fleurs du ciel éclore,
Elle meurt lentement, pâlit, se décolore,
Éteint ses feux, si beaux qu'ils semblaient éternels,
Et se perd dans la nuit où vont tous les mortels.
Existence céleste aux périssables flammes,
Qu'attend la sombre fin dont frissonnent nos âmes,

Elle est demi-déesse et mortelle à demi.
Le brillant Zeus, dont c'est le caprice ennemi
D'unir par une double et funeste origine
La défaillance humaine à la splendeur divine,
Et de créer ainsi des cœurs dont le désir
Aspire vers un songe impossible à saisir,
Le grand Zeus lumineux, ayant pris pour compagne
Une femme qu'il vit sur une âpre montagne,
A l'Occident désert, vers nos pays glacés,
Engendra, dans des feux d'amour bientôt lassés,
Cette lueur du soir, l'Hespéris éphémère,
Qui voudrait, dominant la destinée amère
Par l'éclat de son front dressé sur les hauts lieux,
Vivre éternellement céleste avec les dieux.
Mais, pour une heure, en vain sa grâce se déploie
Dans l'espace léger, immense, plein de joie ;
Comme si sa lueur n'était qu'un souvenir,
Elle sent sur son front l'ombre et la nuit venir ;
Elle s'écrie en vain : « Zeus splendide, ô mon père,
Ne m'abandonne pas ainsi qu'une étrangère,
Garde-moi dans les feux de ton large regard ! »
La déesse mortelle, éclosé au ciel trop tard,
Jetant à l'infini dans la douce étendue
Ainsi qu'un long regret sa nuance fondue,
Pareille dans sa mort lente aux feuilles des bois
Que l'automne alanguit, non toutes à la fois,
Mais toutes à leur tour, selon l'espèce ou l'âge,
Et qui changent, formant un mobile nuage
De vert, de pourpre, d'or, de rouille, puis de fer,
Faux et dernier éclat qui sombre dans l'hiver,
La déesse, essayant une vaine défense
Contre l'obscurité de la nuit qui s'avance,

Aussi belle en mourant que les plus vives fleurs,
Se plaît à revêtir chacune des couleurs,
A se baigner dans l'or quand l'azur la délaisse,
A faire rayonner son ardente faiblesse,
A jeter dans le ciel vaste, semé d'éclats,
Des feux de plus en plus pâles et délicats,
A répandre les plis timides de ses voiles
Jusqu'aux rangs avancés des premières étoiles,
Astres fixes et durs, pointes d'airain cruel,
Dont les dards scintillants refoulent hors du ciel
La déesse du soir, naguère haute et droite,
Qui n'est plus dans la nuit qu'une lueur étroite.
Alors, ne pouvant pas supporter son exil,
Morne, désespérée, insensible au péril,
En bas, vers le lac pur qui lui paraît céleste,
Vers le lac où dans l'ombre un peu de clarté reste,
Elle laisse tomber d'un vol glissant et doux
Son être de lumière exclu du ciel jaloux,
Et termine sa triste et limpide agonie
Par les vagues reflets de la surface unie,
Le sourire effacé d'une suprême ardeur
Qu'engloutit lentement la froide profondeur.
Et les hommes, émus, ont contemplé ce drame;
Les yeux tout grands ouverts du côté de la flamme,
Ils ont vu la clarté décroître, défaillir,
Et senti de nouveau que l'homme doit mourir;
Pleins de rêves secrets que les cimes attirent,
Quand tout s'éteint au ciel et sur terre, ils soupirent,
Se disant qu'il est vain, le désir des hauts lieux,
Et vain le songe ingrat de vivre au rang des dieux.

PARIS LA NUIT

Paris a des quartiers déserts quand vient minuit.
Mais la lumière y veille encore après le bruit :
On voit se dérouler de longues avenues
Où les flammes du gaz, monotones et nues,
Se suivent d'un rigide et funèbre appareil,
Toujours après un point posant un point pareil,
Toujours de feux égaux piquant le lointain sombre,
Tristes comme la loi, vide et sans fin, du nombre.
Et de chaque côté de ces chemins douteux
Qui jettent leur éclat toujours droit devant eux,
On dirait qu'aussitôt, au bord même, commence
La noire profondeur de quelque abîme immense.

LA LUNE A PARIS

Calme, blanche, insensible aux bruits de la cité,
Quand revient le moment de sa douce clarté,
Sans hâte ni retard la lune fantastique
Apparaît au-dessus de l'église gothique :
La fragile épaisseur de l'une et l'autre tour
S'illumine; baignés d'un vague demi-jour,
On voit se détacher dans leurs formes muettes
Les clochetons aigus, les fines statuettes,
Et la masse de pierre où la croix d'or reluit
Va se fondre là-haut dans le bleu de la nuit.
Chaque mois c'est ainsi : la lune, astre fidèle,
Brillant à date fixe aux lieux sombres sans elle,
Marque par le retour de ses feux exilés
La mesure des temps qui se sont écoulés.
Et retrouvant alors, charmé par l'habitude,
L'astre de la pensée et de la solitude,
Je lui dis : « Qu'as-tu fait, ô lune errante au loin,
Tandis que, prisonnier seul dans ce morne coin,
Je n'ai pu m'enivrer de tes rayons sauvages ?
Sur quels grands horizons, sur quels vastes rivages,

Sur quel faite de bois mollement caressé,
Dans quel pli de vallon paisible as-tu versé
Ta secrète lueur du soir jusqu'à l'aurore ? »
Mais je n'ai pas tout dit et je lui parle encore :
« Pendant que tu flottais au ciel, moi j'ai vécu !
Plein d'aspirations sans bornes, puis déçu,
Dans les jours passagers de ces brèves semaines
J'ai senti la grandeur et la misère humaines,
J'ai goûté quelque joie au milieu des soupirs,
Et je n'ai rien trouvé d'égal à mes désirs ! »

VISITE AU PAYS NATAL

Quel sentiment soudain, presque tendre, j'éprouve,
Quand j'approche de vous, lorsque je vous retrouve,
Pendant les jours obscurs de la froide saison,
O vous, jardin désert, bois nu, morne maison,
Accablés d'un aspect de triste solitude !
C'est trop, lieux familiers, chers à mon habitude,
C'est trop que vous soyez délaissés à la fois
Par les oiseaux légers qui chantaient dans les bois,
Par le soleil, caché maintenant sous vos larmes,
Et par l'amour d'un cœur tant épris de vos charmes.
C'est plus qu'une douceur, oui, c'est bien un devoir,
Pauvres abandonnés, de venir vous revoir,
De venir, bien avant le gai printemps lui-même,
Vous dire : « Me voilà ! c'est moi, moi qui vous aime ! »
De reprendre avec vous le lien dénoué,
De vous montrer l'amour que je vous ai voué,
Et, quand sommeille au loin la clarté printanière,
De répandre sur vous mon cœur plein de lumière.

APRÈS LA MORT DU PÈRE

Cette terre, ces champs, ces vignes, que mon père
Remplissait tout le jour de son geste puissant
Et qu'il entretenait dans leur beauté prospère,
Sont vides... et c'est moi qui gouverne à présent.

Les générations tour à tour se remplacent,
Dit le sage insensible avec tranquillité.
Ces froids raisonnements par où les pleurs s'effacent
Ne pénétreront pas dans mon cœur révolté!

Oh! non, non!... d'aussi loin, père, qu'il me souviene,
Dès le premier éveil de mes regards d'enfant,
Cette terre fut vôtre, ô père, et non pas mienne!
Elle n'est pas à moi, le respect le défend.

Elle est à vous encore, et mes yeux sont humides.
Lorsque pour commander ma voix s'élève ici,
Et lorsque je m'essaie à des ordres timides,
J'interroge tout bas : « Père, est-ce bien ainsi? »

C'est votre œuvre qui dure et vous êtes le maître !
Si mon cœur acceptait que ce fût oublié,
Je craindrais de vous voir, ô mon père, apparaître
Sous l'ombre de vos bois comme un spectre affligé !

LA CRÉATION D'UNE TERRE

Un tendre souvenir vers vous tous me ramène,
Ancêtres disparus sous le sombre horizon,
Créateurs prévoyants du champêtre domaine
Qui s'arrondit au large autour de la maison.

Ce groupe harmonieux d'un antique héritage,
Arrivé jusqu'à moi, ne s'est pas fait de rien :
Il s'est formé par vous durant tout un grand âge,
Par le constant souci de votre amour terrien.

Les traces de vieux murs, écroulés par leurs faîtes,
Dont le débris étonne au beau milieu d'un champ,
Vénérables témoins de paisibles conquêtes,
Restés du nord au sud, du levant au couchant,

Disent à votre fils que vos âmes altières
N'ont pu se contenir aux bornes d'autrefois
Et que vous avez tous étendu vos frontières
Comme de vaillants chefs et comme de bons rois.

Puissé-je maintenant, possesseur du royaume
Qu'ont accru trois cents ans de soucis paternels,
Avec un bois, un clos, une pâture, un chaume,
Lui donner, comme il sied, ses confins naturels,

Sans oublier pourtant, servi par la fortune,
Que ce noble travail fut par vous commencé
Et que ma part n'est rien dans notre œuvre commune,
O bienfaisants aïeux perdus dans le passé !

LE DEVOIR DE L'AINÉ

Lorsque le père mort, lorsque la mère morte
Ont, pour ne plus rentrer jamais, franchi la porte,
Bientôt frères et sœurs quittent le toit aimé
Où doit commander seul et prospérer l'ainé.
Dispersés, désunis par l'ingrate fortune,
Ils ne sont plus chez eux dans la maison commune
Où, par le nouveau maître et les vieux serviteurs,
Ils sont de temps en temps reçus en visiteurs.
Ils ne sont pas jaloux des biens, de la richesse ;
Le souci plus profond qui les met en tristesse,
C'est que le pur trésor du cœur, le souvenir,
A cessé désormais de leur appartenir,
Et qu'une fantaisie, un caprice du maître
Peut changer ces beaux lieux si doux à reconnaître
En un désert sans nom d'où seront effacés
Les vestiges anciens de leurs bonheurs passés.
Ils se taisent, émus d'une pudeur contrainte.
Mais l'ainé, dans sa force, a deviné leur crainte,

Et, jeune novateur, s'il rêve des projets
Qui pourraient attenter aux lieux, aux chers objets
Où tous ont droit encor par l'âme et par le culte,
Avant de rien changer, il retarde, il consulte,
Et dit, plein de réserve et de douce vertu :
« Sœur, est-ce ton avis? Frère, qu'en penses-tu? »

POSSESSION

J'ai là tout près de moi, dans l'espace, au dehors,
A la suite, à côté, tout autour de mon corps,
— Subissant jusqu'au bout de leur limite extrême
Mes moindres volontés comme mon corps lui-même, —
Des choses, des contours, des lignes et des plis,
Des pentes, des vallons à mon ordre assouplis,
Des surfaces sans ombre où je suis le seul maître,
Des terrains familiers, des bois que j'ai fait naître,
Et que je laisse vivre ou mourir à mon gré.
Et pris d'un sentiment d'orgueil démesuré,
Étendant jusque-là ma personne, il me semble
Que mon être envahit et tient tout cet ensemble,
Et que, tel, dans les temps où le sol fut divin,
Un être épars, un dieu, Pan ou quelque Sylvain,
De mon souffle élargi, de mon ample stature
J'emplis tout ce fragment de la vaste nature.

UNITÉ

Au lieu de champs dont l'assemblage
Suit les hasards d'un héritage,
Morceaux que le caprice a joints,
Je voudrais avoir, simple et pure,
Une forme de la nature,
Sans rien de plus ni rien de moins,

Un site, un vallon par exemple,
Non pas très riche ni très ample,
Mais intact et mien tout entier,
Avec ses sommets et ses peptes,
Son fond, doux nid d'herbes rampantes,
Son ruisseau bordé d'un sentier,

Forme accomplie et naturelle,
Limitée, existant pour elle,
Où, sans voisins, dictant ma loi,
Enveloppé de lignes closes,
Dans la douce unité des choses
Je serais tout à fait chez moi,

Où, toute la vue étant mienne,
Sans que rien d'étranger survienne,
Je croirais encore bien mieux
Que c'est moi-même, ma personne,
Mon être étendu qui rayonne,
En cet espace harmonieux.

EN PLANTANT DES CHÊNES

Je ne sème pas des blés éphémères,
Je ne plante pas des roses d'un jour :
Plus haut et plus loin volent mes chimères,
Plus haut et plus loin s'en va mon amour.

Je ne songe pas aux récoltes promptes
Qui doivent mûrir dès le lendemain...
Le rêveur distrait fait de mauvais comptes
Et n'amasse pas de fruits de sa main.

Mon fécond travail est vain pour moi-même ;
Pour d'autres que moi fondant un espoir,
J'assois fortement l'avenir que j'aime,
Assuré pourtant de ne pas le voir.

Bien loin au-delà des moissons prochaines,
Bien loin par-delà ma vie et ma mort
Prolongeant mon vœu, je plante des chênes.
L'arbre formidable au tardif essor.

Je confie au sol de ma bonne terre,
Tout en sachant bien qu'ils croissent très lents,
Les grands troncs vainqueurs, l'ombre héréditaire
Que des yeux verront ici dans mille ans.

Mais les vents viendront, chargés de mémoire,
Frémir dans la cime : à cette rumeur
Une âme, entendant un frisson de gloire,
Songera lointaine au lointain semeur.

LES ÉCOLIERS

Dans un collège de campagne
On a distribué les prix,
Et vite chaque enfant regagne
Le lieu qu'il nomme son pays.

Le long de la route royale
Les chemins qui vont bifurquant
Mènent à sa maison natale
L'un après l'autre chaque enfant.

Je les suis tous par la pensée,
Je songe aux lieux qu'ils vont revoir
Et dont l'image caressée
Les charme d'un si doux espoir.

Que d'aspects divers, que de pentes
Mêlant différemment leurs plis,
Coteaux droits ou formes rampantes,
Flottent devant tous ces esprits !

Le jardin, les champs ou les vignes,
Les bois suspendus aux sommets
Font des combinaisons de lignes
Qui ne se répètent jamais.

L'un a son logis qui domine
L'ampleur d'un superbe horizon,
L'autre aime, près d'une colline,
A voir s'abriter sa maison.

L'un admire la folle course
D'un ruisseau qui bondit sans fin,
L'autre n'a qu'une étroite source
Dormant dans un sol maigre et fin.

L'un naquit au pays des chênes ;
Depuis les horizons derniers,
L'autre, jusqu'aux pentes prochaines,
Voit moutonner les châtaigniers.

Ici coteau, là-bas montagne ;
C'est la plaine ou bien le vallon :
Et toujours mon rêve accompagne
Le voyage rapide ou long.

Chers enfants, tous vos paysages,
Où conduisent tant de chemins,
Sont divers comme les visages
Qu'on trouve parmi les humains.

Si vous saviez combien ces choses
Pour l'œil du poète ont du prix,
Comme il suit les métamorphoses
De l'âme éparse des pays,

Vous dont la mémoire fréquente
Un de ces aspects variés,
Oh ! quelle peinture éloquente,
Quels vrais tableaux vous nous feriez,

A nous qui poursuivons la terre
D'un infatigable désir,
Ainsi, jusque dans le mystère
De votre intime souvenir !

BIENVEILLANCE

Cet homme vous déplaît, son être vous repousse :
Il n'a pas l'esprit vif, il n'a pas l'âme douce ;
Il vous semble vulgaire, envieux et méchant ;
Vous ne pouvez en lui saisir un bon penchant,
Et, lorsqu'il vient vers vous, vous sentez une peine,
Un malaise, où commence à poindre de la haine.
Mais retenez un peu ces jugements légers,
Ne vous éloignez pas de cet homme, et songez,
Songez, pour adoucir votre sourde colère,
Combien il apparaît différent à sa mère !
Sitôt que pour les yeux de votre âme aura lui,
Prise au cœur maternel, cette image de lui,
Avec ses traits si chers, avec son reflet tendre,
Elle se dressera comme pour le défendre,
Et, troublé tout à coup par le juste soupçon
Que l'amour généreux peut-être a seul raison,
Ému d'un haut respect pour la noble puissance
Qui, soutenant toujours l'enfant dès sa naissance,
Le transfigure encore, après l'avoir formé,
Oserez-vous haïr un être tant aimé ?

LES VISAGES AIMÉS

Au Salon, sans souci des tableaux qu'on acclame,
J'attache mes regards sur les portraits de femme,
Pour le plaisir de voir des visages réels,
Existant inconnus dans les temps actuels,
Grâces de mon pays, mais que jamais sans doute
Le hasard ne fera paraître sur ma route,
Et qui frappent mes yeux pour cette unique fois.
Devant ces fronts nouveaux je m'arrête, sans choix ;
Sous les changeants aspects d'une race féconde
J'admire en la beauté la parure du monde...
Mais pourtant ce haut prix n'est là qu'extérieur,
Je peux le concevoir plus subtil, bien meilleur,
Et, songeant au pouvoir enflammé qu'ont les âmes,
J'imagine combien la grâce de ces femmes
S'accroît pour l'homme heureux qui les aime d'amour !
Comme elle s'illumine en baignant dans ce jour !
Ces traits, cause pour lui de bonheur ou d'alarmes,
Indifférents pour moi, pour lui si pleins de charmes,
Cette bouche et ces yeux, il ne sait s'ils sont beaux,
Mais de sa vie entière ils sont les purs flambeaux !

Dans un rayonnement qu'il ne saurait décrire,
Il sent briller en lui ce regard, ce sourire,
Et les croit sans pareils et les nomme divins.
Ces contours exposés à nos jugements vains
Sont pour lui ceints d'un nimbe où passe tout son être,
Et c'est dans ce tableau que j'aime à les connaître.
Au Salon, le portrait orné suprêmement,
C'est celui que je vois dans l'âme de l'amant,
C'est le reflet caché, tout fleuri d'éclat tendre,
Que mon rêve profond dans un cœur va surprendre.

LES LIEUX AIMÉS

J'ai vu beaucoup de paysages
Qui me charmaient par leur beauté ;
Au cours de rapides voyages
Bien des aspects m'ont enchanté.

J'ai vu passer ruisseaux et fleuves
Et grandir la cime des monts,
J'ai senti, près des formes neuves,
Ces surprises que nous aimons.

Mais, sous un ciel sévère ou rose,
A ces spectacles ravissants
Il manque toujours quelque chose,
Une douceur que je pressens,

Ce quelque chose qui pénètre
L'homme vivant là sans bouger
Et ne se laisse pas connaître
Aux yeux vagues de l'étranger.

Il manque la chère habitude,
Cette connaissance des lieux
Qui s'amasse en nous sans étude,
Simplement en devenant vieux.

J'envie en mon errante orbite,
Près de chaque douce maison,
L'amour de l'homme qui l'habite
Pour son familier horizon.

Au milieu de mes inconstances
Je voudrais éprouver en moi
Les sensibles ressouvenances
Qui lui font un durable émoi.

La beauté, c'est le trésor moindre ;
Notre cœur bientôt rebuté,
Las d'un vain éclat, veut y joindre
Le charme de l'intimité.

Avec l'inconnu qu'il admire
Le cœur trop avide, le cœur
Veut s'unir de près et soupire,
Tant qu'il n'est pas le possesseur.

OH ! NE CRAINS PAS LA VIE

Oh ! ne crains pas la vie et son incertitude !
Ne crains pas que jamais, sous la molle habitude,
Mon amour idéal devenant familier
Cesse de te bénir et de s'agenouiller !
Je sais aimer en toi plus que la grâce intime.
Je sais que je t'ai vue exaltée et sublime,
Je te juge pareille aux plus sensibles cœurs
Que l'on voit dans l'histoire, ou meurtris ou vainqueurs,
Atteindre le sommet de la noblesse humaine,
Et le songe enivré qui vers toi me ramène
Ne te montre pas douce ou paisible à mes yeux,
Mais vibrante, extatique, et, les mains vers les cieux,
Proclamant par ta voix, par tes regards de flamme,
La haute vision qui surgit dans ton âme !

SOLITUDE

Oh ! que la vie est difficile !
On tend la main sans rien saisir ;
Tout nous fuit, tout est indocile
Aux appels de notre désir.

Quand mon cœur est plein de tristesses,
Si je pouvais les épancher,
Je croirais sentir mes détresses
Si pesantes se relâcher.

Mais je ne peux dire mes peines :
Je me garde de les conter
Aux uns, dont les forces sereines
Pourraient sans trouble les porter,

Parce que leur indifférence,
Dans sa hâte vers le plaisir,
Pour s'occuper de la souffrance
N'a pas un instant de loisir,

A l'autre, à la seule, à l'unique,
A celle dont le cœur aimant
Veut bien que je lui communique
Tout mon être, joie et tourment,

Parce que, trop vive et trop tendre,
Sensible au plus léger émoi,
Elle ne pourrait pas m'entendre
Sans souffrir, oh ! bien plus que moi !

Et je suis toujours en alarme,
Toujours entre ces deux frayeurs :
Ne pas obtenir une larme,
Ou faire couler trop de pleurs !

L'homme demeure solitaire ;
La fierté, la crainte et l'amour
L'obligent ensemble à se taire
Jusqu'au soir de son dernier jour.

Mais tout bas du moins sois bénie,
Toi dont l'adorable défaut
Est cette merveille infinie :
Un cœur plus tendre qu'il ne faut !

RÊVE SOMBRE

Emporté par le temps dans sa fuite illusoire,
Si l'homme n'avait pas le don de la mémoire,
Si les bonheurs, instants légers qu'il peut sentir,
S'abîmaient aussitôt, pour n'en plus ressortir,
Dans un funèbre oubli sans image et sans rêve
Où se perdrait l'éclair de la minute brève,
Si les jours ne pouvaient se survivre, un adieu,
Jeté du bord de l'ombre à ces lueurs de feu,
Emplirait de soupirs toute la vie humaine ;
Chaque heure qui s'écoule et que rien ne ramène
Gémirait en tombant au gouffre sans reflux
Ce mot mystérieux : « Jamais plus ! jamais plus ! »
Et l'homme, sans savoir même ce qu'il regrette,
Traînerait la douleur d'une perte secrète
Entre le passé morne et l'obscur avenir.
Illumine nos cœurs, trésor du souvenir !

TRISTESSE DE LA BEAUTÉ

O Beauté que je vois ici, Beauté réelle,
Peut-être en ton éclat n'es-tu pas assez belle
Pour contenter le rêve absolu de mon cœur,
Et tu me fais songer comme une froide image,
Un cruel avant-goût, un trop lointain présage,
A la Beauté parfaite, objet de ma langueur !

Ou bien c'est toi, mon cœur, chargé de lassitude,
Qui ne t'élèves pas jusqu'à la plénitude !
Tu n'as pas le pouvoir infini de sentir.
Le Beau perd ses rayons parmi tes brumes mornes,
Et le peu que tu sens te fait toucher les bornes
Où ta force s'arrête... et non pas ton désir !

LA VIE INCOMPLÈTE

La vie humaine est courte et le désir est grand ;
Ma vie est en retard sur mes rêves de flamme,
Elle n'exprimera qu'une part de mon âme,
Je n'aurai pas vécu tout mon être en mourant.

Je mourrai sans avoir résolu les problèmes
Auxquels en vains efforts mon esprit s'est heurté,
Et sans avoir connu la pleine Vérité
Dont j'ai tant poursuivi les lumières suprêmes.

Je mourrai sans avoir fait surgir au soleil,
Dans sa forme sereine, accomplie et divine,
La Beauté qui s'agite en moi, que je devine,
Et dont le charme obscur me semble sans pareil.

Ma vertu, sans agir, contemple et délibère :
Je mourrai sans avoir embrassé l'idéal,
Sans avoir arraché de mon âme le Mal
Et choisi pour toujours le Bien que je préfère.

J'avance avec lenteur et peine et pas à pas,
Et la vie, où ma force en vain s'est appliquée,
Finira, je le sens, comme une œuvre tronquée
Où mon être inconnu ne se déploiera pas...

Sur ma tombe, au-dessus de l'herbe qui frissonne,
Quand même je mourrais très vieux, accablé d'ans,
Mettez, comme à celui qui meurt dès son printemps,
Une stèle brisée, un fragment de colonne.

RELÈVEMENT

Ne t'abandonne pas à trop d'humilité,
Pauvre esprit contenu dans des bornes cruelles !
Ne baisse pas le front sous le joug détesté
De tes misères actuelles !

Mais songe avec orgueil à ce que tu serais,
Si le sort complétant son œuvre eût voulu joindre
A tes dons un seul don, ô stériles regrets !
Un seul, le plus aisé, le moindre.

Ou bien rêve, et d'avance, avec des yeux hardis,
Vois ton être achevé, brillant de claires flammes,
Tel qu'il se déploiera dans ce beau Paradis
Où s'épanouissent les âmes !

REGARDS INTIMES

CROISSANT DE LUNE

Lune nouvelle, exquise en ton profil si pur,
Dont la mince lumière a charmé tout l'azur,
Voilà que le déclin de ta forme enfantine,
Prête à glisser si tôt derrière la colline,
Donne au rêve qui t'aime un inquiet émoi ;
Hors de ces lieux connus il redoute pour toi,
Si jeune, le lointain, le vague de la terre,
Qui s'enfonce là-bas sous le ciel solitaire.

LA JEUNE FILLE

Sans feuilles sur ses branches nues,
Paré de grâces ingénues,
L'arbre rose au fond du bosquet
Semble un grand et léger bouquet.
Une jeune fille est assise
A cet abri grêle et vermeil ;
Contre les flammes du soleil
La claire couronne indécise
Lui verse, parmi des lueurs,
Une ombre faite avec des fleurs.

CONSEIL DU PAYS

J'habitais la hauteur planant sur l'horizon,
Et toi, tu te cachais dans l'obscur maison
Qui s'abrite des vents au pied de la colline.
J'ignorais tout de toi, vierge, ô blanche voisine !
Mais notre pays même, avec grâce et douceur,
M'a conduit vers le bien qui manquait à mon cœur ;
Et, m'étant approché du parfum des prairies,
Invité par l'éclat des pelouses fleuries,
Un jour il m'a suffi, le plus doux de mes jours,
De faire sous mes pas plier leur fin velours,
De suivre à l'abandon le ruisseau qui serpente,
De me laisser aller comme lui sur la pente,
D'entendre d'un esprit docile le conseil
Que la forme du sol, sous l'éternel soleil,
Avait déposé là dès l'origine ancienne : —
Alors je t'ai trouvée et je t'ai faite mienne !

LES ÉCHOS

Oh ! combien les échos sont humbles et soumis !
Dans leur frêle existence ils restent endormis,
Et, pour épanouir leur subite merveille,
Il faut que du dehors un signe les éveille,
Car d'eux-mêmes jamais ils ne peuvent parler.
Peut-être des échos n'ont pu se révéler
Qui sont là cependant depuis les anciens âges,
Et qui, dans la muette ampleur des paysages,
Attendent vainement un appel de berger,
Un cri d'oiseau vers eux allant se propager,
Et qui les tirera de leur prison secrète.
Faibles, dans l'abandon de leur vague retraite,
Il en est d'ignorés sans doute, ou dont la voix
Ne s'est fait dans un siècle entendre qu'une fois.
La nature en sa paix sans âme aime à confondre
La bouche des échos ouverte pour répondre
Et qui, triste, laissée à son isolement,
Reste silencieuse en l'ombre infiniment.
Par un hasard heureux de l'air profond ils naissent ;
Comme ils se sont formés, un jour ils disparaissent :
Le moindre changement des choses les détruit,
Et le plus léger vide éteint leur dernier bruit.

LE TEMPS DU SOUVENIR

à Louis Dépret.

L'homme à tous ses émois mêle le souvenir,
Quand le présent moins pur commence à se ternir,
Quand la vie au déclin se fait sombre et morose.
Désormais, en sentant le parfum d'une rose,
Il ne sait pas goûter les charmes du réel
Et savourer en paix un plaisir actuel.
Il songe aux nobles fleurs autrefois respirées,
Immuable idéal des corolles pourprées,
Conçu depuis les jours d'enivrement plus beau
Où, la claire jeunesse élevant son flambeau,
Un plus brillant soleil exaltait toutes choses ;
Et son désir ne trouve en la fraîcheur des roses
Qu'un arôme de rêve, un parfum de passé,
Extase languissante où dort son cœur lassé.

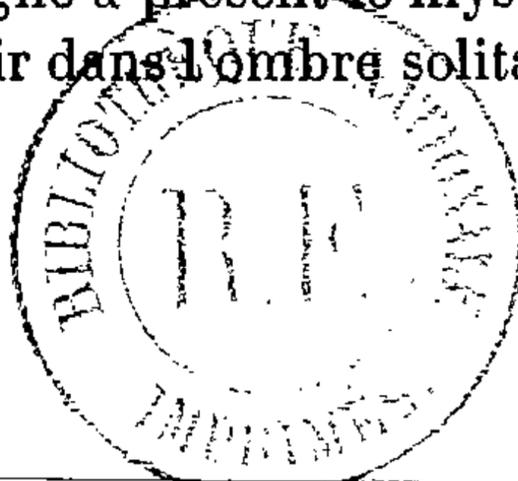
FIN D'ÉTÉ

Aux jours sereins du grand silence envahissant,
Dans la lumière d'or de l'air éblouissant
Où seule sous l'azur une aile blanche nage,
Sans atteinte de pluie ou de vent ou d'orage
Dont le hasard mauvais soit venu la flétrir,
La rose lentement a fini de fleurir.
Comme, accueillant le soir après la matinée,
Un doux esprit de paix cède à la destinée, —
Près de la tige nue où manque sa couleur,
Au-dessous du rameau qui la portait en fleur
Et lui communiquait ses puissances vitales,
Elle est tombée à terre avec tous ses pétales,
Qui reposent, un peu désunis par le sort,
Mais encore embaumés et roses dans la mort.

NOCTURNES

I

Dans la mélancolie et le trouble de l'heure,
Le soir, en regagnant l'abri de la demeure
Où la tendresse humaine allume ses clartés,
J'évoque tristement les sites écartés,
Avec leur forme vague et leur pente lointaine,
Que mon pas abandonne à la nuit incertaine,
Ces lieux tant explorés parmi l'éclat du jour,
Qui, perdus maintenant sous un sombre contour,
Et d'un aspect étrange en leur vicissitude,
Me laissent un frisson de sourde inquiétude :
Avant que leur sommets voient la nuit s'achever,
Dans l'inconnu sans fond que va-t-il arriver
A ces dehors où règne à présent le mystère ?
Que vont-ils devenir dans l'ombre solitaire ?



II

C'est la nuit avancée, opaque, triste et lente,
Où le sommeil qui verse une grâce indolente
Apaïse tous les maux et calme tous les yeux.
Dans ce vaste pays morne et silencieux,
Seul bien loin alentour je m'agite et je veille,
Seul je pense, je sens, ô misère et merveille !
Et je promène encore au fond de cette nuit
Le chagrin méconnu qui dans l'ombre me suit,
Et j'entre dans le creux d'un ravin, mince espace,
Que le bois solitaire enferme, où rien ne passe,
Où je suis bien caché loin du monde endormi.
Pourtant, du haut du ciel, telle qu'un œil ami,
La lune caressante et douce qui s'attarde
Dans ce recoin désert me trouve et me regarde.

POUR UNE SOURCE

Des beautés de ce monde ici naît la plus pure,
 Sa candeur est céleste et vient d'un lieu caché,
 Elle brille sans tache au sein de la nature,
 Sa vertu se répand et lave la souillure
 De tout ce que ses flots sinueux ont touché.

Admirant de plus près sa grâce que je vante,
 Son éclat concentré comme un regard ami,
 Les sensibles frissons de sa forme mouvante,
 Comment ne pas la croire une vierge vivante,
 Dont l'être inachevé se révèle à demi !

Source aux yeux bleus, tes flots que j'écoute bruire
 S'abaissent sur ton sein et s'enflent tour à tour
 Avec les mouvements de quelqu'un qui respire,
 Et hors du sol inerte on voit ta beauté luire
 Dans les pulsations d'un fluide contour.

Quand tout dans l'hiver froid gèle et se mortifie,
Si j'ai livré ma main tremblante à ton flot clair,
Mon rêve s'est troublé de surprise ravie
Au contact caressant d'une tiédeur de vie,
Tandis que ton haleine apparaissait dans l'air.

Lorsque l'été, funeste aux Nymphes Danaïdes,
Couvrait le sol brûlant d'une morne blancheur,
J'ai quelquefois osé, plein de désirs timides,
Unir de près ma bouche à tes lèvres humides
Où ta vierge jeunesse exhalait sa fraîcheur.

Et si, sous un ciel lourd, dans mes veines se glisse
L'onde vive puisée à ton bassin penchant,
Réjoui, rafraîchi par toi, chaste nourrice,
J'acquiers, par ta vertu de Muse inspiratrice,
Un esprit fécondé d'où va naître le chant.

Tu jaillis de l'abîme inconnu de la terre,
Où les rêves profonds te poursuivent en vain,
Où se forme en secret la vie élémentaire,
Et, plongée à moitié dans l'ombre du mystère,
Tu portes sur ta face un prestige divin.

Nymphe libre, comprends ma prudence attentive :
Pour t'empêcher de fuir suivant l'inclinaison,
Pour jouir pleinement de ta grâce furtive,
Il faut que je te prenne et te garde captive,
Mais non dans les liens d'une vile prison.

Je te voue en ces lieux l'enceinte simple et fruste
D'un petit temple fait de pierres du pays,
Où ton corps si flexible étroitement s'ajuste,
Où sur la roche aride un lierre vert s'incruste
Pour défendre du jour tes yeux vite éblouis.

Écartant de ton front les maux que je redoute,
Ne voulant te donner que paix et que douceurs,
J'arrondirai sur toi le cintre d'une voûte,
Semblable aux grottes d'ombre où pleuvent goutte à goutte,
Dans un repos aimé, les larmes de tes sœurs.

Mise ainsi par mes soins à l'abri des souillures,
Dont la chute ternit le cristal des ruisseaux,
Tu t'orneras encor, sans frise et sans sculptures,
D'un appui sur lequel les jeunes filles pures
En se penchant vers toi viendront poser leurs seaux.

Et longtemps, bien longtemps, tu donneras à boire :
Et ce bassin de pierre où j'ai fixé ton cours,
Comme il retient tes flots, gardera ma mémoire ;
Nous durerons ensemble, et ce sera ma gloire
D'avoir su consacrer tes bienfaits pour toujours.

DÉDICACE D'UNE PRAIRIE

O toi qui, loin de nous, fuyant nos esclavages,
Te plais aux lieux déserts et sur les monts sauvages,
Toi que l'homme prudent craint et n'approche pas,
Et qui laisses errer, solitaire, tes pas,
Au gré de ton caprice, en de lointaines courses,
Baignant ton chaste corps dans l'eau froide des sources,
O déesse Artémis, douceur des nuits d'été,
Écoute !... Je consacre à ta virginité
Ce clos d'herbe, cette prairie inviolée,
Pure comme toi-même, intacte, non foulée,
Que des arbres épais ferment de toutes parts,
Qui, secrète, s'ouvrant aux célestes regards,
Presse en un fin tissu ses innombrables tiges
Où tes pieds passeront sans laisser de vestiges,
Et qui te donnera, si tu veux, dès le soir,
Sur sa couche ondoyante un léger reposoir.

HYMNE A APOLLON HYPERBORÉEN

Pour les peuples d'Hellas épris de la clarté,
Pour tous les yeux ouverts qui cherchent la beauté
Dans l'invincible éclat de la lumière heureuse,
Et pour nous, prêtres saints du Dieu d'argent et d'or,
Serviteurs de Phoibos au rayonnant essor,
Voici, voici venir l'époque douloureuse.

L'hiver nous tient, hélas ! la funèbre saison :
Le soleil tout le jour est bas sur l'horizon,
Il penche languissant avant même qu'il sombre,
Et si vers sa lueur se tournent nos regards,
La terre, les rochers, les bois, les monts hagards,
Pour nos yeux obscurcis n'ont qu'une face d'ombre.

Les lauriers d'Apollon se dressent lourds et froids ;
Le temple sans clarté sur ses hautes parois

Porte un long vêtement qui s'allonge et qui traîne ;
Au-dessous du soleil que notre désir suit
Toute la région s'efface dans la nuit :
Hélios a perdu sa force souveraine.

Et tu nous as quittés, radieux Apollon !
Vers quel abri secret, vers quel tiède vallon,
Laisant nos yeux troublés et notre esprit malade,
Dans ta course infidèle, hélas ! portant ailleurs
Le bienfait de la joie et tes dons les meilleurs,
As-tu fui, Dieu du jour, la malheureuse Hellade?...

Ah ! je te vois, enfin ! je te vois, Dieu vermeil,
Briller à l'opposé de l'oblique soleil !
Ta course a d'un seul bond franchi le vaste espace,
Et durant tout l'hiver tu paraîtras au Nord,
Là-bas, vers le pays de mystère d'où sort
Le souffle de Borée et sa rumeur qui passe.

Je vois de ce côté les pentes, les versants,
De la base au sommet flotter, resplendissants
Des heureuses clartés qui sont tes vrais insignes :
C'est donc là, c'est toujours vers l'horizon qui luit
Que ta volonté sainte, ô Phoïbos, t'a conduit
Sur ton char d'or traîné par le vol blanc des cygnes.

Ton éclat, descendu des cieux aériens,
Habite le pays des Hyperboréens,
D'où viennent en retour, pour ton pur sanctuaire,
Ces vierges aux bras blancs, au front clair, aux yeux bleus,

Aux cheveux d'or baignés de reflets onduleux,
Qui semblent longuement avoir bu ta lumière.

Mais toi-même, reviens, reviens auprès de nous !
Nous t'implorons, tournés vers ta gloire, à genoux,
Malheureux de ne voir que tes flammes lointaines,
Nous, tes amis, ô Dieu ! tes vrais adorateurs,
Nous dont l'esprit lucide a vêtu tes splendeurs,
Le peuple de Délos, de Delphes et d'Athènes !

Élance-toi, Phoibos ! viens, monte d'un pied sûr
Jusqu'au centre éclatant de notre ciel d'azur,
Et de là, salué par le cri des cigales,
Enveloppe ce sol d'un cercle de rayons,
Répands sur cette terre, où nous te supplions,
L'uniforme clarté de tes flammes égales !

On demande au lecteur de ne pas trop s'étonner si l'on fait suivre ce poème d'un commentaire ; les vers doivent, il est vrai, porter leur sens en eux-mêmes : l'excuse de l'auteur, pour cette fois, c'est qu'il a voulu mettre dans l'Hymne ci-dessus un peu autre chose que de l'art. La fantaisie de la religion hellénique, attribuant à Apollon, au dieu de la lumière, l'habitude de séjourner dans les régions du Nord pendant l'hiver, paraît d'abord assez étrange ; et les mythologues n'ont pas su rendre compte de cette particularité singulière de la Fable, ils n'ont pas découvert le fait naturel d'où avait pris naissance ce mythe, qui demeure ainsi inexpliqué. Sans doute, pour saisir les phénomènes qui ont pu, au milieu de la simple nature où ils vivaient, émouvoir les Hellènes primitifs, il est bon de rester sensible, comme ils l'étaient, à tous les changements dont se nuancent la terre et le ciel. D'après une observation attentive, le mythe d'Apollon Hyperboréen doit être rattaché à un aspect très marqué des choses, qui frappe les yeux pendant l'hiver : le soleil occupant à cette époque la partie méridionale du ciel, ses rayons, dès lors obliques, se projettent vers l'autre

horizon, de sorte que toute la lumière s'étale au Nord, tandis que le Midi se noie dans l'ombre; les pays accidentés, qui présentent des faces abruptes, donnent une impression très forte de cette différence dans la distribution de la clarté pendant ces mois d'hiver, durant lesquels, suivant la croyance, Apollon habitait les contrées septentrionales. Le savant Preller, auteur d'une très solide Mythologie grecque où ne manque pas la fraîcheur du sentiment, veut bien reconnaître, chez les poètes inspirés par le contact de la nature, une faculté semblable à l'intuition qui créa les mythes. Puisse l'interprétation nouvelle qui est donnée ici du mythe d'Apollon Hyperboréen confirmer ce rapprochement! et puisse-t-elle aussi paraître assez juste pour servir la science des mythologues, au moyen de la poésie!

LES ROMAINS DANS MON CHAMP

Sur le bord d'un plateau vaste et nu, qui domine
L'horizon plein de rêve où le soir s'illumine,
J'ai reçu des aïeux l'héritage d'un champ,
Et, répandant mon âme aux largeurs de l'espace,
Attendri du déclin de la beauté qui passe,
Je vais là pour voir luire et mourir le couchant.

Lorsque mes laboureurs, dans ce champ solitaire,
Vont, à l'automne, ouvrir et retourner la terre
Qui depuis si longtemps donne aux hommes le blé,
Parmi ces lents travaux que la saison ramène,
Ils trouvent des débris de l'époque romaine,
Signes des âges morts dont mon cœur est troublé,

Des vases décorés de sujets très rustiques,
Où s'éteignait la soif de nos pères antiques,
Des lampes qui jadis charmaient les longues nuits,

Des profils d'empereurs empreints sur les médailles
Dans l'aspect triomphal des heureuses batailles,
Et quelques ossements restés des corps détruits.

O Virgile, voilà qu'il est venu, cet âge
Dont ton esprit plaintif concevait le présage,
Cet âge par toi-même à ton peuple annoncé
En des vers murmurants de tristesse infinie,
Où ton mélancolique et suave génie
Ressentait le présent comme déjà passé !

Voilà que, sur ce bord de frontière lointaine,
Le laboureur, poussant sa charrue avec peine,
Fait résonner le soc sur des restes humains,
Des javelots rouillés, d'énormes casques vides,
Et, mesurant leur masse à ses forces timides,
Admire la grandeur des ossements romains.

O jeune aïeul, ancêtre immortel des poètes,
Qui nous léguas l'amour des cadences parfaites
Où se berce le vol du songe illimité,
Je pense à toi surtout, je redis tes paroles,
Je mêle leur murmure au bruit des brises folles,
Dans ces lieux où vivaient des gens de ta cité.

Tes vers planent ici dans la triste lumière :
Ma voix qui les redit est-elle la première
Par où leur nombre ailé visite ces lieux hauts ?
Des hommes de ton sang, le soir, las de leur route,
A tes rythmes berceurs ont soupiré sans doute,
Quand les soleils anciens mouraient sur ces plateaux.

Ces hommes qui parlaient ta langue maternelle
L'ont laissée en écho de la Ville Éternelle ;
Pendant un âge obscur de cinq ou six cents ans,
Ils ont su l'enseigner à nos peuples sauvages
Qui, soumis à ce joug comme aux autres servages,
Imitèrent la voix de leurs maîtres puissants.

Et ces vainqueurs furent aimés, puisque leur trace
Subsiste dans les traits qui marquent notre race,
Dans le ferme profil de nos jeunes garçons,
Dans le port sculptural de ces hautaines filles
Qui suivent lentement, en tenant leurs faucilles,
Les chars romains branlant sous le poids des moissons.

Car tous les instruments du labour agricole,
Nous en avons reçu l'héritage et l'école
Des hommes dont ta Muse aime les simples lois,
Et, tels qu'ils sont décrits aux chants des *Géorgiques*,
Les outils familiers à leurs mains énergiques
Creusent depuis longtemps notre terroir gaulois.

Sur ce sol de débris couverts d'une ombre épaisse
Où je m'en vais rêver quand le soleil s'abaisse,
Tout me fait souvenir des ancêtres latins,
Et, l'histoire et le soir mêlant leur vague flamme,
Moi-même je ressens les choses avec l'âme
Dont ils ont contemplé jadis ces lieux lointains.

Comme ce laboureur, fils des colons antiques,
Répète en travaillant leurs gestes authentiques,
Bien qu'il ait oublié sa descendance, — ainsi

Les oiseaux de ce ciel, ce pic, cette corneille,
A travers les saisons, d'une suite pareille,
Viennent d'oiseaux anciens qui fendaient l'air ici :

Tels, regardant leur vol libre et souple qui passe,
Les voyant se tenir si légers dans l'espace
Ou d'un subit essor se perdre au fond des cieux,
Nos pères, étonnés de l'étrange spectacle
Où leur cœur plus nouveau sentait comme un miracle,
Les croyaient messagers des destins et des dieux.

Cette étoile du soir qui luit, toujours la même,
Sur cette plaine où dort votre repos suprême,
C'était pour vous, Romains, l'étoile de Vénus,
Le flambeau nuptial qui s'allumait à l'heure
Où la jeune épouse entrait dans la demeure,
Prête au fécond hymen dont nous sommes venus.

Ici l'on adora les déités champêtres ;
La nature apparut aux yeux de nos ancêtres,
Ici même, à travers des songes irisés :
Ces aspects pleins pour moi de grâce enchanteresse,
Ces lieux habituels qu'anime ma tendresse,
Avant de m'être chers, furent divinisés.

Cette pourpre du soir fut le bûcher d'Hercule ;
Le croissant qui blanchit au bord du crépuscule,
C'était Diane, elle y levait son front d'argent :
Que de formes ici, de dieux au beau visage,
Glissèrent sur ce sol sans marquer leur passage,
Car la nature reste et l'esprit est changeant !

La source qui jaillit du fond de cette plaine,
Tendant au ciel du soir sa coupe toujours pleine
Que ne dessèchent pas les ardeurs de l'été,
La seule du pays où tant de frais abonde,
Et vers qui l'on accourt de bien loin à la ronde,
Sans craindre de tarir son flot partout vanté,

Vous à qui souriait le clair des eaux limpides,
Repos et réconfort des marches intrépides,
Elle dut vous paraître, ô mes pères romains,
Une divinité propice et merveilleuse,
Une Nymphé, et, charmés de la rencontre heureuse,
Auprès d'elle il vous plut d'arrêter vos chemins.

Puisque, dans ce pays lointain et solitaire,
Où je suis à mon tour possesseur de la terre,
Vous avez autrefois peuplé tout l'horizon
Des rêves les plus beaux que le culte imagine,
Et puisque c'est de vous que je tiens l'origine,
Un instinct filial me dit que j'ai raison,

A travers les déclins et les métamorphoses,
De sentir comme vous l'apparence des choses,
De réveiller ici vos âmes, et de voir
Flotter aux mêmes lieux les splendides images
Qui vont en s'abaissant dans le passé des âges,
Comme ce soleil meurt dans les flammes du soir !

LES FLEURS AU MOYEN-AGE

Un charme virginal reste sur vous, ô fleurs !
Mais si fraîches que soient vos suaves couleurs,
Vous naissiez, semble-t-il, plus naïves encore,
Autrefois, dans ce temps pieux, près de l'aurore,
Où, sous le ciel voilé d'une brume d'encens,
La jeunesse de vos calices innocents
Les faisait s'entr'ouvrir plus purs, plus diaphanes ;
Vous n'aviez pas subi tant de regards profanes,
Alors, et les regards qui se posaient sur vous,
Clartés d'âme, émanaient d'hommes simples et doux
Dont les yeux ingénus, pleins d'extase première,
Vous versaient leur candeur comme une autre lumière !

LE VENT AUTREFOIS

J'errais tout seul, un soir, dans une vieille église
Où les minces vitraux qu'envahit la nuit grise,
Agités par un souffle à la chute du jour,
Murmuraient dans le vent qui passait alentour...
Et mon esprit songeait aux brises coutumières,
Aux grands vents qui jadis secouaient les verrières
Et les ployaient de même en chantant de doux airs,
Dans les salles sans fond des hauts manoirs déserts,
Où, près du jour mourant, les jeunes châtelaines
Écoutaient ces frissons de verres dans leurs gâines.
Les songes de leur âme étaient toujours bercés
Par ces longs frôlements de verres enchâssés
Qui, dans la solitude et l'ennui des demeures,
Comme un son familier leur emplissaient les heures.
Avec les tendres cœurs qui les avaient ouïs,
Ces bruits d'un âge ancien se sont évanouis !
Ces doux sons de cristal des verrières fragiles,
Qu'éveillait par son vol l'aile des vents agiles,

Après avoir vibré si longtemps autrefois,
Dans l'espace sans borne ont étouffé leurs voix !
On ne les entend plus... excepté quand les brises
Viennent heurter d'un souffle aux vitres des églises
Où dames et seigneurs étendus, froids et beaux,
Dans ces bruits du passé dorment sur leurs tombeaux.

LES BLÉS

(d'après Saint Luc, vi, 1.)

à M. l'abbé Bessou.

Jésus sous le ciel bleu marchait, avec la troupe
Qui fidèle à ses pas formait un large groupe,
Le long des blés jaunis, splendides, déjà mûrs,
Dressés près du chemin aussi haut que des murs.
C'était jour de Sabbath, disent les Évangiles.
Les disciples coupaient de blonds épis fragiles
Que leur poids inclinait sans doute, et, les froissant,
Mangeaient le grain nouveau du blé resplendissant.

Ainsi, les paysans qui s'en vont à la messe,
Curieux dans leur cœur de savoir la promesse
De la moisson future aux marges des chemins,
Brisent quelques épis dans le creux de leurs mains,
Agitent le grain jeune, encore tendre et pâle,
D'un souffle vigoureux en séparent la bale,

Et, lorsque leur espoir par l'épreuve est comblé,
S'exclament gravement sur la beauté du blé,
Et le goûtent, baissant la tête, avec les gestes
Des hommes qui jadis suivaient des pas célestes.

SENTENCE

Les hommes, revenant des champs, parlent entre eux ;
Le fils aîné se plaint : « Père, est-ce malheureux !
Le nouveau berger prend chaque jour dans la huche
Un grand morceau de pain épais comme une bûche,
Et, le soir, je le sais, il n'en rapporte pas.
Comme il n'a pas besoin de tout pour son repas,
Il en donne, bien sûr, aux bêtes ; c'est dommage !
Demain matin, avant qu'il s'en aille au pacage,
Je lui ferai sa part, si vous le jugez bon. »
Le vieux hoche la tête et dit gravement : « Non.
Que le Maître là-haut nous garde de misère !
A l'homme qui travaille il faut le nécessaire ;
C'est le droit de chacun de connaître sa faim :
Il n'est jamais permis de mesurer le pain. »

DÉLIBÉRATION

L'homme et la femme, égaux de naïveté rude,
Sont debout, inactifs, contre leur habitude,
Au centre familial de leur bien, dans leur cour,
Près du seuil d'où l'on voit la grange avec le four.
Ils ne travaillent pas aujourd'hui dans la plaine.
Quelque grave intérêt dont leur pensée est pleine,
Et qu'ils veulent cacher aux voisins curieux,
Les tient là ; l'homme parle, il est très soucieux ;
Il consulte à son tour plutôt qu'il ne commande ;
En celle qui l'entend sa confiance est grande,
Il faut qu'ils soient d'accord dans ce qu'ils résoudront ;
Et, quand l'homme a parlé, la femme lui répond :
L'homme alors semble avoir l'âme un peu plus légère.
Primitif et sacré, le couple délibère.
C'est que l'homme et la femme ensemble ne font qu'un ;
Le présent, l'avenir, possédés en commun,
Forment entre eux un monde à part de l'autre monde
Sur l'appui souverain d'une union profonde.

LA MÈRE ET LA FILLE

Lorsque les paysans, selon l'usage antique,
Le dimanche, au sortir de l'église rustique,
Échappant pour une heure aux soucis du travail,
S'arrêtent à causer entre eux sous le portail,
On voit, après la messe et les cérémonies,
Des femmes se grouper deux à deux, réunies
Comme par un lien plus doux et plus étroit,
L'une, jeune, robuste et fraîche, le corps droit,
L'autre, âgée, et dont l'œil n'a plus l'éclat qui brille.
Ces femmes deux à deux sont la mère et la fille.
La fille, mariée, a quitté la maison ;
Elle habite un hameau qui borde l'horizon,
Là-bas, heureusement dans la même paroisse :
Pour que l'homme l'approuve et que le bien s'accroisse,
Il lui faut travailler, c'est le premier devoir,
Soigner les animaux, faire le pain, pourvoir
A ce que les enfants aient des hardes bien nettes,
Garder l'ordre qui sied dans les logis honnêtes.
Si la rude besogne en laisse le désir,
Pour s'aller visiter on n'a pas de loisir ;

La nécessité dure a séparé les âmes,
Et le dimanche est bon, il est saint pour ces femmes
Dont les cœurs, demeurés l'un à l'autre à moitié,
Viennent rafraîchir là leur ancienne amitié :
La mère, patiente, encourage la fille,
Lui dit de contenter sa nouvelle famille,
Lui donne des conseils primitifs et touchants,
D'âge en âge hérités dans les maisons des champs ;
D'un esprit équitable elle écoute ses plaintes,
Par de sages propos la guérit de ses craintes,
Et puis, quand leur chemin les prend, chacune à part,
Les deux femmes encore échangent un regard.

VINGT ANS ENCORE

Je veux durer vingt ans encore, c'est mon rêve !
Je souhaiterais plus, si la tremblante sève
Dans mon être altéré ne faisait pas défaut :
Mais vingt ans, ce n'est guère, ô vie ! il me les faut.
Puisque, le cœur navré, plein de tristes murmures,
J'ai coupé les grands bois aux flottantes ramures
Où jadis, à travers les branches, des rayons
Évoquaient la douceur de fraîches visions,
Puisque, exposant la terre à l'éclat qui la ronge,
J'ai détruit d'un seul coup ces asiles de songe
Si largement tissés d'ombres et de soleil,
Je veux les voir encor dans un charme pareil,
Touffus comme ils l'étaient au temps de ma jeunesse,
Et qu'une fois au moins mon rêve reconnaisse
Mon abri des beaux jours, apparu de nouveau
Pour ombrager ma tête au-devant du tombeau !
Ainsi j'emporterai dans la nuit solitaire
La plus heureuse image où revive ma terre,
Consolé de ma chute et soumis à la mort,
En voyant mes grands bois reprendre un ample essor.

LES LIMITES

Viens avec moi, marchons ensemble, chère sœur,
Entre les champs, les bois, dont je suis possesseur,
Et ceux que t'a laissés après lui notre père.
C'est lui qui d'un cœur sage, en quittant cette terre,
A marqué de la sorte et ton lot et le mien ;
Mais il n'a pas ainsi rompu notre lien :
Sans que sur notre sol les limites s'effacent,
Mes champs avec tes champs par leurs bords s'entrelacent,
Se pénètrent l'un l'autre, et mon rêve, ô ma sœur,
Dans cette étreinte intime et pleine de douceur,
Qui fait s'unir nos champs en leur forme ancienne,
Croit voir ta main ouverte et jointe avec la mienne.

HONNEUR

C'est un très grand honneur de posséder un champ,
Soit riche, soit stérile, en plaine ou bien penchant,
Une part en tout cas de l'immense nature,
Le visible sommet de cette architecture
Qui descend par degrés dans la compacte nuit
De la masse terrestre où le songe la suit.
Le bord étroit d'un champ enferme un lac de sève,
Que le maître orgueilleux entend frémir en rêve,
Et dont les flots domptés, sans jamais sourdre ailleurs,
Lancent pour lui leurs jets de verdure et de fleurs.
Un champ, avec ses plis, sa pente, est une forme,
Long ouvrage sans fin de la durée énorme,
Où des forces sans nombre en d'innombrables jours
Lentement ébauchaient et changeaient les contours
Qui se sont fixés là dans leurs métamorphoses :
Oh ! comme tout est vaste, antique et plein de choses !
Un champ résume en lui la terre avec les cieux ;
C'est la nature libre aux sucs mystérieux,
Par ses seules vertus en ses œuvres guidée,
Et cependant par nous surprise et possédée
Dans un lien où l'homme, être éphémère et vain,
S'unit quelques instants à l'infini divin.

IDÉAL

Ta demeure, de loin, paraît majestueuse,
Avec sa masse épaisse où s'élève une tour,
Couronnant son sommet par l'ampleur montueuse
De la vague campagne étendue alentour ;

Et la voyant ainsi, droite parmi l'espace,
Marquer d'un grand relief l'horizon des pays,
Le naïf étranger, le voyageur qui passe,
D'un cœur enclin peut-être aux songes éblouis,

Vite imagine là — sans pouvoir se défendre
De peupler à son gré ces murs prestigieux —
Une existence altière, une âme forte et tendre,
D'une noblesse égale à la beauté des lieux,

Une vie en hauteur où l'espace évapore
Tout vain souci d'un but qui n'est pas éternel,
Où, sous les clairs rayons dont elle se colore,
L'âme facilement se tient proche du ciel.

Ah! ne fais pas mentir, ne trompe pas ce rêve!
Car le rêve qui vit dans un monde éthéré,
Existence fragile et que le souffle enlève,
Aux regards de l'esprit possède un droit sacré.

Puisque l'on te revêt d'une grâce soudaine,
Prise aux lieux où le sort a voulu t'abriter,
Confirme par ton cœur cette forme lointaine,
Sois vraiment l'idéal que tu peux susciter!

GESTE

O contours souples des collines,
Aspects fidèles du pays,
Présents depuis mes origines
A mes âges épanouis,

Combien de fois, parmi l'espace,
Mes rêves se sont déployés
Pour jouir, à la même place,
De vos horizons familiers!

Combien, plein de joie ou d'alarme,
Dans le triomphe ou la langueur,
J'ai vécu de jours sous le charme
De vos traits mêlés à mon cœur!

A ce cœur où tant d'émoi tremble
Rien n'est jamais venu de vous,
Durant ces jours passés ensemble,
Que de bon, de pur et de doux.

O formes, visions premières,
Ce n'est pas assez pour ma part,
Près de vos faces coutumières,
De vous entourer du regard ;

Devant l'ampleur de la nature
Où je m'apparais si petit
A côté de votre stature,
Voilà qu'en un trouble subit

L'élan vague de la tendresse
Fait s'allonger vers vous ma main
Avec ce geste de caresse
Qu'on tend vers un visage humain !

LES AIEULES

Poésie destinée aux archives de famille

Faute de chers portraits, doux passé des visages,
Le parchemin flétri garde à travers les âges
Une suite de noms démodés et charmants.
Et c'est tout ce qui reste à peu près de ces femmes,
De leur vie écoulée en silence, et des âmes
Par qui mon âme plonge en ses commencements.

Vous toutes dont je viens, vous, épouses et mères,
Qui vécûtes les jours aux heures éphémères,
Chacune étant unie à l'un de mes aïeux,
Puisque rien, rien sans vous ne serait de mon être,
Mon rêve trop confus aspire à vous connaître,
Pour me sentir plus proche et pour vous aimer mieux.

Sur le fond sans couleur des époques lointaines
Je vois se dessiner vos ombres incertaines,
Vagues linéaments du vieil esprit français,

Et descendant les jours dès l'obscur origine,
Si je veux vous étreindre, il faut que j'imagine
Suivant l'âge qui change et le peu que je sais.

Chacune à votre tour, avec un front qui brille,
Portant votre jeunesse à la vieille famille,
Vous fûtes sa clarté, sa joie et son espoir,
Et l'on vous célébra par la fêtes des noces,
Où de tout le pays vinrent de lourds carrosses
Qui le long des chemins retournèrent le soir.

Sous des arcs de verdure où le laurier se tresse,
Les humbles accueillaient la nouvelle maîtresse,
Doux visage annonçant bonne grâce et secours ;
Leurs petits-fils de même ont honoré la femme
Que mon bras appuyait sur mon cœur plein de flamme,
Et les mœurs de chez nous datent de bien des jours.

L'espoir des vieux parents, le vœu des gens champêtres,
Satisfaits que le sol demeure aux mêmes maîtres,
Lorsque vous paraissiez, se sentaient rajeunir,
Et la fécondité chaste et patriarcale
Où chacune de vous des autres fut l'égale
Sut fonder pour la race un durable avenir.

Vos noms me font rêver d'insaisissables charmes ;
Éclairés d'un sourire ou voilés par les larmes,
Vos visages lointains, si je pouvais les voir,
Se montreraient sans doute avec la différence
Qu'imprime chaque siècle aux visages de France :
Sous ces aspects changeants j'aime à les concevoir.

Vos cœurs surtout, étreints jadis d'émois sans nombre,
Pour saisir quelque peu leurs battements dans l'ombre,
Je recherche comment ils étaient inspirés :
Dans vos maisons, si loin du centre des lumières,
Arrivaient-ils à vous en leurs fraîcheurs premières,
Les poètes d'alors que vantaient les lettrés ?

Vous, Delphine du Rieu, vous, Peyronne de Pauze,
Il résonnait en vous sans doute quelque chose
De celui qui chantait au temps où vous viviez,
Du gai Clément Marot, né dans le voisinage,
Connu de vous peut-être au cours de son voyage
Dans le rude pays que vous-même habitiez.

Et Ronsard, le divin Ronsard, héros et maître,
A quelqu'une de vous a-t-il fait apparaître,
Par les accents légers de sa parole d'or
Semblables à des sons de flûte bucolique,
Dans nos prés, dans nos bois, d'un aspect si rustique,
Les nymphes et les dieux que j'y retrouve encor ?

Puis, quel aimâtes-vous ? Bossuet, l'esprit grave,
Ou Fénelon, touchant de tendresse suave ?
Le voile du passé semble s'ouvrir ici :
Si Fénelon me charme et si je le préfère,
C'est que, plus inclinée au tendre qu'au sévère,
Sans doute une de vous l'aima mieux, elle aussi.

Ensuite, avez-vous ri du rire de Voltaire ?
Ou bien Rousseau, le cœur sensible et solitaire,
Vous apprit-il, grand'mère, à choyer vos enfants,

De sorte que son âme a formé notre race
Et que ses doux conseils, reçus par votre grâce,
Ont laissé parmi nous des exemples vivants ?...

Ah ! j'interroge en vain l'énigme de vos êtres :
Vous fûtes simplement femmes de mes ancêtres,
Vous viviez sous leur ombre et vous sentiez par eux,
Et si rien n'a gardé votre obscure mémoire,
Je puis par le destin qu'ils eurent dans l'histoire
Deviner votre sort paisible ou douloureux.

Dans le siècle cruel d'attentat et de ruse
Où souvent le poignard remplaçait l'arquebuse
Pour le dogme du pape ou la foi de Calvin,
Vous, Anne de Guirard, qui vécûtes ces heures,
J'entends vos cris d'angoisse au seuil de nos demeures
Sur l'extrême malheur qui d'un coup vous advint,

Quand vos proches aimés, votre époux, votre frère,
Envoyés en commun vers le parti contraire,
Sans armes, ne portant que paroles de paix,
De paix pour le royaume et de paix pour l'Église,
Victimes tous les deux d'une vile traîtrise,
Furent tués ensemble !... O deuil, amers regrets !

Ils s'unissaient en vous, et, de tous deux aimée,
Sans doute en expirant ils vous avaient nommée
Par votre nom de femme et votre nom de sœur,
Se parlant l'un à l'autre et plaignant l'aventure
Qui pour vous allait faire une double torture
D'un lien où naguère il n'était que douceur.

Et lorsqu'on rapporta l'un et l'autre cadavre,
Douleur des temps anciens dont l'image me navre !
Vous les vîtes couchés sous le même linceul,
Et, pleurant à la fois le compagnon d'enfance,
L'époux de la jeunesse, — accablé, sans défense,
Votre cœur éperdu pour toujours resta seul.

On ne se tuait plus pour Rome ou pour Genève,
Mais quand un mal finit, un autre mal s'élève :
Tu connus à ton tour la douleur et l'éclat
Des grands événements trop pleins d'émois pour l'âme,
Jeanne de Maritan, toi, la première dame
Du château que décore un art si délicat,

Aïeule que je vois jeune au fond du mystère,
Mariée, à quinze ans, avec cet homme austère,
Ce magistrat rigide, esprit ferme, cœur fort,
Seul debout parmi ceux que la crainte prosterne,
Possédant ce vouloir qui règle et qui gouverne
Les peuples affolés par l'ombre de la mort !

La ville frémissait dans l'horreur de la peste ;
Lui, d'un geste serein sous le fléau céleste,
Secourait la douleur, domptait l'émeute ; et toi,
Jeanne, avec tes enfants, presque égale par l'âge,
Tu veillais, tu guettais d'heure en heure un message
Du maître révéré par vous tous comme un roi.

Hormis ces actions, ces drames pleins de larmes,
Je ne peux pas saisir vos vertus et vos charmes,
Aïeules mortes !... Toi, Madeleine, pourtant,

Qui sur notre pommier fis jaser tes corneilles,
Tu surgis à mes yeux du rang de tes pareilles
Dans le furtif éclair d'un lumineux instant :

Une lettre au papier jauni, marbré de taches,
Te révèle pour nous dans l'ombre où tu te caches,
D'un sourire joyeux tempérant ta rigueur,
Car on t'appelle là « si gaie et si dévote »,
Traits dont le contour net fixe une âme qui flotte,
Paroles de jadis qui font voir tout un cœur.

Mais vous toutes, à qui je prête, dans le songe
Du lointain merveilleux où mon esprit se plonge,
Les multiples vertus et les enchantements ! —
Bien que vos dons innés de force et de courage
Aient pu, dans la longueur des siècles pleins d'orage,
Trouver de plus actifs et plus riches ferments,

Je l'atteste ! la bru que je vous ai donnée,
Celle à qui j'ai sans peur remis la destinée
De la maison ancienne à ce moment des jours,
Elle est digne de vous, elle imite, elle égale,
Par sa grâce innocente et sa foi conjugale,
Les femmes du passé qu'elle honore toujours.

Mères, vous bénirez cette femme fidèle :
Votre fils est heureux ou consolé par elle !
Depuis les temps lointains jusqu'à ceux d'aujourd'hui,
Nulle de vous, offrant l'asile de tendresse
Au front enfin lassé de l'orgueil qui le dresse,
Ne fut pour son époux un plus constant appui.

Sous les aspects divers dont le temps marque l'âme,
Nulle n'eut dans son cœur une plus vive flamme,
Éteinte en vous, brillante en elle maintenant,
Avec l'éclair des yeux qui s'exalte et qui vole,
Avec ce feu divin de l'ardente parole
Que fait étinceler un foyer rayonnant.

Et nulle aussi ne fut plus faible dans sa force,
Ne livra mieux son cœur sans défense à l'amorce
Que la peine d'autrui présente à la pitié,
Et, plus inépuisable en facultés aimantes,
Ne sut mieux accueillir les concordes charmantes
Ou goûter les douceurs de la saine amitié.

Aucune, dans l'éclat de son été splendide,
Ne sut mieux conserver cette fraîcheur candide,
Intacte encore même au milieu du souci,
Cette ingénuité que mon amour contemple,
La plus vive leçon et le plus jeune exemple
Au regard des enfants qui sont vôtres aussi.

Aïeules, je voudrais de vous me faire entendre !
Je peux du moins ici, plein d'une fierté tendre,
Moi qui suis votre fils, pour ceux-là qui suivront,
Tracer parmi vos noms le nom de Marguerite,
Et joindre à vos vertus l'éloge d'un mérite
Devant lequel les fils de nos fils rêveront.

FIERTÉ

Sois très fier dans ton âme et prise assez ton cœur
Pour ne pas le courber devant le fait vainqueur.
Respecte uniquement les forces idéales
Dont les autres ne sont que de pauvres rivales.
Loin des profits grossiers il est doux, tu le sais,
De vivre pour son rêve en bravant le succès.
Laisse les gens courir vers la plaine fertile :
C'est ton honneur d'aimer ce qui n'est pas utile.

L'EXEMPLE DE LA CROIX

Tu te plains de souffrir, non pour la douleur même,
Mais parce que le corps, par son mal inquiet,
Arrête ton esprit tendant au but suprême,
Vient arracher ton âme aux sommets purs qu'elle aime,
Et la fait décliner vers un frivole objet.

Pourtant tu vis un peu de la vie idéale ;
Ta pensée a conçu le tout de l'univers,
Ton cœur possède en paix l'amour la plus loyale,
La grandeur te convie à sa fête royale,
La beauté pour tes yeux a des trésors ouverts.

Tu jouis de ces biens même après la jeunesse ;
L'existence pour toi dure, comme un pouvoir,
Une chance qu'enfin l'heure lente apparaisse
Où, dans un noble effort, surmontant ta faiblesse,
Tu toucheras le but que ton désir veut voir.

Et d'autres, des esprits qui suscitaient le rêve,
Commencements sacrés sans tache et sans remords,
Unique espoir du monde... atteints en pleine sève,
A l'âge où tout fermente, où l'astre en feu se lève,
Ont cessé de penser, de sentir, ils sont morts.

Avec eux périssaient d'incomparables germes,
Le splendide avenir d'un été plein d'émoi,
Les grands actes, vainqueurs par les volontés fermes,
La vertu, le génie, et les gloires sans termes,
Tous les trésors divins qui ne sont pas en toi.

Pense à ces jeunes morts qu'un doux culte proclame
Dignes des pleurs amers de l'éternel regret ;
Songe à l'un d'eux surtout qui fut près de ton âme,
Maurice de Guérin, vêtu d'antique flamme,
Ce jeune homme charmant que sa sœur admirait.

La lumière du ciel leur fut si tôt ravie ;
Accepte en y songeant ta souffrance : est-il bon
Que tu sois sans douleur, alors qu'ils sont sans vie ?
Que tu veuilles goûter la joie inassouvie,
Quand ils s'en sont allés dans l'obscur abandon ?

Il convient, il est juste, et le cœur le demande,
D'unir sa peine au mal subi plus haut que nous,
De la soumettre aux droits d'une douleur plus grande,
Et d'en faire dans l'ombre une pieuse offrande
Aux martyrs devant qui fléchissent nos genoux.

ATTRAIT

Pauvre homme triste, tourmenté
Par l'angoisse de la misère,
Qui pour ton corps déshérité
Manques du soutien nécessaire,

Qui, n'osant parler de tes maux,
Ne dévoiles tes vœux timides,
Semblable aux muets animaux,
Qu'au fond de tes regards humides !

Par un peu d'aumône il m'est doux,
D'une douceur mélancolique,
De plier le destin jaloux
Vers l'ombre d'où part ta supplique,

Et de voir paraître un moment
Sur ton visage qui frissonne,
En un subit rayonnement,
La joie humble que je te donne ;

Et tandis que ton maigre front
D'une brève lueur s'éclaire,
Je ne sais quel charme profond
M'anime à t'aimer comme un frère :

Je te vois comme la moitié
De moi-même, et mon cœur s'élance,
Tout transporté par sa pitié
Qui sent l'attrait de la souffrance.

SPIRITUALITÉ

L'âme jouit bien peu de sa divine essence :
Étranger qui se mêle à l'élément meilleur,
Enivrant trop la joie, abaissant la douleur,
Le corps nous fait subir sa grossière présence.

Mais l'idéal amour du père et de l'enfant
Emprunte au seul esprit ses rayons de tendresse ;
Quand mon enfant est là, que ma main le caresse,
Et qu'il lève les yeux vers mon regard fervent,

Dans l'unique lueur de cette douce flamme
L'obstacle corporel disparaît consumé,
Le sentiment tout pur m'attire à l'être aimé,
J'éprouve le contact d'une âme avec mon âme.

POÉSIES DIVERSES

LA VASE

Au bord de l'étang qui repose
Parmi la menthe et le roseau,
Dans une solitude close,
Je feuillette un livre nouveau.

Et l'espoir en mon cœur se lève ;
Peut-être, comme un don royal,
Ce livre nous porte un beau rêve,
Où va resplendir l'idéal.

Hélas ! trop fréquente aventure,
En ces pages d'un ton amer
Je trouve encore l'œuvre impure
D'un bas esclave de la chair.

O douces âmes innocentes
Qui fleurissez dans ma maison,
Combien vous seraient malfaisantes
Les haleines de ce poison !...

L'eau qui dort en son lit d'argile
Attirant mon regard songeur,
Je crois entendre l'Évangile
Commander le geste vengeur :

« Si quelqu'un donne le scandale,
Qu'avec une pierre au côté
Dans le fond de l'abîme pâle
Loin des yeux il soit rejeté! »...

Donc, au plat d'une lourde pierre
Attachant le livre mauvais
Qui ne verra plus la lumière,
Je le lance dans le marais :

« Va, lui dis-je, cacher ta honte,
Voile-toi de ces profondeurs,
Et que jamais ta nuit n'affronte
La clarté des jeunes candeurs!

Avant que par toi ne s'abaisse
Un cœur naïf, né pour le bien,
Va trouver dans la fange épaisse
L'obscur mort qui te convient! »

Il plonge, il disparaît, il touche
La vase molle aux noirs débris,
Et quand pesamment il y couche
Ses feuillets à jamais flétris,

Une écume sur l'eau se joue
Où des bulles viennent surgir...
Ainsi de cette âme de boue
S'exhale le dernier soupir!

RENCONTRE

Ta marche en longs détours hésitante et lassée
A conduit au hasard ta rêveuse pensée
Vers des formes que pare un aspect fraternel,
Où surtout l'atmosphère ambiante, le ciel,
Vaguement éclairés d'une lueur sans flamme,
Confondent leur nuance avec ton état d'âme,
Ton état d'âme pâle et baigné d'un souci
Que les teintes du jour manifestent aussi,
Si bien que des langueurs en toi naguère closes
L'image, comme éparse au dehors sur les choses,
Te donne la douceur de sentir par tes yeux
L'ensemble caressant d'un monde harmonieux.

Garde cette union, cependant qu'elle existe
Et que d'une tendresse en songe elle t'assiste !
Laisse-la lentement s'épuiser, s'il le faut,
Cette rare harmonie, à présent sans défaut,
Dont le chant t'environne, et ne romps pas toi-même
L'accord où, semble-t-il, la lumière qui t'aime

Te parle ton langage en un point du chemin.
Demeure, ne dis pas : « Je reviendrai demain. »
Dans ton cœur sans repos et dans l'ample nature
Qui sait tout ce que va porter l'heure future ?
Unis quelques instants d'un lien hasardeux,
Peut-être vous aurez demain changé tous deux,
Et tu ne peux rêver qu'aient jamais une suite
L'incertain rendez-vous, la rencontre fortuite
Où, vous entretenant ensemble à mot couverts,
Ton âme se croyait fondue en l'univers.

FIN D'AUTOMNE

A la mémoire d'Émile Pouvillon.

Tenant à mon ami par de tendres liens,
J'allais vers lui souvent, car nous étions voisins ;
Nous habitons au bord de la même rivière,
Moi dans les monts ardens, de teinte un peu sévère,
Lui plus bas, sous un ciel plus limpide et plus beau.
Je n'avais qu'à descendre, au cours souple de l'eau,
J'étais sûr de trouver, en touchant à la rive,
Sa figure joyeuse et sa parole vive
Et la claire chaleur de sa douce amitié...
Il est mort, maintenant !... Moi, triste, dépouillé,
Seul dans mon cœur désert que la sève abandonne,
Avec les arbres nus de cette fin d'automne,
Je suis là sur la berge et vois les flots passer.
Ainsi qu'aux jours heureux je voudrais m'élancer,
Mais là-bas mon ami dort dans sa tombe noire !

Pour m'approcher au moins de lui par la mémoire,
J'évoque au cours du temps les souvenirs gardés
Dès l'heure où nos esprits se furent accordés ;

Et je vois revenir, du passé qui fut nôtre,
Les élans ingénus de nos cœurs l'un vers l'autre,
Le plaisir grandissant de découvrir en nous
Cette heureuse union des pensers et des goûts
Qui tisse une amitié de jour en jour plus sûre,
Les vifs regards donnés ensemble à la nature
Quand nous allions tous deux, ravis des chants d'oiseaux,
Admirer les saisons, les forêts et les eaux,
Ma joie à voir sentir d'une façon si fine
Ce cœur pur qu'exaltait un parfum d'églantine,
L'exemple précieux de son art délicat,
Intense, concentré dans un subit éclat,
Ses conseils bienvenus aux heures incertaines,
L'échange du secours empressé dans nos peines,
Et tant d'échos en moi qui, charmés, répondaient,
Quand ses paroles d'or sur ses lèvres chantaient.
Ainsi mes souvenirs sans nombre, mes pensées,
Que les jours suivant leur lointain ont nuancées,
Au déclin des soleils s'en vont vers mon ami,
Insensible, là-bas, dans son ombre endormi,
Les souvenirs anciens, ceux aussi de naguère,
Les premiers où le temps jette un peu de mystère,
Les autres moins voilés, enfin les plus récents
Qui passent dans mon âme en reliefs saisissants,
Vers la tombe profonde attirés tous en foule...

Et sur sa pente aussi la rivière s'écoule,
Entraînant lentement, seules ou par essaim,
Les feuilles mortes dont les unes, en son sein
Sous le vent automnal depuis longtemps tombées,
N'ont plus, couvertes d'eau, que des teintes plombées ;
D'autres, que l'onde mène à moins de profondeur,

Ont pu garder encore une pâle rougeur,
Et d'autres où l'or brille en un éclat vivace
Se maintiennent pour plus de temps à la surface,
Comme une image d'hier qui dure le matin ;
Et toutes, en fuyant au cours du noir destin,
Passeront, triste rêve, auprès de la demeure
Où jadis mon ami m'attendait à toute heure,
Et puis, elle devront sous l'onde s'engloutir :
Tel dans ma mort un jour tout le cher souvenir !

LA DETTE

Les bienfaisants aïeux qui nous ont donné l'être,
Eux par qui nos regards s'ouvrent au jour doré,
Sur notre âme vivante, âme qu'ils ont fait naître,
Ont un droit éternel, idéal et sacré.

Il convient que leur nom au soleil retentisse :
Eux qui mirent en nous le souffle harmonieux
Et pour nous ont créé la langue, c'est justice
Qu'avec des mots émus notre voix parle d'eux.

L'intime faculté de mémoire ou de rêve,
Doux pouvoir déposé par eux sous notre front,
Doit servir à sauver leur existence brève,
Portée ainsi par nous dans les jours qui viendront.

L'intelligence claire et prompte à se répandre,
Dont ils ont en leurs fils allumé le flambeau,
Qu'elle emploie avant tout sa lumière à comprendre
Leurs longs efforts passés vers le Bien et le Beau !

Et notre cœur, d'eux seuls tenant sa vive flamme,
Sa puissance d'aimer, le rythme dont il bat,
Tous ses transports venus des élans de leur âme,
Chérira les aïeux pour n'être pas ingrat !

LA VOIX

Je sais de vous bien peu de chose, ô mes ancêtres,
Peu de ces traits vivants, pleins d'un sens lumineux,
Qui montrent au regard le fond natif des êtres
Et dans un clair relief dessinent chacun d'eux.

Vous avez eu pourtant vos façons, vos usages,
Vous avez éprouvé des haines, des amours,
Des désirs... oh ! combien dans la longueur des âges,
Dans les siècles formés de tant et tant de jours !

Un flux d'ombre a repris cette brillante flamme :
De quelques-uns de vous les actions d'éclat
Demeurent, mais non pas l'intime accent de l'âme,
La nuance du cœur ardent ou délicat.

Moi, j'ai manifesté mon être en plus d'un livre,
Je me suis tellement épanché dans mes vers
Qu'on pourra, si l'on veut, me chercher et me suivre,
Vivant, tel que je fus sous l'orbe des cieux clairs.

Cette inégalité de nos destins m'afflige :
Tel de vous dont le nom dans l'ombre épaisse dort
Méritait mieux que moi de laisser un vestige
Qui l'eût dans l'avenir préservé de la mort.

Mais il est un espoir par où je me console,
C'est que, vous ressemblant de très près, ô douceur !
Quand je parle de moi, ma fidèle parole
Révèle aussi vos cœurs d'où s'est formé mon cœur.

VIEUX CHEMIN

Le trafic, le plaisir, loin des lieux écartés
Attirant les vivants de cités en cités,
Laissent à l'abandon cette voie ancienne.
Elle menait jadis au pays de Guyenne.
Endormie à présent sous un long gazon vert,
Elle semble un chemin inutile et désert :
Oh ! non pas pour l'esprit !... Plus que le bord des fleuves
Et le lisse ruban des claires routes neuves,
Le chemin solitaire est fréquenté toujours.
On y sent voyager des êtres aux pas sourds,
Spectres vagues de ceux qui durant les vieux âges,
Hâtés par leurs désirs ou portant des messages,
S'exclamaient : maintenant ils font très peu de bruit !
On voit et l'on entend, le jour, le soir, la nuit,
Des foules pâles suivre, en parlant à voix basse,
Le long chemin sans but égaré dans l'espace,
Doux pas d'Ombres errant sur le gazon épais,
Où murmure un frisson de mystère et de paix.

NOUVEAUTÉ

Toi que je découvre en passant,
Forme neuve, souple colline,
Ton pur contour est ravissant,
Ta couleur, exquisement fine.

Ta pente en douce liberté
Vient s'unir au vallon sauvage;
Tu sembles à part : la beauté
Est ton magnifique avantage.

Je t'admire... Je t'aimerais
Si, durant mon enfance heureuse,
Mon regard eût suivi de près
Les plis de ta cime onduleuse,

Si j'avais vu l'ardent soleil
Illuminer ta vive face,
Quand ma jeunesse en plein éveil
S'élançait vers le vaste espace,

Si ta ligne au bord du ciel clair
Eût plané comme une auréole
Sur le doux front d'un être cher,
Disant quelque tendre parole !...

Mais rien du cœur ne s'est fixé
Sur ta grâce insensible et vaine :
Il te manque un fond de passé,
Une empreinte de vie humaine !

LES HEURES

Les hommes d'une époque aujourd'hui disparue,
Quand le soleil brillait à leurs yeux fascinés,
Lorsqu'une part du temps leur était dévolue
Et qu'ils pouvaient sentir leur maîtrise absolue
Sur les jours lumineux qui leur étaient donnés,

Comment les vivaient-ils ? que faisaient-ils des heures,
Des aubes, des midis, des longs jours loin du soir ?
Cherchaient-ils le plaisir ? suivaient-ils de vains leurre ?
Quelle action féconde animait nos demeures ?...
De ces pères anciens on voudrait tout savoir !

Peut-être quelques-uns d'entre eux, d'esprit peu sage,
Quand le temps précieux arrivait sous leur main,
Ne le saisirent pas fortement au passage,
Pour en faire à leur tour un grand, un ample usage :
Hélas ! ils ont perdu ce trésor en chemin !

La menace s'étend jusqu'à nous tout entière ;
Les heures d'autrefois et celles d'aujourd'hui
Sont de même substance... oh ! substance légère,
Qui coule entre les doigts subtile et passagère,
Et ne reparaît plus quand son éclair a lui !

Nous donc qui maintenant, par une heureuse grâce,
Possédons pour nous seuls les instants prêts à fuir,
Inscrivons la beauté comme un signe à leur face,
Et pénétrons d'amour leur éphémère trace
Afin qu'un lent arôme y reste en souvenir !

Honorons bien les jours aux heures nuancées ;
Qu'ils ne s'écoulent pas en flots inconsistants !
Déposant dans leur sein nos forces condensées,
Remplissons-les d'émois, d'actes et de pensées
Qui ne soient pas trop vite emportés par le temps !

POUR L'ENFANT

OÙ DONC ?

Voilà combien de jours que je ne t'ai pas vue !
Toi qui n'étais jamais vainement attendue,
Toi vers qui sûrement allaient toujours mes pas,
Je ne t'aperçois plus, — et je ne comprends pas.
Tu n'es pas à l'école, ainsi que d'ordinaire ;
Tu n'es pas à l'église où va prier ta mère ;
Tu n'es pas en visite auprès des malheureux
Avec ton doux sourire et tes larmes pour eux ;
Tu ne suis pas l'essor de tes vives compagnes,
Courant en robe claire au soleil des campagnes...
Et pourtant tu n'es pas non plus à la maison ;
Je n'entends pas monter ta suave chanson ;
Tes recoins préférés trompent mon cœur avide ;
Ta chambre est solitaire, et ton lit blanc est vide,
Tu n'y reposes pas ton doux front abattu...
Où donc es-tu, ma fille ! hélas ! où donc es-tu ?

L'ENLÈVEMENT

Tu fus plongée au fond de l'ombre meurtrière,
Sans le savoir!... L'horreur fut pour nous tout entière!
Atteinte tout à coup de l'immense torpeur,
Toi, tu n'as pas compris, et tu n'as pas eu peur,
Tu n'as rien vu venir ; fraîche, heureuse et vivante,
Tu t'es laissée aller sans frémir d'épouvante
Dans l'abîme infini d'où l'on ne revient pas!
Comment l'obscur péril amassé sous tes pas
Eût-il troublé la paix de ton âme légère ?
L'image de la mort demeurerait étrangère
A ton âge innocent, à ta douce raison,
Qui regardaient s'ouvrir le limpide horizon
Où d'aucun point du ciel l'orage ne se lève,
Et dans un corps charmant, baigné de tendre sève,
Ton cœur épanoui fleurissait sans émoi!...
Ombre chère toujours flottante auprès de moi,
Ombre d'un doux esprit avide de comprendre,
Tu t'approches sans cesse et tu sembles attendre

Qu'on t'apprenne comment un sort mystérieux
Éteignit tout à coup la clarté dans tes yeux ;
Tu te plains d'ignorer le drame qui te touche,
Un désir te tourmente, et tu veux que ma bouche,
Désormais contractée, amère de mes pleurs,
Te fasse le récit du plus noir des malheurs :
Écoute donc la voix où frémissent des larmes !

Le ciel brillait serein, limpide, exempt d'alarmes,
Tout plein d'azur... Selon ton goût de sage enfant,
On t'avait, ce jour-là, conduite à ton couvent,
Animée et docile ainsi que d'ordinaire ;
Ton vif empressement avait charmé ta mère,
Elle t'avait aidée en tes joyeux apprêts...
Sans savoir vers quel sombre abîme tu courais
Et que dans un cercueil plein de nuit serait close,
Inutile clarté, ta robe blanche et rose!...
Après avoir suivi posément la leçon,
D'un regard lumineux, à ta douce façon
Qui laissait voir en tout ta grâce habituelle,
Tu t'es d'un pas léger rendue à la chapelle ;
Tes yeux se sont levés vers le ciel, et ta voix,
Charme unique éprouvé pour la dernière fois,
A modulé les sons d'un cantique paisible...

Et maintenant voici venir l'instant terrible !
Tu sortais, tu marchais là dans le clair jardin,
Parmi les pures fleurs du cloître, quand soudain
Ton front s'est recouvert de la pâleur suprême,
Et tu t'es affaissée aussitôt sur toi-même,
En disant faiblement : « Ma Sœur, je n'y vois plus ! »
Et tous les soins dès lors ont été superflus ;

Il n'était plus de vie en toi, pas une haleine,
Pas un tendre frisson du cœur, et dans ta veine
Ton sang s'était figé, sans pouvoir devenir
Un sang de jeune fille où frémit l'avenir,
O très candide enfant plus pure que les vierges !...

Et tu reposais blanche à la lueur des cierges,
Quand nous sommes venus, hagards, noyés de pleurs !
Tu dormais au milieu d'un cercle blanc de Sœurs,
Sous leurs voiles baissés murmurant tes louanges,
Une à l'écart, debout, comme le chef des Anges,
Envoyés pour te prendre en un monde plus beau,
Nous laissant ton doux corps avant le noir tombeau,
Ton corps mince, suivi vers la maison natale
Par le cortège ailé de cette troupe pâle
Qui semblait obéir à quelque ordre du Ciel !...

Et ton visage était devenu solennel,
Comme si tout à coup, fermés sur cette terre,
Tes yeux d'enfant naïf s'ouvraient dans un mystère
Frappant ton jeune cœur d'un trop sublime émoi !
La foule s'assemblait, pressée autour de toi,
Avec ce bruit lugubre où la douleur s'exclame ;
Et toi, l'inconsciente héroïne du drame
Dont le frisson courait sur tous en ce moment,
Seule tu te taisais, paisible infiniment,
Grave, et déjà lointaine en ta beauté livide !

Dans l'effroi de demain, moi, d'un regard avide,
D'une fixe attitude où tremblaient des sanglots,

Je demeurais penché sur ta face aux yeux clos,
Frémissant de sentir passer le vol de l'heure,
Anxieux de remplir ma vue intérieure
De ces traits adorés qui, d'instant en instant,
S'effaçaient sous une ombre aux affreux plis flottants,
Où, clarté de mes jours, charme unique, ton être,
Visible encore, allait à jamais disparaître !...

L'OMBRE

Toi qui, naguère, auprès de nous,
Humble et légère et l'air si doux,
Suivais ton humble destinée,
Toi qui, timide, en hésitant,
Ne parus au jour qu'un instant,
Oh ! tu n'es pas abandonnée !

Tu formes tout notre horizon,
Dans le vide de la maison
Ton front voilé domine en maître ;
Tu causes toutes nos langueurs,
Tu verses sur nos tristes cœurs
Une ombre immense, ô petit être !

RIEN QU'UNE ENFANT

Cet âge qui pour tous n'est que la matinée,
Treize ans, si brefs!... ce fut toute ta destinée!
Toi, notre espoir suave et notre tendre orgueil,
Ton être délicat n'a pu franchir le seuil
D'où part l'essor des jours vers l'avenir qui brille,
Le passage changeant où naît la jeune fille.
Sans pouvoir dans la vie atteindre plus avant,
Tu n'auras donc été pour jamais qu'une enfant,
Un de ces êtres purs, aux yeux de douce flamme,
Avec qui t'assemblait l'instinct de ta jeune âme.
Trouvant tout ici-bas facile comme un jeu,
Tu n'auras sur le sol pesé qu'à peine un peu ;
Ta grâce aura touché d'une aile trop légère
Le monde où tu passais ainsi qu'une étrangère.
Insouciant, même à l'heure de t'enfuir,
Tu n'auras fait que vivre en un songe, obéir,
Appuyer sur nos cœurs ta faiblesse charmée,
Tout recevoir... sourire... être heureuse... être aimée.
Brève apparition d'une lueur qui luit
Hors de l'ombre et si tôt va rejoindre la nuit!...
Dans le cours du temps vaste aux longues destinées,
Rien n'attire mes yeux comme ces treize années,
Comme ce doux éclair sur l'infini mouvant
Où j'ai vu me sourire un visage d'enfant!

CLARTÉ

Elle éprouvait devant les choses de la vie
Une surprise douce, éclairée et ravie ;
La moindre nouveauté que rencontraient ses yeux
Attirait son esprit lucide et curieux ;
Son goût naïf de voir, de sentir, de connaître,
Ne cessait pas : c'était le charme de son être,
Sans brusque soubresaut, ni désir enflammé,
De se montrer toujours finement animé ;
Et cet instinct semblait, paisible en sa constance,
Le présage assuré d'une longue existence...
O douleur qu'un esprit où brillait ce doux feu,
Un être si bien né pour voir ait vu si peu !

LE REGARD

O regard apparu, de quel charme tu brilles !
Quand elle s'approchait des grandes jeunes filles,
Elle, petite alors, pensant croître bientôt,
Tenant ses yeux naïfs levés de bas en haut,
Comme pour admirer la taille au-dessus d'elle,
Et prendre une leçon et voir un beau modèle
De ce qu'elle devait à son tour devenir !
O souhait gracieux trompé par l'avenir !
Goût touchant de monter au niveau de l'émule !
O vif regard, sur toi quel sombre crépuscule !

PENSÉE SUR LE TEMPS

Un jour que sous mes yeux charmés elle jouait,
Tout à coup, mais sans rien en elle d'inquiet,
Elle dit : « Le présent, père, c'est bien étrange,
Dure juste un moment, un seul... Comme tout change!
Le pas qu'on vient de faire, ou le mot prononcé,
Voilà que ce n'est plus, c'est déjà du passé ! »
Comment avait pu luire à son enfant heureuse
Ce surprenant éclair de lumière rêveuse ?
Il n'éveillait en elle aucun triste frisson ;
C'était le souvenir d'une simple leçon,
Sans doute, sur l'emploi des termes du langage,
Où le maître avait dit : « l'âge succède à l'âge »...
Elle ne songeait pas, sûre de mon secours,
Qu'un gouffre l'attendait là, dès ses premiers jours,
Et qu'avec le présent, sans lendemain pour elle,
Elle allait s'engloutir dans la chute mortelle !...
Oh ! son être un instant vers l'aurore dressé,
Voilà que ce n'est plus, c'est déjà du passé !

LÉGÈRETÉ

Elle allait avec moi, sans courir en avant,
Toujours à mes côtés, tout près ; combien souvent,
Dans la campagne ouverte ou dans les sombres rues,
Sa robe claire et sa douceur sont apparues
Près de mon front pensif courbé sur le chemin !
Elle allait près de moi, je lui donnais la main.
Mêlée à mes propos sérieux ou frivoles,
Une finesse alerte animait ses paroles,
Et ses pas enfantins errant à mon côté
M'accompagnaient partout d'une légèreté,
Palpitation vive et comme aérienne
Que sa douce démarche alliée à la mienne
Faisait flotter sans cesse alentour de mon cœur,
Et je sentais frémir les ailes du bonheur.
Cet être où souriait tant d'innocente grâce,
Qui d'un poids si léger glissait à ta surface,
O terre, et qu'un rayon du ciel semblait vêtir,
Comment dans ton abîme as-tu pu l'engloutir !

ABIME

Pourtant, s'il se trouvait un obstacle, une pente,
Je lui disais toujours : « Prends garde ! sois prudente ! »
Et je mettais mon corps entre elle et le danger.
Quoi ! ni ces tendres soins ni son être léger
N'ont pu la garantir de la chute dans l'ombre !
Parfois, je ne puis croire à cette chose sombre
Que l'enfant précieuse à mon cœur n'est plus là
Et que la place est vide où sa voix me parla !
Un rêve halluciné guide mon pas qui tremble,
Et, marchant comme on fait quand on va deux ensemble,
Je me tiens bien souvent sur un bord du chemin
Et vers l'autre côté j'étends alors la main,
Comme pour ressentir le contact de la sienne.
O geste favori de l'habitude ancienne,
Porté vers le trésor dont j'étais possesseur,
Il faudra donc enfin oublier ta douceur,
Puisqu'un gouffre a brisé la suite de ma vie
Et que l'être si cher à mon âme ravie,
L'enfant qui souriait en me donnant la main,
Je l'ai perdu, je l'ai perdu sur le chemin !

IDÉE D'ENFANT

Le vent triste arrivait par subites bouffées
Sous le couvert dormant des branches étouffées,
Dont les premiers débris semaient déjà le sol.
La bise dans les bois, à grands coups de son vol,
Creusait, puis effaçait ses rapides sillages.
Alors, autour de nous pleuvaient les fruits sauvages.
Hésitants, ils tombaient de leur rameau lassé
Quand le souffle loin d'eux était déjà passé,
Et, dans l'étrange vide ouvert par le silence,
Leur chute résonnait comme la défaillance
D'une vie arrêtée au suprême moment.
Toi, ce bruit doux et sourd te touchait autrement,
Et de ta fine voix au limpide délice,
Rieuse, tu disais : « Comme ils ont du caprice !
Juste, ils ne veulent pas tomber quand vient le vent ! »
Tels ton cœur ingénu, ta vision d'enfant
Trouvaient un sens léger pour une chose sombre.
Sans savoir que tout fuit vers sa chute dans l'ombre,
Que tout être côtoie un gouffre et penche au bord,
Ton esprit innocent jouait avec la mort !

TA FAIBLESSE

Pour susciter mon grand amour,
Ton attrait le plus efficace,
C'était en toi, flottant autour,
La faiblesse unie à la grâce.

En voyant ton pas hésiter
Dans l'essor de ta course agile,
Comme tout prêt à s'arrêter,
Je te plaignais d'être fragile.

Je te plaignais de n'avoir rien
Des trésors que l'homme possède,
D'attendre toujours un soutien,
De ne pouvoir vivre sans aide.

Je te plaignais pour les dangers
Que l'ombre de la vie ingrate
Suspendait sur les traits légers
De ta figure délicate.

Je te plaignais d'être une enfant,
Commençant à peine d'éclorre
Sous le nuage au pli mouvant
Qui dérobait ton âme encore,

D'être un esprit enveloppé
Parmi les ténèbres premières,
Que le vrai n'avait pas frappé
De ses grandissantes lumières,

D'être un cœur dans l'ombre endormi,
Insensible aux plus belles flammes,
Et qui jamais n'avait frémi
Des hauts sentiments de nos âmes.

Et chaque fois qu'apparaissait
Une forme de ta faiblesse,
Mon cœur ému te compensait
Par un surcroît de sa tendresse,

Et vers ton être chancelant,
Comme à l'appel du plus beau charme,
J'étais emporté d'un élan
De pitié subite et d'alarme,

Pour t'adoucir le poids du jour,
Te donner l'appui tutélaire,
Et, dans l'abri de mon amour,
T'empêcher de toucher la terre !...

Oh ! bien pire aujourd'hui paraît ton dénuement !
Je la vois désormais sans bornes, ta faiblesse ;
Toute sève a tari, tout rayon te délaisse,
Tu n'as plus rien... aussi je t'aime infiniment !

Pour tromper par l'amour le destin illusoire,
Pour t'apporter encor le don de ce que j'ai,
M'élançant de l'abîme où mon cœur est plongé,
Aussi haut que je peux je dresse ta mémoire,

Et je voue à ton deuil ces longs et tristes vers
Dont l'ombre, indifférente au sourire des roses,
S'élève pour marquer la place où tu reposes,
Comme un bois de cyprès seuls dans les noirs hivers.

SA PARURE

Sa mère, quelques jours absente, ne pouvant
Employer son goût juste en faveur de l'enfant
Pour faire ressortir toute sa grâce pure,
J'avais été chargé du soin de sa parure,
Et, lui donnant la main, j'étais allé choisir
Avec elle, docile à son moindre désir,
De fins tissus à fleurs, des gants clairs, une ombrelle,
Dont chatoyaient déjà les blancs reflets sur elle.
Elle en était charmée, et sans cesse ses yeux
Les contemplaient... Pourtant, en les regardant mieux,
En déployant au jour les frais rubans de soie,
Elle y vit des défauts qui troublèrent sa joie
Et lui firent sentir vos deuils, espoirs déçus !
Au pli de son doux front quand je m'en aperçus,
Vite je proposai de remplacer ces choses
Par d'autres qui seraient plus belles, toutes roses.
Alors, avec des pleurs qui vinrent m'alarmer,
Elle crut que ces soins, pouvant m'importuner,
Lasseraient le soutien sur qui l'enfant s'appuie,
Et murmura : « J'ai peur que cela vous ennuie ! »

Et moi, je redoublai d'ardeur pour la servir,
Pour contenter encor son gracieux désir
D'être belle et parée aux yeux de ses compagnes
Qu'attirait le soleil brillant sur les campagnes.

Lorsque, à présent, au lieu de ce léger bonheur,
Je lui donne des vers écrits en son honneur,
Si la règle où cet art s'enferme me rebute,
Si j'hésite à mener mon âme dans la lutte
Que m'imposent les mots et le rythme et le choix,
L'enfant lointaine pleure, et de sa douce voix
Murmure encor : « J'ai peur que cela vous ennuie ! »
Et, ces pleurs de ses yeux fermés, je les essuie
Peut-être, je ne sais !... je m'efforce du moins
D'adoucir leur tristesse, en mettant tous mes soins
A tisser ce tissu de deuil qui, d'un noir sombre,
Doit servir désormais de parure à son Ombre !

RENOMMÉE

Celle qu'appelle en vain mon rêve décevant,
C'était à mes côtés une paisible enfant,
Laissant s'épanouir en secret de son être,
Au lieu d'éclat, plutôt le charme qui pénètre;
Comme d'une lumière adoucie à souhait,
Son fin rayonnement voilé s'insinuait
En caressant les yeux de sa discrète flamme,
Et se glissait ainsi jusques au fond de l'âme.
Tous lui faisaient un tendre, un complaisant accueil.
Elle n'aurait jamais enflé son cœur d'orgueil :
Pourtant sans doute, un jour, sans vanités frivoles,
D'après de vifs regards, de flottantes paroles,
Quoique à les bien comprendre elle eût un peu tardé,
Son esprit curieux se serait demandé
Si vraiment un prestige à part émanait d'elle
D'où lui vînt tout ce bruit de louange fidèle,
Et son cœur innocent l'aurait enfin conçu.
Elle s'est ignorée, elle n'a jamais su
Le charme sans pareil émané de son être,
Elle a fermé les yeux avant de le connaître.

Ah ! connaissez-le tous ! apprenez-le ! songez,
Amis qui l'avez vue, et vous-même, étrangers,
Que cette enfant, venue une heure dans ce monde,
Y brilla d'une grâce intime, assez profonde
Pour combler de délice et d'amère douleur
Ceux qui la chérissant l'ont perdue en sa fleur !

LA MÈRE

Au temps où nous avions notre ange auprès de nous,
Il arrivait parfois... vous en souvenez-vous,
Chère âme abandonnée au mal qui vous désole ?
Il arrivait souvent que par une parole,
Un doux mot survenu dans ses jeux familiers,
Notre enfant ravissait nos cœurs émerveillés ;
Alors je me tournais vers vous, dans la lumière,
Et vous me laissiez voir combien vous étiez fière,
Et j'étais plein d'extase, et nous nous regardions
Avec des yeux de joie où brillaient des rayons !...
Maintenant que pour nous la vie est si cruelle,
Sentant un sombre attrait de pitié mutuelle,
Nos regards éperdus, si loin des jours meilleurs,
Se cherchent à travers le voile de nos pleurs.

LE SILENCE

Rien, je n'entends plus rien ! mon grand désir avide
Se perd de tous côtés dans l'immensité vide.
Qu'est devenue, hélas ! ta voix, ta chère voix,
Charme unique éprouvé dans le monde une fois,
Qui ne peut jamais plus se jouer sur des lèvres ?
Ce doux son modulé d'un cœur exempt de fièvres,
Ce timbre où s'exprimait tout ton être ingénu,
Cet ineffable accent, qu'est-il donc devenu ?
Après les entretiens des heures écoulées,
Où les retrouverai-je, où sont-elles allées,
Les paroles dites par toi d'un air si doux,
Comme un murmure lent de prière à genoux ?
Vive apparition dont mon âme soupire,
Insoucieuse enfant, qu'as-tu fait de ton rire,
De ce rire montant, cristallin, clair et pur,
Qui semblait éclater en gerbe dans l'azur ?
Et tu chantais parfois ; ton chant tremblé, timide,
Naissait à peine au bord de ton âme candide,
Comme les chants craintifs des oiseaux hésitants
Qui n'osent se fier à l'espoir du printemps

Et d'une note ou deux charment la saison rude :
Où s'est-il envolé, ton suave prélude ?
Tout cela remplissait mon âme d'un bruit frais,
Impression d'amour dont je me pénétrais,
Qui, douce, caressant ma pensée à toute heure,
Comme une joie errante enchantait la demeure.
Depuis un affreux jour, un dernier cri perdu,
J'ai sans cesse écouté, je n'ai rien entendu !

J'écoute encore,

Mon cœur avide explore

La sphère sans limite où reposent les sons,
Pour reprendre un instant à l'air qui les dévore
Ta voix évanouie et tes frêles chansons.

Mon désir s'élance,

Mais j'épuise mon âme en ce stérile appel ;

Un refus éternel

M'apparaît dans l'abîme infini du silence !

CONTER MA DOULEUR

Pour la première fois je relève mes yeux,
Baissés obstinément sur ma douleur profonde,
Je tourne des regards vagues, insoucieux,
Sans savoir si le jour sourit encore au monde,

Et je vous reconnais, je vous revois présents,
Spectacle familial, horizon de montagnes,
Lents coteaux amollis par de souples versants,
Avec les fins contours des bois dans les campagnes,

Vous tous qui sur ce bord de ciel occidental
Faites surgir pour moi, comme un tendre visage,
L'aspect accoutumé de mon pays natal,
Retrouvé dans les traits du même paysage,

Témoins de tout mon être, anciens et doux amis,
Qui, plus fidèlement que ma propre mémoire,
Gardez et me rendez tous mes jours endormis,
Prêts, sans vous, à s'éteindre au fond de l'ombre noire,

Dépositaires sûrs où m'apparaît le lien
De ma vie écoulée en phases successives,
Lorsque en des temps nouveaux je vois le temps ancien
Marquer de son reflet vos surfaces pensives,

Vous surtout, plus serrés dans l'ombre auprès du toit,
Où l'essor incertain de ma naïve enfance
Demeurait volontiers dans un espace étroit,
Pour ressentir l'abri d'une tendre défense,

Et qui, seuls visités durant cet âge obscur
Où l'âme se levait du sol, fraîche et pieuse,
Gardez, comme une trace encore du cœur pur,
Un baume indéfini de fleur mystérieuse,

Vous qui, l'esprit ensuite ayant questionné,
M'avez dans le silence ouvert une retraite
Où s'est épanoui le goût passionné
Qui tendait vers le vrai ma jeunesse inquiète,

Tout entière soumise au besoin de savoir,
Poursuivant parmi vous d'intérieurs problèmes,
Et ne se permettant d'autre jeu que de voir
Le soleil nuancer vos fronts toujours les mêmes,

Vous qui, l'heure venue enfin où ces flambeaux,
L'amour et la beauté, brillèrent sur ma vie,
Avez été témoins des mouvements nouveaux
Où s'emportait mon âme étonnée et ravie,

Et qui, pour exprimer des émois si fervents,
Les rêves dont l'essor harmonieux s'envole,
Avez, à votre espace où chantent de grands vents,
Laisse mon cœur en fête emprunter son symbole...

O collines, vallons, bois épars, lents contours,
Où mon regard diffus encore se ramène,
Vous que votre présence en face de mes jours
A faits les spectateurs d'une existence humaine,

Voilà que maintenant vous recevez mes pleurs,
Voilà que désormais ma plainte va vous dire
Le lugubre refrain des plus vives douleurs
Dont le destin de l'homme ait connu le martyre !

Mon malheur a besoin de tout vous raconter,
A vous dont les aspects pleins d'anciennes images
Apparaissent devant mes yeux pour confronter
Mon deuil définitif avec mes autres âges.

Vous entendrez de moi des mots toujours redits
De tristesse suprême... Oh ! pourrez-vous le croire
Que les rêves, par vous favorisés jadis,
Soient venus s'achever dans une ombre si noire !

Je me confie en vous, vieux témoins, vous serez
Les dociles amis complaisants à ma peine,
Et les sombres couleurs de mes amours navrés
Troubleront à jamais votre face sereine ;

Car vous l'avez connue, elle aussi, mon enfant !
Vous avez entouré les gestes de sa grâce
De vos plis sinueux où je menais souvent
Sa démarche légère, heureuse, vite lasse,

Et tant qu'à vos aspects mes yeux encore ouverts
Pourront revoir, parmi votre horizon fidèle,
Les songes disparus et les malheurs soufferts,
Ensemble, ô mon pays, nous nous parlerons d'elle !

PERDUE

Pensant à son trésor on s'inquiète en rêve,
On croit voir tout à coup un voleur qui l'enlève ;
Il n'est pas de péril qu'on n'imagine... Ainsi,
Je me sentais soudain pénétré d'un souci,
D'un effroi sans raison, plein d'intime torture,
Lorsque l'enfant et moi, marchant à l'aventure,
Nous avancions tous deux si loin que le pays
Par un air étranger frappait nos cœurs surpris.
Je lui disais : « L'enfant qui va seul se hasarde ;
S'il t'arrivait un jour de te perdre... regarde !
Ouvre tout grands tes yeux, fais bien attention,
Remarque le chemin qui mène à la maison ;
Il faudrait retourner par là... c'est très facile. »

Oh ! que se passe-t-il ?... elle était si docile,
J'avais avec amour assuré tous ses pas...
Et j'attends... Pourquoi donc ne revient-elle pas ?

SPECTACLE

Je regarde jouer les enfants sur le sable,
Et je sens l'ancien attrait intarissable
Unir toute mon âme à leurs gestes jolis,
A leurs visages purs, d'un si doux coloris,
Aux exclamations de leur joie innocente,
Au prestige de leur faiblesse attendrissante,
Et je reste immobile ainsi, le cœur fixé
Devant cette illusoire image du passé,
Dans le charme de voir ces heureux petits êtres
Aller, venir, les mains pleines de fleurs champêtres...
Jusqu'à ce que l'un d'eux s'arrête brusquement,
Entendant le bruit sourd de mon gémissement!

FEUILLES MORTES

O feuilles mortes de l'année,
A la mémoire infortunée,
Où mon enfant, dans l'air vital
Se laissant glisser sans secousse,
D'une chute subite et douce
S'affaissa sur le sol natal,

Vous qui, dans cette même année,
Avant que l'âpre destinée
Vous ternît d'un souffle pareil,
Étendiez d'en haut votre ombrage
Vers le rose et soyeux visage
De l'enfant jouant au soleil,

Feuilles sèches de cette année,
J'aime en vous la couleur fanée,
La sombre fuite dans le vent,
L'accord sourd des plaintes mortelles :
J'ai l'horreur des feuilles nouvelles
Qui n'auront pas vu mon enfant !

LES OISEAUX

En elle s'éveillaient, prémices de son cœur,
Des goûts très vifs, voilés toujours d'une douceur.
Son instinct, animé de grâces naturelles,
Allait vers les oiseaux, ceux qui sont le plus frêles,
Mésange, roitelet, rouge-gorge ou pinson ;
Dès que flottait dans l'air leur suave chanson,
Elle était attirée et semblait reconnaître
Chez ces êtres d'en haut les pareils de son être.
Je la sentais comme eux faible et légère aussi :
Sans que ce rêve alors me donnât du souci,
J'admirais, à la voir, la vivacité douce,
Faites pour se blottir au creux des nids de mousse,
Et, pour mes yeux ravis de ses dons ingénus,
Un oiseau voletait dans ses gestes menus,
Dans la débilité de l'être sans défense
D'où rayonne pour nous la grâce de l'enfance,
Dans ces libres essors vers l'air, vers l'avenir,
Échappant à la main qui veut les retenir.

Maintenant je sais mieux sa faiblesse furtive :
De l'asile où mon cœur la retenait captive

Puisqu'un fuyant coup d'aile est venu l'emporter,
Chaque fois que j'entends des ailes palpiter,
Je frissonne et je crois ressentir dans l'espace
Le mystère innocent de son âme qui passe.
O toi que je n'ai pu dans ma main retenir,
Amour si tôt enfui qui sembles revenir,
Vois combien tendrement je rêve à ce symbole
De la frêle douceur qui chante et qui s'envole!

MON BIEN

L'enfant n'est pas son maître à lui-même, il ne peut
Suivre sa fantaisie et saisir ce qu'il veut :

Il désire, il espère ;

Mais si vif, si pressé que soit son rêve ardent,
Le pauvre être est en tout sans force, dépendant
De la mère et du père.

Rien n'est à lui, pas un des mille objets épars
Qui tentent sous le ciel ses avides regards

Ou sa bouche de rose ;

Pour obtenir il prie, il conjure humblement,
Et puis sa fraîche voix dit le remerciement
Que le devoir impose.

Contre la faim, la soif, le vent âpre, le froid,
Contre l'ombre nocturne où se répand l'effroi

Il implore notre aide :

Quand on lui donne, il sent qu'on pourrait refuser ;
Il n'a que le pouvoir dont on le laisse user
Et les biens qu'on lui cède.

S'il veut faire l'aumône au triste mendiant
Qui, lamentable, émeut d'un geste suppliant
Son âme tendre et vive,
Presque aussi pauvre il doit solliciter d'abord,
Afin de secourir ensuite d'un peu d'or
La détresse plaintive.

Doux être par un souffle au hasard incliné,
Chez lui tout mouvement, tout acte est gouverné
Par d'autres que lui-même ;
Toujours quelqu'un est là pour lui dicter de haut
Sa conduite, ses goûts, sa pensée, et s'il faut
Qu'il haïsse ou qu'il aime.

Il n'a pas de demeure, il n'a pas de pays,
Ses yeux voudraient en vain se fixer, réjouis
Par la douce habitude :
Si ses maîtres puissants décident de changer,
Ils l'emmènent là-bas, au loin, à l'étranger,
Dans l'exil sombre et rude.

Nous sommes des géants pour lui, nous avons tout,
Le prestige, le droit, le pouvoir qui résout,
La force menaçante ;
Il ne résiste pas, il va par nos chemins,
Et soumis, corps et âme, il remet en nos mains
Sa vie obéissante.

Si parfois contre lui, pour un mince péché,
Nous prenons l'air sévère et gravement fâché,
Sur son naïf visage.

Des larmes de terreur se répandent à flots,
Il demande pardon et parmi ses sanglots
Il dit : « Je serai sage ! »

On aime quelquefois, pour alléger son lien,
A le laisser courir, libre un peu, sachant bien
Que d'un mot on l'arrête ;
Lui, lancé dans sa course, heureux de s'envoler,
Il s'interrompt, sentant qu'on va le rappeler,
Et retourne la tête.

Et voilà qu'il nous vient dans le cœur attendri
Vers cet être si faible un flot jamais tari
De pitié secourable,
Qui porte la puissance exercée en aimant
A toute s'employer pour son bonheur charmant,
Pour sa joie adorable !

Tel l'amour se mêlant au pouvoir absolu
Dans mon cœur, je me suis infiniment complu
A sentir ma maîtrise
Sur une âme si douce et si pleine de foi
Qu'elle était comme un bien entièrement à moi...
Pourtant on me l'a prise !

O deuil ! on me l'a prise ! on m'a dépossédé
Du trésor le plus beau qui puisse être accordé
A l'homme sur la terre !
On a pris ma richesse, aboli mon pouvoir,
Et rejeté mon cœur au précipice noir
De l'infime misère !

RECUEILLEMENT

Reste près de moi dans un songe,
Demeure en mon cœur désolé,
Chère Ombre, suave mensonge
Qui me garde l'ange envolé!

Ne va pas, mobile et diverse,
Te fondre comme une vapeur,
Quand l'air agité la disperse!
Tout ce qui bouge me fait peur.

Sois la même à la même place!
Que le jour succédant au jour
Respecte, de son flot qui passe,
L'objet frêle de mon amour!

Mon vœu, c'est que rien ne m'arrive,
C'est que, penché vers un tombeau,
Pour moi rien ne soit, rien ne vive,
Rien ne surgisse de nouveau,

Que rien sur la douce mémoire
Ne se pose pour recouvrir
La plus belle, la seule histoire
Dont je veuille me souvenir,

Et qu'aucune action trop forte,
T'arrachant de mon cœur lassé,
Ne te recule et ne t'emporte
Vers la nuit d'un lointain passé !

C'est l'objet de ma tendre étude
D'amener en moi la langueur
Et près de moi la solitude
Où tu viens habiter mon cœur.

Alors, comme en la paix du cloître,
Je sens ton être essentiel
S'éclaircir au lieu de décroître
Dans mon âme proche du ciel,

Et j'ai l'impression, meilleure,
Plus sensible en ce demi-jour,
D'une autre vie intérieure
Qui t'a rendue à mon amour.

Hommes de tumulte, sans cesse
Occupés des soins de demain,
Que votre voix trop forte baisse,
Quand vous venez sur mon chemin !

Si vous saviez comme elle est pâle,
Combien timide elle s'enfuit,
La chère existence idéale
Que vous blessez par votre bruit !

L'AMOUR SAUVEUR

Mon cœur ne se rappelle pas
Tous les doux instants de ta vie,
Tous les mots, les gestes, les pas,
Par où mon âme fut ravie ;

Des moments si beaux à mes yeux
Plusieurs, peut-être un très grand nombre,
Peut-être les plus précieux,
Se sont perdus dans l'oubli sombre.

Mais tous les traits multipliés
De ton enfance enchanteresse,
L'un après l'autre déployés,
Servaient à former ma tendresse,

Et dans la mort du souvenir,
Au-dessus du jour et de l'heure,
Trop ardent pour jamais finir,
L'amour... créé par eux... demeure !

UN BEAU JOUR

Frêle absente, je t'ai bien aimée aujourd'hui !
Tous les échos du monde odieux, plein d'ennui,
Cessant autour de moi leur dure violence,
Et l'idéale paix d'un absolu silence
Répandant l'atmosphère où rêve la langueur,
J'ai passé tout ce jour avec toi dans mon cœur.
Échappée au lointain de l'ombre où tu demeures,
Ta douce impression, durant ces lentes heures,
D'une lueur fidèle au dedans m'a baigné ;
J'allais seul, et pourtant j'étais accompagné ;
Touché d'un vol d'esprit sans le voir ni l'entendre,
J'ai senti longuement une influence tendre
Rayonner jusqu'à moi de ton vague contour,
Et ta suave image a réchauffé d'amour
Ces moments que, parmi l'absence ténébreuse,
Il me faut appeler une journée heureuse !

FORMES DES CHOSES

Recoins, chemins, formes des choses,
Où venait son pas assidu,
En vous les images sont closes
De l'être cher que j'ai perdu.

Dans votre aspect je les retrouve,
Jointes à vous par un tel lien
Que mon cœur frissonnant éprouve
Quelque peu du charme ancien.

En vous une étrange puissance,
Victorieuse de la nuit,
Retient cette subtile essence,
Livrée ailleurs au temps qui fuit.

Douces formes évocatrices
Du passé le plus précieux,
Je vous aime, ô consolatrices,
Par qui sa grâce emplît mes yeux !

TON AMIE

La compagne, l'amie au limpide visage,
Sans cesse près de toi dès votre plus doux âge,
Avec qui, parcourant les jardins familiers,
Et comme jointes deux ensemble, vous alliez,
D'une démarche unie, épaule contre épaule,
Sous les cheveux épars dont le voile vous frôle
Portant le front pareil à la même hauteur,
Et vous mêlant si bien dans un charme enchanteur
Qu'on ne pouvait savoir laquelle de ce couple
S'avavançait plus riieuse et du pas le plus souple,
Tant vous vous rapprochiez en des traits différents !
Filles toutes les deux d'amis et de parents,
Écloses sous le même ciel, et destinées
A grandir côte à côte en d'égales années,
A connaître la vie ensemble et ses émois
Que vous vous racontiez déjà, baissant la voix,
En préludant à ces effusions de l'âme
Où les goûts partagés ôtent la peur du blâme !
Ta compagne, toujours près de toi s'attachant,
Que ma vue aussitôt trouvait en te cherchant,

Et dont, sans desserrer le lien qui vous noue,
J'ai si souvent baisé la joue avec ta joue !
Elle, ta douce amie heureuse, ta moitié,
Envers qui le printemps de ton cœur déployé
Faisait s'épanouir ta tendresse première,
Et qui t'aimait alors dans la jeune lumière,
Et qui t'aime toujours au fond de l'ombre, hélas !...
Quand je la vois venir seule, le geste las,
Forme pâle appelant le beau groupe fidèle,
Mon cœur halluciné tremble d'amour près d'elle !
Malgré les noirs chagrins que ma plainte a redits,
Ta grâce à ses côtés brille comme jadis ;
De tous ses mouvements émane ta présence ;
Sa taille à mes regards mesure ta croissance ;
Il ne s'est pas rompu, votre tendre lien ;
Ton front plane toujours à la hauteur du sien ;
Ses yeux sont le miroir d'un suave mensonge,
Ses cheveux sont mêlés à tes cheveux de songe,
Elle garde ta main légère entre ses doigts,
Sa parole s'accorde au timbre de ta voix,
Un prestige infini resté de toi l'effleure,
Et j'étreins en pleurant ce fantôme qui pleure !

ÉLANS DU CŒUR

Les peines, les tourments que le sort nous envoie,
Je les craignais pour elle, et je voulais sa joie.
Si peu qu'en sa faiblesse elle eût l'air abattu,
Soucieux je disais : « As-tu mal ? souffres-tu ? »...
Je lui disais encore : « Est-ce que tu t'ennuies ? »...
Et souvent : « Tu fais bien, va, lorsque tu t'appuies
Sur le cœur dévoué de ton père, toujours
Tu pourras y chercher un fidèle secours ! »...
Que de fois me venaient ces mots : « Es-tu contente ? »...
Ou ceux-ci : « N'est-il pas un rêve qui te tente ?
Dis-moi ce que tu veux, je te le donnerai »...
Pour qu'elle eût le front haut et le pas assuré :
« Quand de ta pure grâce on a le privilège,
Ah ! l'on peut s'avancer sans crainte », lui disais-je...
Ainsi parlait mon cœur tendrement inquiet ;
Et, se sentant aimée, elle me souriait.

AIMER

Je l'aimais!... tous mes jours étaient ornés par elle!
Comme sur une pente aisée et naturelle
Je sentais dans la vie un attrait continu
Porter mon cœur charmé vers cet être ingénu ;
L'intérêt sans répit d'une amour jamais lasse
M'animait d'heure en heure à contempler sa grâce
Où je voyais grandir comme un printemps fleuri,
Et je l'enveloppais d'un sourire attendri,
Posé sur ses regards, sa voix et ses paroles,
Sur ses instincts naissants, ses goûts, même frivoles,
Ses mouvements de cœur doux, jamais inquiets,
Ses premières clartés d'esprit que j'épiais
Dans l'ardeur d'une attente émue et curieuse.
Elle me paraissait d'essence précieuse ;
Pour mon âme inclinée et mon constant regard,
Tout ce qui se passait en elle était à part,
Lumineux, juste, aimable entre toutes les choses.
A peine il a senti ses facultés écloses,
L'enfant rapporte tout à lui-même, il dit « moi »,
Il se flatte en secret, s'admire, et c'est la loi

Par où dans l'être humain se forme une personne.
Chez l'enfant que j'aimais, d'ailleurs timide et bonne,
A qui j'aurais voulu donner le pas plus sûr
Et le front confiant levé haut vers l'azur,
J'approuvais cet instinct qui crée une puissance,
Et, moi-même ajoutant ma propre complaisance
A celle qu'entretient chaque être au fond de lui,
J'armais ainsi son cœur d'un plus solide appui,
Je faisais à dessein croître sa force intime,
Tant je craignais de voir plier l'enfant, victime
De la lutte inégale offerte à sa douceur !
Et, songeant que l'enfant n'est pas le possesseur
Des biens considérés dans l'ombre avec envie,
Que pauvre, sans pouvoir, et l'âme inassouvie,
Son âge dénué n'attend rien que de nous,
Plein de tendre pitié pour elle, il m'était doux,
En lui faisant les dons que tout enfant désire,
De voir s'épanouir sur sa lèvre un sourire
Et d'un éclair soudain ses yeux s'illuminer :
Quel charme sans pareil c'était, de lui donner,
De soulager un peu sa faiblesse attristante
Et de mettre mes soins à la rendre contente !
Puisque son âge encor devait l'assujettir,
Un élan me portait à lui faire sentir
Que, dans l'amour grandie, enfant heureuse et chère,
Son humble dépendance était du moins légère.
Ayant sur son destin le droit de commander,
Je maniais son cœur prompt à s'intimider,
Comme on touche un objet délicat qu'un choc brise,
Et, lui laissant à peine éprouver ma maîtrise
Dont j'étais en secret gêné comme d'un tort,
Je redoutais toujours de lui sembler trop fort.

Mais ma force, attendrie et douce à son enfance,
Se dressait tout à coup, prête pour sa défense,
Si le sombre péril s'amassait quelque part,
Et je l'environnais d'un solide rempart
Où l'amour paternel formait son sûr asile.
Le dévouement pour elle était simple et facile.
Étendre sur son front mon bras, la protéger,
Mettre mon cœur, ma vie, entre elle et le danger,
Me donner à sa place au destin comme proie,
La sauver en souffrant moi-même, quelle joie !
Si le sort eût voulu se prêter à mes vœux,
Je ne concevais pas de pouvoir finir mieux
Qu'en allant à la mort pour elle, sans le dire,
Et mon dernier regard empli de son sourire !

MA MÈRE ET MA FILLE

Tout ne paraissait pas vainement éphémère,
Jadis, car mon enfant ressemblait à ma mère !
Cette suite des traits, par le sang propagés,
Éclatait évidente aux yeux, même étrangers.
Comme si l'un de l'autre eût été le présage,
Entre ces êtres chers c'était même visage,
C'était même douceur, même calme raison,
Même joie assidue à garder la maison,
Une égale clarté d'esprit frais et paisible.
Ma mère, morte, hélas ! désormais invisible,
N'avait pas disparu pour jamais de mes yeux
Et ne s'était pas toute évanouie aux cieux ;
Mon regret ici-bas pouvait encor la suivre :
Du fond prochain de l'ombre elle venait revivre
Dans ma fille que, par un instinct innocent,
Elle aurait préférée en s'y reconnaissant,
Dans l'enfant où brillait un charme de faiblesse,
Vers qui plus volontiers eût penché sa tendresse,
Qu'il me semblait moi-même aimer avec son cœur,
Avec ce que j'avais reçu de sa douceur.

Le passé plein de jours bénis de ma mémoire
Ne se rejetait pas au fond de l'ombre noire,
Le temps ancien qui va sans cesse en s'épuisant
Semblait se raviver, redevenir présent;
Tout mon cœur frémissait, en le voyant renaître,
De trouble et de délice, et ces manières d'être,
Ces usages, ces goûts, ces chères visions
Qui nous ont pénétrés lorsque nous commençons,
Qui nous semblent toujours la forme de la vie,
Quel émoi ressentait mon âme inassouvie
A les retrouver tels que je les vénérâis,
Mais nouveaux tout à coup, plus jeunes et plus frais,
Prolongeant l'avenir selon l'ancienne trace,
Faisant saisir aux yeux l'intime de la race,
Et recueillant mes biens, en arrière, en avant,
Pour les assembler tous sur le front d'une enfant!
La douce identité des cœurs et des visages
Manifestait, parmi le changement des âges,
Quelque chose de fixe et de substantiel,
Qui semblait être en nous un principe éternel.
En se continuant par leur grâce prochaine,
Le passé, l'avenir tressaient comme une chaîne,
Liée avec constance à travers de longs jours,
Et qui faisait rêver d'un espoir pour toujours.
Une forme d'amour d'une autre était suivie
Sans me rendre infidèle, et la sève de vie,
Qui passait par mon être en y laissant des pleurs,
Montait d'une racine et s'épanchait en fleurs.
Et tout est maintenant détruit, rien ne subsiste
A l'horizon du cœur éternellement triste...
Quel orage est venu, si funeste et si fort,
Laisant autour de moi l'universelle mort!

PLUS FIDÈLE

Lorsque, en marchant tous deux, je te donnais la main,
Parfois tu me quittais au milieu du chemin,
Pour rejoindre, en ton cœur sans doute désirée,
Quelque vive compagne au hasard rencontrée,
Dont les récits joyeux, les légers entretiens
Semblaient te convenir, enfant, plus que les miens ;
En te voyant ainsi ressentir davantage
L'attrait que t'inspiraient les êtres de ton âge,
Et te plaire avant tout aux gais propos, au jeu,
Je ne t'en voulais pas, mais je souffrais un peu...
Si de là-haut, du fond de l'exil solitaire,
Ton regret affligé s'abaisse vers la terre
Pour y saisir encor des vestiges d'amour,
Qu'est-ce qui t'apparaît, ô ma fille, en ce jour ?
Les peines d'un instant en elles endormies,
Oubliant le passé, vois, tes jeunes amies,
Leurs clairs regards tendus vers le bel avenir,
En des rêves où rien ne peut t'appartenir,
Loin des jours d'autrefois vont, poursuivant leur route,
Et dans le long espoir leur âme se met toute ;

Vois, leurs yeux souriants rêvent aux lendemains,
Et dans les vases bleus confiés à leurs mains
Les fleurs neuves, les fleurs des claires matinées
Remplacent aussitôt les corolles fanées, —
Tandis qu'il est un cœur de toi seule hanté,
Dont l'essor s'est senti pour toujours arrêté
Dès l'heure où ton départ désola sa tendresse,
Un cœur vide et pesant que ton absence oppresse,
Qui, s'étant fait par toi son image du beau,
Ne peut plus sous le ciel rien goûter de nouveau,
Et pour qui la lueur unique en l'ombre noire
Est le tendre rayon posé sur ta mémoire !

LA PAIX

Tu n'aimais pas le bruit fatigant de la terre,
Tu goûtais le silence et cherchais le mystère ;
Tu redoutais l'éclat, dans ton âme la paix
Était l'abri suave où tu t'enveloppais ;
La modeste douceur devant qui tout désarme
S'étendait sur ton front voilé... c'était un charme!...
Mais c'est trop maintenant ! c'est trop longtemps languir
Dans cette ombre où ta grâce à la fin va pâlir !
Réveille-toi ! voici le jour, ô jeune fille !
Le radieux soleil du plus bel âge brille !
Et, si tu ne viens pas, tes compagnes en chœur,
Prêtes à s'élaner dans un essor vainqueur
Vers les enivrements de la vie et du monde,
Ne tendront plus la main pour te prendre en leur ronde !

LA COUPE

Nous allions tous les deux, elle et moi, par la plaine
Où les blés ondulaient sous une chaude haleine
Et commençaient à se dorer,
Lorsqu'elle se plaignit de la soif, soif ardente,
Comme en ont les enfants, que ce désir tourmente
Au point de les faire pleurer.

Je connais sous l'ombrage aux fines dentelures
Une source où jamais ne tombe de souillures ;
J'y puisai de l'eau pour l'enfant,
Et je vis, par ce don qu'apportait ma tendresse,
La clarté revenir dans ses yeux, l'allégresse
Relever son front triomphant.

Comme sous l'eau du ciel renaît une corolle,
De nouveau s'éveilla le chant de sa parole ;
J'entendis, suprême douceur !

En souriant vers moi, ses lèvres rafraîchies
Exprimer, au sortir des tristes nostalgies,
La gratitude de son cœur...

Toi qui sous le soleil promptement te déploies,
L'heure vient, ô Jeunesse, où tes brillantes joies
Tenteraient ce cœur plein d'espoir,
Et je devinerais les vœux de ce doux être,
Aspirant à son tour au bonheur de connaître
Ce qu'un cœur peut sentir et voir.

Des sources aux flots purs où ce bien se révèle,
Je pourrais lui verser pour une soif nouvelle
Un pur contentement nouveau,
Les clartés de l'esprit illuminant le monde,
L'enthousiasme saint, la charité profonde,
L'ivresse limpide du Beau.

Mais voici que, debout sur d'illustres rivages,
Tenant en main la coupe où ces divins breuvages
Pour elle auraient pu resplendir,
Je l'offre vainement aux lèvres d'un fantôme,
Triste et pâle habitant du ténébreux royaume
Où ne vit plus aucun désir!

AVEC LE TEMPS

En ce peu de temps de lumière brève
Où fut ici-bas borné ton séjour,
Ta grâce d'enfant, vague comme un rêve,
Avait fait en moi naître un grand amour.

Quelle eût donc été ma puissance aimante,
L'ardeur de mon âme à mieux te chérir,
Si j'avais pu voir ta forme charmante
Sous mes yeux ravis hautement fleurir,

Si j'avais été témoin des pensées
Qui, venant vers toi du large horizon,
Auraient apparu vives et pressées
Dans ton clair esprit baigné de raison,

Si j'avais senti grandir d'heure en heure
Dans ton cœur touché les émois plus forts,
Par où l'existence accrue et meilleure
Deviend riche enfin de ses vrais trésors,

Et si, dépassant les propos frivoles,
Dans un plus profond et tendre entretien,
L'échange attendu des graves paroles
Avait pu mêler mon cœur et le tien !

Par le sort cruel qui fit apparaître,
Si chère déjà, ta grâce d'un jour,
Et ne laissa pas s'éployer ton être,
Combien j'ai perdu de motifs d'amour !

LE PREMIER PRINTEMPS

Moi, je pouvais mourir, et toi, tu devais vivre !
Longtemps, longtemps après, tes pas devaient me suivre,
Toi qui venais briller si jeune auprès de moi !
Combien j'aurais aimé d'obéir à la loi !
Toute heure qui s'écoule après ta chère vie,
Heure qui t'était due et qui te fut ravie,
Je crois, c'est pour mon cœur un remords incessant,
Que j'en use moi-même en te la dérochant.
Et les jours de l'avril surtout, ces jours candides,
Où de tièdes clartés charment les fleurs timides,
Ils convenaient bien mieux à ma naïve enfant,
Et moi je les avais goûtés assez souvent.
Ce printemps revenu n'a rien qui m'appartienne,
Sa nouveauté suave au contraire était tienne ;
Tu devais en jouir, toi qui lui ressemblais !
Aurore d'innocence avec de blancs reflets,
Tu devais être là pour te voir vive et pure
Parmi la floraison de toute la nature,
Tandis que moi, fantôme aux regards émoussés,
Dont les pâles printemps sont ternis et passés,

Ces dehors radieux, cette claire surface,
Le stupide destin, que veut-il que j'en fasse ?
Au sourire du jour je mêle un long sanglot ;
L'ombre où l'on t'a cachée était mon juste lot.
L'enfant, vêtu de deuil, au tombeau de son père
Baisse le front sans que son âme désespère,
Il conçoit que les soirs accomplissent les jours
Et que les temps divers sont réglés dans leur cours :
Mais l'homme, plein d'horreur devant la sombre aurore
Où le tendre avenir s'éteint au lieu d'éclorre,
Dans le chaos confus de tout ordre ébranlé
Sent se perdre à jamais son cœur inconsolé !

MOI AUSSI

Voyant se rapprocher l'ombre du spectre blême,
Songeant que chaque pas hâte l'heure suprême,
Qu'il leur faudra mourir un jour, un jour cruel,
S'éteindre, délaisser la lumière du ciel,
Sentir dans l'âpre nuit sombrer les chers visages
Et s'effacer les lieux connus de tous leurs âges,
Perdre subitement la vision du beau
Qui ne saurait franchir le seuil du noir tombeau,
Et s'en aller du monde avant l'œuvre achevée,
Les hommes, pressentant la fatale arrivée,
Voilent leur face pâle et maudissent le sort...
Moi, tu m'as affranchi de la peur de la mort !
Sa menace à présent n'a rien qui m'épouvante :
Puisque tu fus ravie à la sphère vivante,
Il convient qu'au plus tôt je l'abandonne aussi.
J'ai trop honte sans toi de demeurer ici ;
Ma lucide raison comme mon cœur s'offense
De voir mon âge mûr survivre à ton enfance.
L'ordre fut renversé, le droit chemin détruit
Quand tu me devanças dans la précoce nuit ;

Et le renversement de tout se continue,
Il gagne, comme il sied, mon âme triste et nue
Où les instincts de vivre, épanouis d'abord,
Se blâmant d'exister en face de ton sort,
Condamnent tout frisson de leur sève robuste :
Ah ! lorsque je mourrai, comme ce sera juste !

TOUJOURS GARDÉE

Tu devais longtemps me survivre ;
A peine à tes premiers essais,
Longtemps encor tu devais suivre
Le chemin que tu commençais.

Et sans toi pourtant je demeure !...
Oh ! comment pourraient s'adoucir
Les pleurs que sur cela je pleure,
Et ma sombre nuit s'éclaircir ?

Quelle blanche clarté d'image
Évoquerai-je en mon tourment,
Pour que l'horreur de ton naufrage
M'emplisse moins amèrement ?

... Ton existence, hélas ! si brève,
Qu'accompagnait un chant tout bas,
Aura passé comme un doux rêve
Dont le cœur ne s'éveille pas.

Tes heures en si petit nombre,
Heureuses et vives du moins,
N'auront jamais amassé d'ombre
Sur tes jours abrités de soins.

Présente devant chaque piège
Pour te garder de tout émoi,
La force tendre qui protège
Aura toujours veillé sur toi.

Près de nous, jamais séparée,
Paisible en ton cœur ingénu,
Tu n'auras pas été livrée,
Seule, au hasard, à l'inconnu.

Tu n'auras pas été contrainte
De te défendre et de lutter
En des combats emplis de crainte,
O toi si prompte à t'attrister !

Avant l'âge où l'on se possède,
N'ayant encore aucun pouvoir,
Tu n'auras pas porté sans aide
La lourde charge du devoir.

Tandis qu'innocente et ravie
Tu suivais ton léger chemin,
Quelqu'un qui chérissait ta vie
T'aura toujours donné la main !

TA DOUCEUR

Il se peut, mon enfant, que le malheur s'accroisse
De tout un infini plus sombre et plus cruel!...
Si j'avais vu tes yeux dilatés par l'angoisse
Au sinistre départ vers l'inconnu du Ciel,

Si j'avais entendu ta voix me dire : « Père!
Père, vous êtes fort!... un monstre me poursuit,
Oh ! j'ai peur, sauvez-moi!... sans vous je désespère!... »
Lamentables appels expirant dans la nuit!...

Si, morne, terrassé par l'horrible impuissance
Des frémissants efforts faits pour te secourir,
J'avais vu, frêle vie, au bord de l'ombre immense,
S'agiter vainement ton refus de mourir,

Poursuivi d'une image aux tortures sans nombre,
J'aurais voulu briser mon front contre le mur,
Ou bien j'irais, errant, le cœur submergé d'ombre,
En demandant justice à quelqu'un dans l'azur !

Ta douceur m'épargna le supplice suprême
Qui fait se révolter et maudire et crier, —
En s'épanouissant sur la mort elle-même,
Après avoir souri si pure au clair foyer !

LES MORTS

Nous ne pouvons savoir, nous vivants, ce qu'on souffre
Dans la chute suprême au fond du sombre gouffre ;
A la clarté du ciel nul ne peut discourir
Sur les maux ténébreux qu'on subit pour mourir,
Maux atroces sans doute, exécrables supplices
De l'être entier en proie aux forces destructrices,
Affres sans nom, dégoûts devant l'impureté,
Lancinantes terreurs de l'instinct révolté
Où les tourments du corps à l'infini s'aggravent,
Vertiges ignorés de nous... Les morts qui savent,
Ayant jadis, ainsi que nous ferons un jour,
Subi la noire horreur de l'heure sans retour,
Les morts, en frissonnant jusqu'au fond de leur âme,
Gardent le souvenir de l'effroyable drame
Qui les poursuit longtemps encore, et, réunis
Dans l'ombre sans mesure où le sort les a mis,
En des lieux éloignés infiniment des nôtres,
Ils se content, en se plaignant les uns les autres,
Les chemins douloureux, différents pour chacun,
Qui les ont amenés vers l'abîme commun,

Et quand ils ont, parmi ces funèbres échanges,
Évoqué tour à tour des tortures étranges,
Ils pensent, tout à coup près d'eux t'apercevant,
Qu'elle a dû bien souffrir aussi, la pauvre enfant!...
Mais ton naïf visage ébauche un lent sourire,
Et parmi leurs propos ta voix ne peut rien dire
Ni mêler son récit aux plaintes de leur chair,
Car... c'est le baume unique en mon chagrin amer...
Ton corps fragile et pur s'endormit sans connaître
Les odieux tourments acharnés sur tout l'être,
La peur même te fut épargnée, et la mort,
Si ce mot, qui pour toi me coûte tant d'effort,
Peut désigner le songe où tu nous fus ravie,
La mort vint doucement clore ta douce vie!

RUINE ENTIÈRE

Contemplant leur douleur, mornes, chacun à part,
Les proches éperdus qu'a laissés ton départ,
Assis près du foyer où tu n'as plus ta place,
Au lieu d'un chaud rayon sentent un froid de glace.
Rien de commun ne semble unir ces malheureux
Qui ne peuvent sans toi se consoler entre eux.
Entre leurs cœurs brisés il n'est plus de tendresse ;
Les voix à se parler hésitent, la caresse
Ébauche faiblement son geste et l'interrompt,
Sans oser une fois se poser sur un front,
Car soudain a surgi dans l'éclair d'une image,
Évoquant la pitié, ton pauvre doux visage
Que la main ne peut plus atteindre, et qui défend
De frustrer la lointaine absence de l'enfant,
Et qui ne permet pas de donner à la vie
L'amour dont le tombeau peut-être aurait envie.
Tu vois, Ombre adorée ! il n'est plus rien en nous
Dont ton repos muet pût se sentir jaloux,
Et tous les chers trésors de la maison détruite
Se sont évanouis à jamais dans ta fuite !

ANNIVERSAIRES

Pareil au condamné qui saurait le moment
Où bientôt, tout à l'heure, irrévocablement,
La sentence de mort dont son âme est hantée
Dans un lugubre éclair doit être exécutée,
Voilà que, frissonnant d'un anxieux émoi,
Je sens, je vois venir sûr et fatal vers moi,
D'une approche dont la menace se resserre,
Le jour affreux, le jour du noir anniversaire.
Comme si, ramené par l'inflexible temps,
Le drame sombre allait recommencer, j'attends
L'heure où l'enfant naïve à nos cœurs fut ravie,
J'attends, et tout désir, tout intérêt de vie,
Les penses, les regards épris d'un clair rayon,
Tout se fige devant l'atroce émotion,
L'épouvante et l'horreur de sentir reparaître
L'événement sinistre où sombra le doux être.
Et les minutes vont, lentes, lourdes, traînant
Comme des dards de fer qui sur mon cœur saignant
Tracent, d'un cours égal et d'une âpre morsure,
Le déchirant sillon de l'ancienne blessure.

Et lorsque sans pitié sur tous mes sens meurtris
Ce poids lugubre pèse, il m'échappe des cris
De douleur violente, et je tords mes mains vaines,
Et, sentant tout mon sang s'arrêter dans mes veines,
Je dis : « C'est trop ! c'est trop !... » et moi qui veux souffrir
Parce que la souffrance est encor souvenir,
Maintenant je succombe et je demande grâce,
Et je forme tout bas le vœu que l'heure passe,
Que le jour trop cruel fuie, et que la douleur
Rende mon âme lasse à son bien le meilleur,
Son bien unique, la tristesse coutumière
Qui me laisse du moins une pâle lumière
Où je peux respirer sans ce poids étouffant
Et sans cris convulsifs te plaindre, ô douce enfant !

A LA FENÊTRE

Si le bruit de ses jeux cessait dans le jardin,
Je ne supportais pas de rester incertain,
Et, me penchant vers elle au bord de la fenêtre,
Espérant bien la voir aussitôt m'apparaître
Avec son doux visage et son geste attendu,
Je l'appelais : « Petite, eh ! bien, où donc es-tu ? »
Et comme elle n'était presque jamais en faute
Souvent j'avais parlé d'une façon trop haute,
Et l'enfant souriait de mon cri, de ma peur.
O beaux jours familiers ! rêves ! espoir trompeur !

Maintenant qu'elle a fui de cette douce terre,
S'effaçant tout à coup dans l'infini mystère
Dont j'ai vu sous ses pieds les gouffres entr'ouverts,
Je me penche anxieux au bord de l'univers,
Près des vagues confins obscurcis de vertiges,
Et là, n'apercevant ni route, ni vestiges,
J'interroge dans l'ombre : « Enfant, où donc es-tu ?
Hélas ! je n'ai jamais si longtemps attendu !

Quel est le lieu lointain de ta chère existence ? »...
Voilà que, pour franchir l'effroyable distance,
Je pousse bien plus fort le cri de mon appel,
Et je ne saisis plus qu'un silence éternel.

L'AVENUE

Sur ce chemin suivi par nous deux tant de fois,
Quand ta voix doucement répondait à ma voix,
Le chemin familier par lequel on arrive,
L'avenue où l'absent d'une allure plus vive
Vers la chère maison revient, — souvent, le soir,
Triste d'avoir passé ce long jour sans te voir,
A l'heure où le désir déborde du cœur tendre,
Je ne sais en quel rêve encor je vais t'attendre,
Jusqu'à ce que, là-bas, au gouffre de la nuit,
La tardive lueur du couchant qui s'enfuit
Emporte en expirant, pâle, distincte à peine,
Le suprême reflet de l'espérance vaine.

COMPASSION

Fragment

... J'étais compatissant moi-même
Au mal de tout être vivant,
Et doux comme on l'est quand on aime,
En ces jours de bonheur suprême
Où me souriait mon enfant.

Plein du charme de l'innocence,
J'épargnais, je ne tuais pas,
Et je marchais avec prudence,
De peur qu'une frêle existence
Ne vînt à mourir sous mon pas.

La pitié maintenant avorte
Dans l'âme où s'épanche le fiel ;
Ce monde est mauvais : que m'importe
Si ma main parfois est trop forte,
Si mon pied qui passe est cruel !

Puisque de ténébreux caprices
Ont livré l'être le plus pur
Aux puissances dévastatrices,
Il faut que d'autres sacrifices
Troublent la beauté de l'azur !

Et naguère, à la nuit tombante,
Sous les rameaux prestigieux,
Je levais l'arme menaçante
Qui devait, tout à coup sanglante,
Étouffer un chant trop joyeux,

Quand j'ai senti, dans le mystère
Où dort le tendre souvenir,
Une petite main légère
Faire peser sa douceur chère
Sur ma main pour la retenir.

Ainsi, quand le deuil envenime
Mon cœur indigné de ton sort,
La clémence encore t'anime :
O douce innocente victime,
Tu crains de propager la mort !

LES LUMIÈRES

La nuit où s'effaçait naguère la vallée
S'est, avant le sommeil, lentement étoilée
De feux épars, flambeaux discrets, molles lueurs,
Qui laissent deviner de doux intérieurs
Autour des foyers clos dont l'œil compte le nombre :
Seule, là-bas, ta place étroite reste sombre !

LE SOIR

Depuis que je t'ai vue en la pose fatale
Où gisait ton doux corps, immobile et si pâle,
Sur le lit désolé, puis dans le noir cercueil,
Depuis que j'ai mené le cortège de deuil,
Et que je t'ai suivie au bout de l'enclos sombre
Où mon âme demeure auprès de toi dans l'ombre,
Depuis, et quand vient l'heure où l'inerte sommeil
M'allonge comme un mort, dans un repos pareil,
Le soir, après le jour, quand ma force succombe,
Je m'endors en pensée avec toi dans ta tombe,
Bien las et bien déçu lorsque le lendemain
Je quitte le doux rêve où je tenais ta main
Et je sors de la nuit pour quelque temps encore,
Les yeux blessés de voir là-haut blanchir l'aurore,
Avec l'espoir pourtant qu'il va bientôt venir,
Le grand soir plus obscur et plus lent à finir
Dont l'autre ne montrait qu'une incomplète image,
Le soir, après la vie, où vraiment, sans mirage,
Et trouvant pour toujours le repos désiré,
Auprès de ton sommeil je me rendormirai !

LES NOUVELLES

Ayant l'âge où le monde agrandi se révèle,
Tout récit apporté, toute fraîche nouvelle,
Tout éclair inconnu surgi devant tes yeux
Attiraient, ravissaient ton esprit curieux ;
Cherchant de toutes parts de quoi remplir le vide
De ton âme ingénue et doucement avide,
Tu voulais des détails sans fin, toujours, encor.
Ainsi tu te formais ton intime trésor,
Ainsi dans leur printemps les choses de ce monde
Versaient à tes regards leur lumière féconde.
Et maintenant tu ne vois rien, tu ne sais rien !
De tout ce qui jadis eût fait notre entretien,
Pas même le frisson d'une rumeur légère
N'arrive jusqu'à toi ! tu restes étrangère
Même aux événements qui touchent le plus fort
Le foyer de famille où s'abritait ton sort !...
Puis-je t'abandonner seule ainsi sans t'apprendre
Ces choses que jadis il te plaisait d'entendre ?
S'il survient près de nous un intérêt nouveau,
Je pars, je vais là-bas vers ton cruel tombeau

Où, pour mieux te parler, un instant je surmonte
L'excès de ma souffrance, et là je te raconte,
Dans un épanchement hâté par mon amour,
L'aventure qui vient d'arriver en ce jour.
En te portant ainsi des nouvelles récentes
Afin que nos émois, sitôt nés, tu les sentes,
Je rêve dans mon cœur que tu n'es pas trop loin,
Que tu restes pour nous un proche et clair témoin !
Mais jadis mes récits éveillaient ton sourire,
Ton alerte parole... et j'ai beau tout te dire,
Te donner parmi nous ta part comme autrefois,
Je n'entends plus l'écho qui chantait dans ta voix,
Je ne sais pas combien la nouvelle annoncée
Excite de surprise en ta jeune pensée,
Et tu ne me dis point ce qui t'arrive à toi,
Dans l'ombre où vainement j'appelle, plein d'effroi !...
Si l'ombre infranchissable est le vague royaume
Où doit timidement errer ton doux fantôme,
Quand la clarté dernière au loin s'évanouit,
Viens au moins me parler en songe dans la nuit !

L'ABRI

Du fond de ma douleur il m'est cruel et doux
D'évoquer les instincts, les manières, les goûts,
Qui, natifs dans son être encore involontaire,
La signalaient déjà des traits d'un caractère.
Il en est un, suave à voir de son vivant,
Et triste, triste, à l'heure où je n'ai plus l'enfant !
Une sorte de peur des trop vastes espaces
L'attirait vers l'abri des plus petites places ;
On la voyait toujours se blottir dans un coin :
Ses timides regards, que craignaient-ils au loin ?
La chambre lui semblait trop grande à sa mesure ;
Elle allait s'établir dans un fond d'embrasure
Dont les voiles légers lui faisaient un berceau,
Et de là contemplait un tout petit oiseau,
Occupant au dehors l'angle de la muraille
Où s'appuyait son nid de plumes et de paille.
Invisible au jardin, vite on la découvrait
Cachée au sein profond de la douce forêt
Que forment les massifs de plantes en corbeilles,
Et que viennent aussi visiter les abeilles.

A la ville, c'était toujours même humble goût,
Même intime désir de ne pas voir beaucoup,
Et, paisible, évitant les foules accourues,
Elle inclinait mes pas vers les anciennes rues,
Dont ses yeux préféraient l'horizon rétréci,
Et disait doucement : « Père, habitons ici ! »
Les lieux avaient l'accent d'un langage pour elle,
Elle en savait saisir l'image naturelle,
Lorsqu'ils lui présentaient, par un abri léger,
L'apparence d'amour qui semble protéger.
Son dernier jeu... quels pleurs montent à mes paupières !...
Ce fut de se bâtir, avec de minces pierres,
Une étroite cabane à l'ombre d'un ravin,
Pour y goûter, bien close et recherchée en vain,
L'asile familial que tout le monde ignore...
Sa demeure à présent est plus secrète encore !

HEURE CRUELLE

Oh ! qu'il m'est douloureux de revenir, le soir,
Lorsque par les sentiers déjà teintés de noir
S'étend la menace de l'ombre,
Lorsque, parmi les cris anxieux des oiseaux,
Le pâle tremblement d'un reflet sur les eaux
Fait frissonner mon cœur plus sombre,

Plus sombre, plus amer et plus désespéré
D'avoir sur le chemin sans cesse rencontré,
Marchant vers les lieux qu'on habite,
Les laboureurs pressés de revoir leur maison,
Ou le pâtre envoyant sa naïve chanson
Vers le toit prochain qui l'abrite,

Et d'avoir vu courir en bande, comme au jeu,
Les enfants appelés par la lueur du feu
Que ranime la bonne aïeule,
Tandis que toi, là-bas, demeurée au dehors,
Dans l'effroi de la nuit ténébreuse où tu dors
On t'abandonne toute seule !

JOLIE

Elle ne passait pas à côté d'un miroir
Sans se tourner un peu, pour chercher à se voir,
Et, se trouvant jolie, elle en était contente.
Cela raffermissait sa démarche hésitante
Et donnait plus de force au son clair de sa voix.
Mais dans un léger doute — elle en avait parfois —
Un jour, elle me dit, pour me demander aide :
« Vous ne m'aimeriez pas, père, si j'étais laide ? »
Je pus la rassurer ; tout en elle était beau !...
Maintenant, vers l'horreur du sinistre tombeau
Je m'élançai et je crie : « En cette ombre tragique,
O lamentable objet de ma pensée unique,
Spectre du doux visage affreusement terni,
Je t'aime désormais d'un amour infini ! »

LES RESTES

Heureux les possesseurs de pieuses reliques,
Gardant, dans ce trésor de restes angéliques,
La présence du Saint qu'ils aiment entre tous !...
Précieux souvenirs contemplés à genoux,
Tristes évocateurs du charme de la vie,
Où l'on revient tromper son âme inassouvie,
Moins tristes que ce vide à l'aspect de néant
Dont les tombeaux ouverts offrent l'effroi béant,
Vous dont la fixité résiste encore et dure
Parmi le flux changeant de toute la nature,
Vous qui teniez debout par vos fermes supports
Les êtres dont la sève embellissait le corps,
Et qui gardez longtemps de l'ombre lamentable
Les vagues attributs de leur figure stable,
Ossements qu'on regarde et qu'on n'ose approcher,
Forme humaine pareille aux lignes du rocher,
Muette comme lui, comme lui résistante,
De vos débris le culte en larmes se contente,

Quand vous lui rappelez quelque jeune martyr,
Que des hommes cruels tentèrent de punir,
Sans qu'il eût dans son cœur pu commettre de fautes,
Pauvre enfant qu'on retrouve à vos formes moins hautes,
A quelque chose aussi de doux et d'innocent,
Où l'horrible tombeau se fait attendrissant,
Où, sous la pression des fantômes funèbres,
Le cœur ne plonge pas tout entier aux ténèbres,
Grâce au charme sauvé!... car le corps de l'enfant,
Aussi pur autrefois que son esprit vivant,
Demeure précieux dans sa misère même;
Il n'est pas redoutable, il plaît toujours, on aime
Ce par quoi ses doux pieds erraient sur le chemin,
Ce qui lui permettait les gestes de la main;
D'un attrait palpitant qu'aucun effroi ne glace
Dans l'infini de l'ombre on suit au loin sa trace...

L'INFINI

Être un enfant, sentir, comme une pure aurore,
Luire son existence où l'âme vient d'éclorre,
Au dehors s'enchanter de l'air jeune et nouveau
Que le monde jamais ne déploiera si beau,
Être en éveil, vibrer d'un goût vif de connaître,
Ouvrir tout grands ses yeux éblouis de voir naître,
Pour son esprit alerte et ses sens ingénus,
Tant d'aspects, tant de faits de toutes parts venus,
Avoir des flots de joie en son âme ravie
Et les répandre, emplir d'un bruit chantant de vie
La maison où l'on règne, où l'on est admiré,
Où d'un mot l'on obtient ce qu'on a désiré,
Ne rien craindre de l'ombre où l'amour qui protège
Veille sans lassitude et garde de tout piège,
S'enorgueillir d'avance en évoquant le jour
Où l'on protégera, plein de force, à son tour,
Être heureux du réel à la fois et du rêve,
Aimer la vie, y croire, ignorer qu'elle est brève,
Suivre vers l'avenir un haut et clair chemin...
Enfant, être déjà, parmi le nombre humain,

Une personne unique, ayant un rang suprême,
 Car jamais, après elle, on ne verra la même,
 Être quelqu'un disant « moi », tenant à ce moi
 Où tout éclair jaillit, où vibre tout émoi,
 Foyer, centre de tout, fatal et légitime,
 Qui, sous le chaud regard du sentiment intime,
 Est pour chacun la place où viennent luire au jour
 Ces radieux trésors, la pensée et l'amour !

Et puis, soudain, ne plus rien voir, ne rien entendre,
 Devenir étranger à tout, ne rien surprendre
 Des grands événements qui font le plus de bruit,
 Demeurer immobile en la sinistre nuit...
 Plus d'organes bientôt, plus de forme sensible,
 Tout est brisé, perdu, détruit... rien de possible,
 Nulle chance de quoi que ce soit n'apparaît...
 Le jeune être a subi l'irrévocable arrêt.

Elle a duré bien peu, sa souriante grâce !
 Voilà que l'infini de l'ombre la remplace,
 Infini grandiose où va sombrer le corps,
 Et qui se laisse voir sur la face des morts,
 Y jetant un instant, comme un aspect sublime,
 Le terrible reflet émané de l'abîme...
 C'est l'effroi sans égal d'être ainsi rejeté
 Dans quelque chose au loin d'obscur, d'illimité,
 Qui, révoltant l'instinct des hommes et des bêtes,
 Soulève dans leurs sens les tragiques tempêtes ;
 Tous ils tentent la fuite ou les rudes combats
 Pour conserver la vie et ne pas choir là-bas
 Dans l'âpre précipice où hante le mystère...
 Ce n'est pas un absent d'un doux lieu sur la terre

Qui rêve de retour après les maux soufferts :
Un mort est hors du monde, absent de l'univers,
Ayant fui pour toujours vers le lointain étrange
Du pays de vertige où brusquement tout change,
Autre univers sans forme, obscur, trop différent,
Qui n'a plus rien du nôtre, et va s'évaporant
Parmi l'inconcevable... Ah ! perdre l'existence,
C'est être dévoré par l'énorme distance,
C'est se confondre au noir secret du gouffre nu,
Et se mêler si fort dans l'ombre à l'inconnu
Que, si nous croyons voir de ce morne royaume
Un de nos morts chéris revenir, vain fantôme,
L'indicible terreur fait trembler nos genoux,
Comme s'il apportait menaçant, contre nous,
Sous ses traits familiers jadis, spectre de glace,
L'infini monstrueux d'au delà de l'espace !

Et c'est toi, douce enfant au front clair que j'aimais,
Qui me riais sans cesse et ne ris plus jamais,
Toi qui me ravissais par ta grâce légère,
C'est toi qui, tout à coup devenue étrangère
Et démesurément lointaine, ferais peur,
Si tu reparaisais !... toi !... c'est toi !... La stupeur
Me prend à la pensée où tout mon cœur succombe
Qu'on frémirai d'effroi, si tu quittais la tombe,
Ombre errante... et je sens alors quel infini
Sépare des vivants ton sort au loin banni,
Et cet étrange exil en l'absolu sans borne
M'accable, s'il se peut, d'un désespoir plus morne
Que le chagrin, sombre pourtant, d'être privé
De ton jeune matin, non encore achevé,
Dont la claire douceur, l'innocence première
Annonçaient pour le jour tant de pure lumière !

RIEN

Palpitant du désir qu'inspire leur mystère,
J'ai fouillé des tombeaux, j'ai soulevé la terre :
J'ai vu !... Ce n'étaient pas des tombeaux très anciens,
La mort en les creusant avait rompu des liens
Ressentis à travers la distance des âges ;
On gardait souvenir encor dans les villages
Des pauvres gens couchés sous cette profondeur.
Au moment de braver une sombre hideur,
J'invoquais mon vouloir et ma soif de connaître,
Incertain cependant si je me rendrais maître
De l'effroi sans égal dont frémirait ma chair,
Lorsque celle des morts, aux rayons du jour clair,
Laisserait éclater sa misérable honte !
Je me disais : — Allons ! il faut que je surmonte
Cette terreur ! il faut apprendre ! — Eh ! bien ? — Eh ! bien,
Du dépôt sépulcral il ne restait plus rien !
La tombe est vide !... et c'est le plus horrible encore,
De voir combien ce monstre à la hâte dévore
Et plonge au vain néant, parmi l'ombre, sans bruit,
Les êtres effacés à jamais dans sa nuit !

LE FLAMBEAU

Dis ! lorsque si légère et si pâle on t'a mise
Dans l'ombre où près de toi tout mon cœur agonise,
Dans l'âpre obscurité close de toutes parts
Où les yeux les plus beaux éteignent leurs regards,
Comme, par une nuit opaque de décembre,
S'éclaire tout à coup le vague d'une chambre,
Quelqu'un ne t'a-t-il pas brusquement apporté
Le flambeau, le réveil de l'immortalité ?

PETITE AME AU JARDIN

Dans ce rose jardin discret,
Peuplé de l'image mortelle
Où ton enfance m'apparaît,
Ta petite âme revient-elle ?

Des espaces perdus au loin
Où l'appui connu te délaisse,
Retrouves-tu cet humble coin
Qui suffisait à ta faiblesse ?

Sur des ailes ne viens-tu pas
Suivre les formes des allées,
Toutes pleines des légers pas
Où mes traces étaient mêlées ?

A travers le ciel nuageux
Aimes-tu, d'un regard candide,
A voir la place de tes jeux
Qui s'étale muette et vide ?

Le charme de ce clair jardin,
 Où se levait ta jeune aurore,
 Éveille ton rêve incertain
 Et t'invite, j'espère, encore.

Tu n'as plus de goût pour les fruits!
 Mais les fleurs, suaves emblèmes
 Dont nos songes sont éblouis,
 Toujours sans doute tu les aimes.

Petite âme, d'un vol subtil
 Qui se plaît dans leur fraîche essence,
 Tu viens de ton précoce exil
 Pour sourire à leur innocence!

VISITE

On entend retentir sur les monts, vers le ciel,
Un vent fou dont le cours, presque immatériel,
Mène, au sommet obscur de la nuit nébuleuse,
Une étrange rumeur de foule populeuse,
Comme un vol continu d'esprits parmi les airs,
Traversant longuement les espaces déserts
Et frappant les hauteurs de leur fuite invisible,
Tandis qu'ici dans ce recoin bas et paisible,
Dans le jardin muet, autour de la maison
Qui repose à l'abri de son humble horizon,
Dans l'ombre et le silence ailés viennent à peine
Un froissement qui glisse, une éphémère haleine,
Des pas vifs, l'écho sourd d'un être se mouvant,
La visite d'une âme, âme douce d'enfant,
Qui, seule, ayant laissé les autres fuir sans trêve,
S'est détournée un peu pour revoir dans un rêve
Et toucher de ses pieds rapides, si légers,
Des lieux où ne vont pas les esprits étrangers !

CLARTÉS DANS LA NUIT

Ton être relégué dans les ombres funèbres
Appartient à la nuit, au mystère, aux ténèbres,
Dont ta crainte enfantine habite la noirceur ;
Mais quand, de la maison où se plut ta douceur,
Les fenêtres d'en bas, vivement éclairées,
Jettent vers le dehors des lueurs égarées,
Rayon qui, par la nuit toujours circonvenu,
S'allonge solitaire au sein de l'inconnu
Et d'un subit éveil émeut l'espace sombre,
Toi, sans pouvoir sortir de la zone de l'ombre,
Tu t'approches pourtant, tu viens au bord des feux
Qui dardent le plus loin leur éclat vapoureux,
Afin que le foyer où brille la tendresse
Touche au moins tes regards d'une vague caresse,
Et parmi le silence où s'élève un soupir
J'écoute palpiter ton nocturne désir !

COMPENSATION

Tes compagnes, objet de ma secrète envie,
Ayant duré sans toi, jouissent de la vie.
Leur frais visage... hélas ! le tien serait pareil !...
S'épanouit joyeux aux clartés du soleil ;
Comme au plaisir candide elles sont toujours prêtes,
On aime à leur donner l'atmosphère des fêtes ;
Un clair contentement résonne dans leur voix,
Et leur âme n'est pas ingrate : je les vois,
Heureuses, ignorant la destinée amère,
Échanger un sourire tendre avec leur mère.

Combien leur allégresse attriste mon regard !...
Pour toi, qu'on ne voit plus, n'est-il pas quelque part,
Dans l'azur sans limite où tant d'espace abonde,
Un séjour plus parfait que tous ceux de ce monde,
Où, mieux que leur beauté, ton âme s'ouvre en fleur ?
Ton destin, n'est-ce pas ? est plus pur que le leur !
Ton esprit ébloui vole au-devant de choses
Dont les impressions sublimes restent closes
A leurs yeux sans lumière, et leur bonheur vanté,
Dis, n'est qu'une ombre auprès de ta félicité ?

TU M'ENTENDS, J'ESPÈRE...

Mon amour tout entier ne te fut pas connu :
Ton âge faible encore, ignorant, ingénu,
Épris de jeu frivole et charmé d'allégresse,
Ne pouvait mesurer cette forte tendresse ;
Aux limbes de l'enfance où règne un air brumeux,
Je voyais s'amortir, vainement lumineux,
Bien des rayons dardés par mon cœur plein de flamme...
Tout à coup te voilà déployée en une âme
Dont les pouvoirs nouveaux, d'un magnifique éveil,
Se sont épanouis sous un plus clair soleil,
Au séjour où n'est pas de limite ni d'ombre.
Quand s'élancent vers toi mes paroles sans nombre,
Si tu m'entends, tu peux comprendre désormais
En toute son ardeur l'amour dont je t'aimais
Et l'amour aussi fort, aussi sûr que ton père
Te garde inépuisable... Ah ! tu m'entends, j'espère !
Tu m'écoutes ! l'accent de mon amer regret
T'attendrit, et la voix qui te vante te plaît,
Et, quand t'émeut plus fort une de ces louanges,
Tu souris de plaisir, là-haut, parmi les Anges...
Ah ! vains seraient ces chants en leur longue clameur,
S'ils n'allaient pas porter une joie à ton cœur !

SENTIMENTS CACHÉS

Ma pensée autrefois secrète,
Libre d'éviter le dehors,
A tes regards restait soustraite
Par l'épais obstacle du corps.

Qu'elle variât suivant l'heure
Du rude instinct au pur désir,
C'était ma vie intérieure,
Les yeux ne pouvaient la saisir.

Dans l'essor ou la défaillance,
Je n'avais, gardant mon émoi,
Qu'à m'envelopper de silence
Pour que tout restât clos en moi.

Mais parmi l'autre monde étrange
Où, depuis ton rapide exil,
Ta forme idéale qui change
Habite un milieu plus subtil,

Ame à qui se découvre l'âme,
Esprit pur que je sens non loin,
Voici que je songe à ton blâme,
O sévère et tendre témoin,

Et chassant l'ombre où l'on s'enivre,
Je veux, sans voiles sur mon cœur,
Être tel que je puisse vivre
A la face de ta candeur !

A L'ÉGLISE

Avec le peuple, ami de l'ancienne observance,
J'entre à la vieille église où, dans ma douce enfance,
Je voyais s'incliner mon père plein de foi,
Où ma mère venait toujours prier pour moi,
Où, joyeux de servir près de l'autel rustique,
Je chantais posément quelque simple cantique,
En m'unissant aux voix des jeunes compagnons,
Avec qui, revêtus de blanc, nous balancions
Les vapeurs de l'encens lentement dissipées.
Je trouve maintenant ces places occupées
Par d'autres, et, ravis en de libres essors,
D'autres enfants, heureux comme j'étais alors,
Chantent à pleine voix des cantiques de fête...
A ce charme ingénu que leur âge reflète,
A ces frais souvenirs d'un espoir enchanté,
La douleur plonge en moi son fer ensanglanté,
Moi qui pleure en mon âme autrefois réjouie
L'enfance la plus chère, hélas ! évanouie,
Atteinte dans sa fleur par l'affreux coup mortel !...
Voilà que, maintenant, des marches de l'autel

Le prêtre se détache avec ses acolytes,
Portant dévotement entre ses mains bénites
L'ostensoir d'or qui vient, de gloire environné,
Passer parmi les rangs du peuple prosterné ;
Et les enfants de chœur aux regards d'innocence,
Devant le dais sacré que leur main pure encense,
Et les hommes pieux, tenant de clairs flambeaux,
S'avancent au-dessus des dalles des tombeaux,
Et l'ostensoir brillant de ses rayons de fête
Et le prêtre qui marche en inclinant la tête
S'approchent, et l'hostie est là contre mes yeux,
Dans la blanche clarté d'un orbe radieux,
Jetant sur la douleur empreinte à mon visage
Tout l'éblouissement de son divin passage !...
O Dieu de mon enfance, ô vous, Dieu de douceur,
Qui venez de nouveau là tout près de mon cœur,
Secourez-moi ! donnez à ma peine cruelle
La pleine vision de la vie éternelle !
J'aspire et je gémiss : accordez-moi l'espoir
Et la force jusqu'au délice du revoir !
Donnez-moi de passer bien vite sur la terre
Pour m'enfuir vers l'enfant là-haut dans le mystère !

ÉTONNEMENT

Si tu m'avais quitté pour quelque long voyage,
Mon esprit sur la mer eût suivi le sillage
Du vaisseau fugitif qui t'aurait prise au loin,
Et mon rêve eût voulu se faire le témoin
De tes émois nouveaux, de tes vives pensées,
Des exclamations que ta voix eût poussées
A l'aspect des pays soudains et merveilleux...
Tu connais maintenant de plus étranges lieux,
Apparus tout à coup à ton âme éblouie,
Dès l'heure où, sur le sol à peine évanouie,
Le mystère sans nom d'un radieux éveil
T'a portée on ne sait sous quel lointain soleil,
Comme un oiseau dont l'aile a dépassé la nue !
Quelle dut être alors ton extase ingénue,
Toi qui savais si bien par un doux cri charmant
Exprimer ici-bas ton jeune étonnement
Des moindres nouveautés qui brillaient sur la route !
Le pays de ton âme est bien plus beau sans doute :
Tu vois sans ombre, face à face, les trésors
Vers où dans la langueur montent nos vains essors,

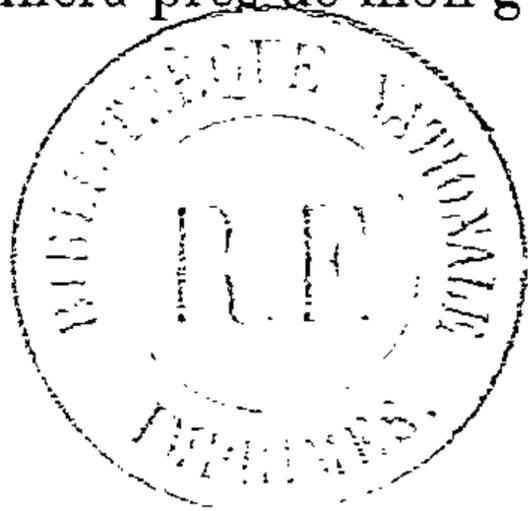
Et l'infini du ciel sans cesse favorise
Ton désir entraîné de surprise en surprise.
Moi qui t'accompagnais sur terre, je te suis
Dans ta course de songe autant que je le puis,
Je cherche à deviner quel bonheur te révèle
Le séjour radieux de ta sphère nouvelle...
Dans la soudaineté de ce vol triomphant,
Ton cœur si vite ému, ton doux esprit d'enfant
Sont peut-être envahis de trop fortes merveilles
Dont je n'ai pu jamais te montrer les pareilles ;
Si faible, si petite encore, ta raison
N'avait pu mesurer notre étroit horizon
Qui n'enferme pourtant que des grandeurs infimes :
Comment as-tu franchi les immenses abîmes
Où brusquement dans l'ombre un ordre t'appela ?
Qu'as-tu fait, en ouvrant les yeux dans l'au-delà ?
Je t'avais jusqu'alors toujours servi de guide,
Tu pressais sur mon cœur ton enfance timide,
Sans t'éloigner jamais d'une longueur de main,
Sans même dire adieu jusques au lendemain.
Et voilà, maintenant, il faut que je te laisse,
Pour quel temps infini ! seule dans ta faiblesse,
Pauvre être dont j'aimais l'ignorante candeur,
Seule pour affronter une étrange splendeur
Dont mon esprit obscur me refuse l'image
Et dont l'éclat peut-être est trop fort pour ton âge...
Dis, aux lieux inconnus d'où tu nous vois en bas,
Ne te manque-t-il rien ? ne regrettes-tu pas
Ton père malheureux et ta mère si tendre,
Toi qu'au fond du bonheur je crois encore entendre,
Lorsque, sur ton refus d'aller, même un seul jour,
Hors du toit paternel où te couvait l'amour,

Je désirai savoir le motif de ta crainte,
Et que, d'un ton mêlé de douceur et de plainte
Qui me fait à présent loin de toi sangloter,
Tu me répondis : « C'est pour ne pas vous quitter ! »

VERS TOI

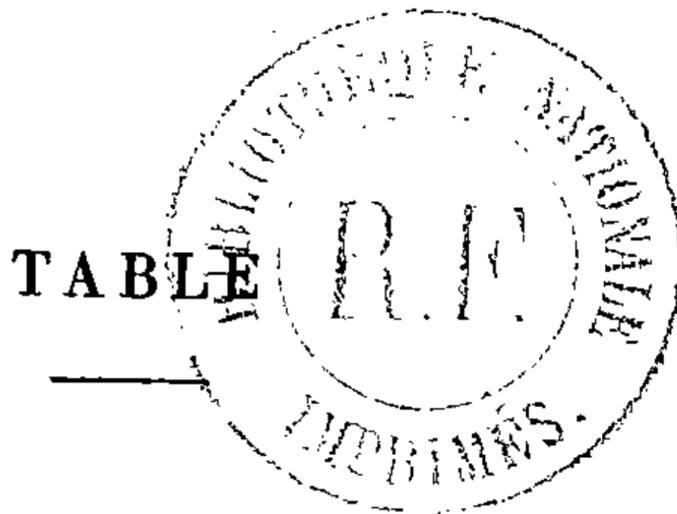
J'ai pu pendant des jours supporter ton absence,
Ne plus te voir jouer dans ta blonde innocence,
Ne plus entendre errer le son clair de ta voix.
On se sépare bien des enfants quelquefois ;
Le couvent les ravit, un époux les emmène :
Tel est le sort troublé de la famille humaine
Où passe entre les cœurs beaucoup de temps perdu.
Mais maintenant c'est trop, et j'ai trop attendu ;
Je ne peux vivre ainsi : d'une dure contrainte,
La douleur chaque jour, resserrant son étreinte,
Presse mon cœur avide, en fait jaillir des vœux,
Une ardente exigence, une ivresse, et je veux
Concevoir à la fin la nécessaire image
Du bonheur entrevu là sur l'autre rivage,
Et comment, dans un pli de l'espace éthéré,
Je viendrai près de toi, je te retrouverai !
Je te retrouverai dans l'étendue énorme
Et dans l'étrange aspect de ta nouvelle forme,
Pleine du souvenir de ta grâce en débris !
Nous serons tous les deux alors de purs esprits,

Arrivés à ce point d'existence idéale,
Où monte le soupir qui d'ici-bas s'exhale,
Quand la vile matière arrête nos essors,
N'ayant plus à lutter contre le poids du corps,
Affranchis à jamais de ses chaînes, et comme
Les rêves les meilleurs aiment à peindre l'homme.
Me reconnaîtras-tu dans ce monde ignoré ?
Moi, partout et toujours je te reconnaîtrai !
Comme l'aveugle entend la douce voix connue
Et retrouve un contact aimé dans sa main nue,
Je n'aurai pas besoin du secours de mes sens
Pour admirer encor tes instincts ravissants ;
Mon âme, à je ne sais quelle secrète flamme,
Sentira la présence unique de ton âme
Qui dardera sur moi son charme essentiel,
Sa grâce incomparable, et ce sera mon Ciel
De goûter pour toujours ta vive intelligence,
Ta paix épanouie en sereine indulgence,
Ta faiblesse d'enfant timide et délicat
Qui sous un voile épars dérobaient son éclat,
Tous les dons nuancés qui composaient ton être,
Et, trésor que ton âge à peine a laissé naître,
Ta tendresse, là-haut déployée à son tour,
Et qui rayonnera près de mon grand amour !



TABLE





La Vie meilleure — Rêves et Pensées

Chapelle.	3
La rivière	4
L'abri.	6
Les bruits de l'hiver	7
Une ascète	8
Désir	9
Là-haut	10
Coucher de soleil	11
A un ancien compagnon	12
Le portrait	14
La chambre paternelle	15
Pèlerinage	17
L'héritage	20
Sur la montagne	22
En marche	24
L'asile	26
L'entière charité	28
Sincérité.	29
Perspective d'amour	30

La Nature et l'Ame

Le coteau	36
La cabane	40

La candeur du lis	41
L'inconnu	42
De loin	43
Désir de poète	45
Deux destins	46
Le sens mythique	48
Lune et aurore.	49
Naissance des Nymphes d'Artémis	50
Les Danaïdes	52
Hespéris	54
Paris la nuit	57
La lune à Paris.	58
Visite au pays natal	60
Après la mort du père.	61
La création d'une terre	63
Le devoir de l'aîné.	65
Possession	67
Unité.	68
En plantant des chênes	70
Les écoliers	72
Bienveillance	75
Les visages aimés	76
Les lieux aimés.	78
Oh ! ne crains pas la vie	80
Solitude	81
Rêve sombre	83
Tristesse de la beauté	84
La vie incomplète	85
Relèvement	87

Regards intimes

Croissant de lune	91
La jeune fille	92
Conseil du pays	93

TABLE

271

Les échos.	94
Le temps du souvenir.	95
Fin d'été.	96
Nocturnes	97
Pour une source	99
Dédicace d'une prairie.	102
Hymne à Apollon hyperboréen	103
Les Romains dans mon champ	107
Les fleurs au moyen-âge	112
Le vent autrefois	113
Les blés	115
Sentence.	117
Délibération.	118
La mère et la fille	119
Vingt ans encore	121
Les limites	122
Honneur.	123
Idéal	124
Geste.	126
Les aïeules	128
Fierté	135
L'exemple de la Croix	136
Attrait	138
Spiritualité	140

Poésies diverses

La vase	143
Rencontre	146
Fin d'automne	148
La dette.	151
La voix	153
Vieux chemin	155
Nouveauté	156
Les heures	158

Pour l'Enfant

Où donc?	163
L'enlèvement	164
L'ombre	168
Rien qu'une enfant	169
Clarté	170
Le regard	171
Pensée sur le temps	172
Légèreté	173
Abîme	174
Idée d'enfant	175
Ta faiblesse	176
Sa parure	179
Renommée	181
La mère	183
Le silence	184
Conter ma douleur	186
Perdue	190
Spectacle	191
Feuilles mortes	192
Les oiseaux	193
Mon bien	195
Recueillement	198
L'amour sauveur	201
Un beau jour	202
Formes des choses	203
Ton amie	204
Élans du cœur	206
Aimer	207
Ma mère et ma fille	210
Plus fidèle	212
La paix	214
La coupe	215

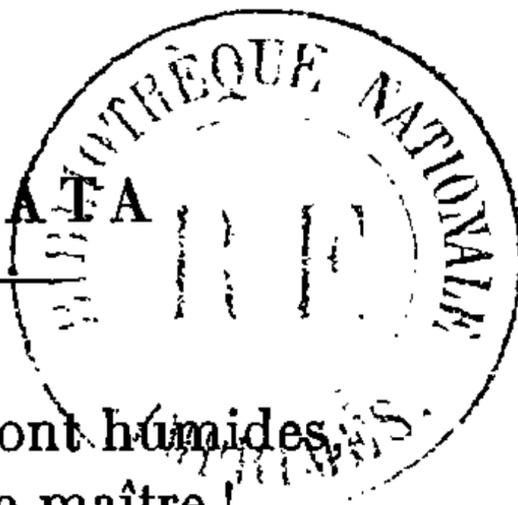
TABLE

273

Avec le temps	217
Le premier printemps	219
Moi aussi	221
Toujours gardée	223
Ta douceur	225
Les morts	227
Ruine entière	229
Anniversaires	230
A la fenêtre.	232
L'avenue	234
Compassion	235
Les lumières	237
Le soir	238
Les nouvelles	239
L'abri	241
Heure cruelle	243
Jolie	244
Les restes	245
L'infini	247
Rien	250
Le flambeau	251
Petite âme au jardin	252
Visite.	254
Clartés dans la nuit	255
Compensation	256
Tu m'entends, j'espère.	257
Sentiments cachés	258
A l'église.	260
Étonnement.	262
Vers toi	265



ERRATA



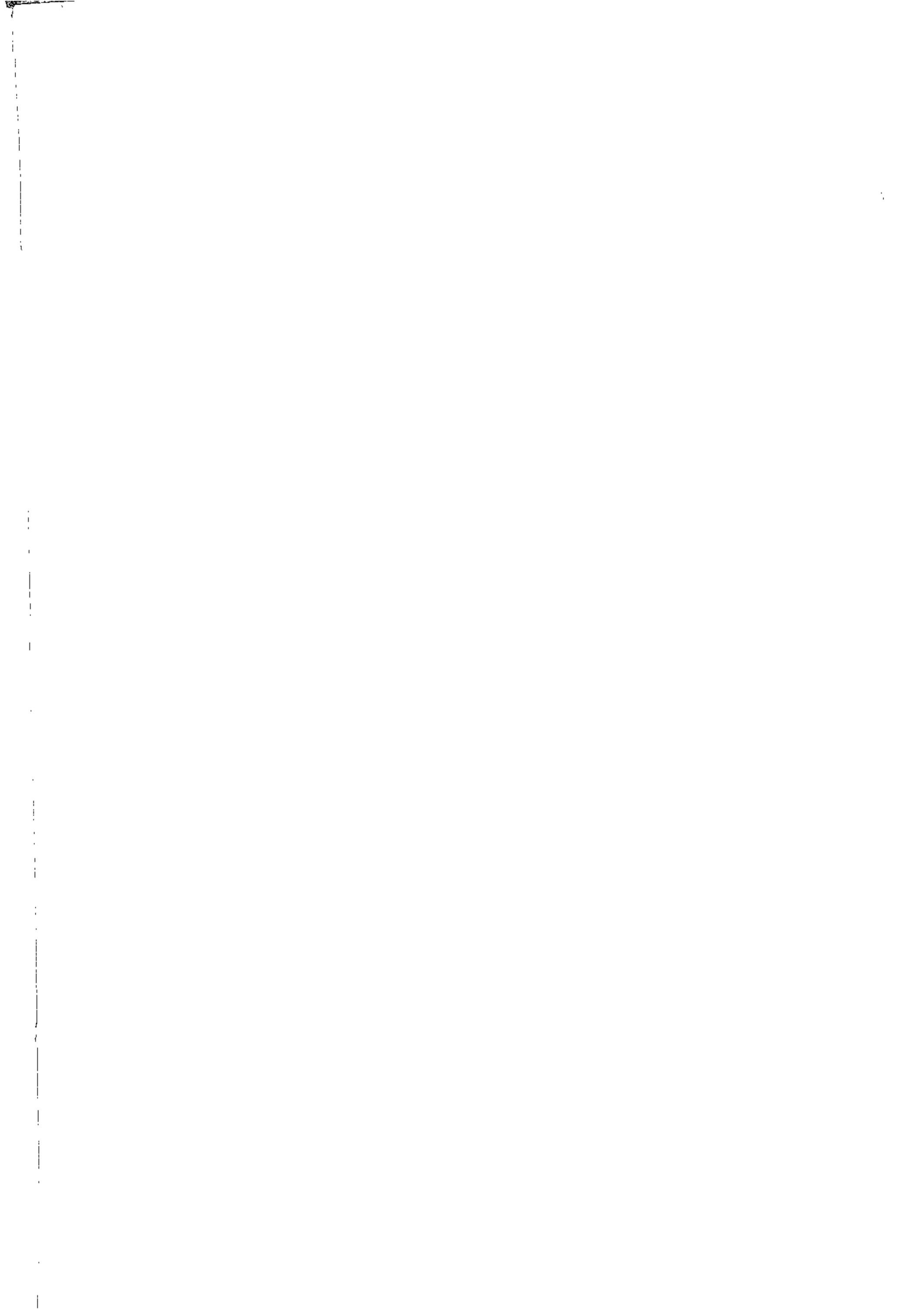
- Pages 61, 13^e vers, lire : sont humides,*
62, 1^{er} vers, lire : le maître !...
70, 11^e vers, lire : J'asseois
147, avant-dernier vers, lire : mots
172, 7^e vers, lire : son enfance
270, au lieu de 86, lire : 83

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE 15 OCTOBRE 1913

SUR LES PRESSES DE E. AUBIN A LIGUGÉ

POUR L'ÉDITION DU TEMPS PRÉSENT





ÉDITION DU TEMPS PRÉSENT

76, rue de Rennes, PARIS. — Téléph. 739-29

Poèmes choisis

(avec une préface de Maurice Barrès, de l'Académie Française)

par CHARLES DE POMAIROLS
(un vol. : 3 fr. 50)

La Chanson des Soirs

Poèmes

(ouvrage couronné par la Société des Gens de Lettres. Prix Jacques Normand)

par la COMTESSE DE MAGALLON
(un vol. : 3 fr. 50)

Le Cantique des Saisons

Poèmes

(ouvrage couronné du grand prix de Littérature spiritualiste. Prix Virenque)

par ARMAND PRAVIEL
(un vol. : 3 fr. 50)

Sur la Route claire

Poèmes

(ouvrage couronné d'un prix de littérature spiritualiste)

par CHARLES GROLLEAU
(un vol. : 3 fr. 50)

Poèmes

par ANDRÉ LAFON
(un vol. : 3 fr. 50)

Sub tegmine fagi

Amours, bergeries et jeux

par JEAN-MARC BERNARD
(un vol. : 3 fr. 50)

L'Angoisse

Poèmes

par ANDRÉ DELACOUR
(un vol. : 3 fr. 50)

La Nouvelle Liberté

par WOODROW WILSON,
président des Etats-Unis

(avec une introduction de M. Jean Izoulet, professeur au Collège de France)

traduit par M. E. MAUCOMBLE
(un vol. : 3 fr. 50)

Par-dessus la Haie

(Nouvelles)

par R. DESJARDINS
(un vol. : 3 fr. 50)

Les Fantaisies

Bergamasques

par BERNARD MARCOTTE
(un vol. : 3 fr. 50)

Profils de Gosses

(ouvrage couronné par l'Académie française prix Jules Favre)

par la C^{me} VAN DEN STEEN
(5^e édition)
(un vol. : 3 fr. 50)

Hors du foyer

par MARGUERITE PORADOWSKA
(un vol. : 3 fr. 50)

Peau de Chamois

roman

par PIERRE CABRIÈS
(un vol. : 3 fr. 50)

L'Impératrice

Douloureuse

par C. DE TSCHUDI
Adaptation de l'allemand en français
par H. HEINECKE
(3^e édition)
(un vol. : 3 fr. 50)







